
BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

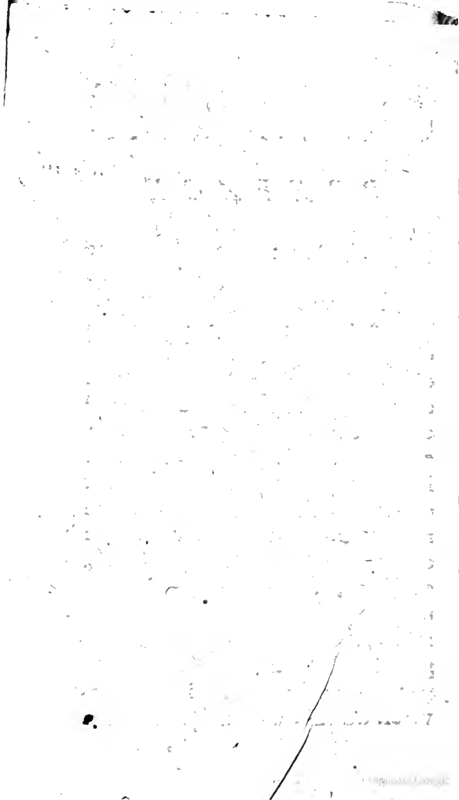

UTILE DULCI

ŒUVRES DIVERSES
Du Sieur D*** Boileau
AVEC
LE TRAITÉ DU SUBLIME OU DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS,
Traduit du Grec de Longin.

Et les Reflexions critiques sur ce Rheteur: où l'on répond aux objections faites contre quelques Anciens.

Nouvelle Edition, revûë & augmentée.

Sur l'imprimé
A PARIS,
Chez DENIS THIERRY, ruë S. Jaques, à la Ville de Paris.
M. DCCI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



PREFACE.

VOICI une edition de mes Ouvrages beaucoup plus exacte que les precedentes, qui ont toutes esté assez peu correctes. J'y ay joint cinq Epistres nouvelles que j'avois composées long-tems avant que d'être engagé dans le glorieux emploi qui m'a tiré du métier de la Poësie. Elles sont du même stile que mes autres écrits, & j'ose me flater qu'elles ne leur feront point de tort. Mais c'est au Lecteur à en juger, & je n'emploirai point ici ma Préface, non plus que dans mes autres editions, à le gagner par des flateries, ou à le prevenir par des raisons dont il doit s'aviser de lui-même. Je me con-

tenterai de l'avertir d'une chose dont il est bon qu'on soit instruit. C'est qu'en attaquant dans mes Satires les defauts de quantité d'Ecrivains de nôtre siecle, je n'ai pas pretendu pour celà oster à ces Ecrivains le merite & les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas pretendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoi qu'assez méchant Poete, n'ait pas fait autrefois, je ne sai comment, une assez belle Ode ; & qu'il n'y eust point d'esprit ni d'agrément dans les ouvrages de M. Q** quoi que si éloignez de la perfection de Virgile. J'ajoûterai même sur ce dernier, que dans le tems où j'écrivis contre lui, nous estions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une juste reputation. Je veux bien aussi avoüer qu'il y a du genie dans les écrits de Saint

Amand, de Brebeuf, de Scuderi, & de plusieurs autres que j'ai critiquez, & qui sont en éfet d'ailleurs, aussi bien que moi, tres-dignes de critique. En un mot, avec la même sincerité que j'ai raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voila, ce me semble, leur rendre justice, & faire bien voir que ce n'est point un esprit d'envie & de médisance qui m'a fait écrire contre eux. Pour revenir à mon Edition : outre mon Remercîment à l'Academie & quelques Epigrammes que j'y ay jointes, j'ay aussi ajoûté au Poëme du Lutrin deux chants nouveaux qui en font la conclusion. Ils ne sont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres chants, & je me persuade qu'ils consoleront aisément les Lecteurs de quelques vers que j'ai retranchez à l'Episode de l'Horlogere, qui m'avoit toûjours paru

un peu trop long. Il seroit inutile maintenant de nier que ce Poëme a esté composé à l'occasion d'un differend assez leger qui s'émût dans une des plus celebres Eglises de Paris, entre le Tresorier & le Chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction : & tous les Personnages y sont non seulement inventez ; mais j'ai eu soin même de les faire d'un caractere directement oposé au caractere de ceux qui deservent cette Eglise, dont la plus-part, & principalement les Chanoines, sont tous gens non seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, & entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages, qu'à beaucoup de Messieurs de l'Academie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a esté offensé de l'im-

pression de ce Poëme, puisqu'il n'y a en effet personne qui y soit veritablement attaqué. Un Prodigue ne s'avise guere de s'offenser devoir rire d'un Avare, ni un Devot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle sur une espece de défi qui me fut fait en riant par feu Monsieur le premier President de Lamoignon, qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail, à mon avis, n'est pas fort necessaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, si je laissois échaper cette occasion d'aprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connoitre dans le tems que mes Satires faisoient le plus de bruit; & l'accez obligeant qu'il me donna dans son illustre Maison, fit avantageusement mon

apologie contre ceux qui vouloient m'accuser alors de libertinage & de mauvaises mœurs. C'étoit un homme d'un savoir étonnant, & passionné admirateur de tous les bons livres de l'Antiquité; & c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes ouvrages, où il creut entrevoir quelque goût des Anciens. Comme sa pieté étoit sincere, elle étoit aussi fort gaie, & n'avoit rien d'embarassant. Il ne s'éfraia point du nom de Satires que portoient ces ouvrages; où il ne vid en effet que des Vers & des Auteurs attaquez. Il me loüa même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de poësie de la saleté qui lui avoit esté jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas desagreable. Il m'apella à tous ses plaisirs & à tous ses divertissemens, c'est à dire, à ses lectures & à ses promenades. Il me favorisa même quelquefois de sa

plus étroite confidence, & me fit voir à fond son ame entiere. Et que n'y vis-je point ? Quel tresor surprenant de justice ! quel fonds inépuisable de pieté & de zele ! Bien que sa vertu jettast un fort grand éclat au dehors, c'estoit toute autre chose au dedans ; & on voioit bien qu'il avoit soin d'en temperer les raions, pour ne pas blesser les yeux d'un siecle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincerement épris de tant de qualitez admirables ; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus aussi pour lui une tres-forte attache. Les soins que je lui rendis ne furent mêlez d'aucune raison d'interêt mercenaire : & je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son credit. Il mourut dans le tems que cette amitié estoit en son plus haut point, & le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des Hommes

si dignes de vivre soient si-tost enlevez du monde, tandis que des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse ? Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste : car je sens bien que si je continuois à en parler, je ne pourois m'empêcher de moüiller peut-estre de lârmes la Préface d'un livre de Satires & de plaisanteries.



AU LECTEUR.

J'AY laissé ici la même Préface qui étoit dans les deux éditions precedentes : à cause de la justice que j'y rens à beaucoup d'Auteurs que j'ai ataquez. Je croiois avoir assez fait connoître par cette démarche, où personne ne m'obligeoit, que ce n'est point un esprit de malignité qui m'a fait écrire contre ces Auteurs ; & que j'ai été plûtôt sincere à leur égard, que médisant. Monsieur P. neanmoins n'en a pas jugé de la sorte. Ce galant Homme, au bout de prés de vingt-cinq ans qu'il y a que mes Satires ont été imprimées la premiere fois, est venu tout à coup, & dans le tems qu'il se disoit de mes Amis, réveiller des querelles entierement oubliées, & me faire sur mes Ouvrages un procez que mes Ennemis ne me faisoient plus. Il a compté pour rien les bonnes raisons que j'ai mises en rimes, pour montrer qu'il n'y a point de médisance à se mõquer des méchans écrits ; & sans prendre la peine de refuter ces raisons, a jugé à propos de me traiter dans un Livre, en termes assez peu obscurs, de Médisant, d'Envieux, de-

Calomniateur, d'Homme qui n'a ſongé qu'à établir ſa reputation ſur la ruine de celle des autres. Et cela fondé principalement ſur ce que j'ai dit dans mes Satires, que Chapelain avoit fait des vers durs, & qu'on étoit à l'aiſe aux ſermons de l'Abé Cotin.

Ce ſont en éfet les deux grands crimes qu'il me reproche, juſqu'à me vouloir faire comprendre que je ne dois jamais eſperer de remiſſion du mal que j'ai cauſé, en donnant par là ocaſion à la poſterité de croire que ſous le regne de Loüis le Grand il y a eu en France un Poëte ennuieux, & un Prédicateur aſſez peu ſuivi. Le plaiſant de l'afaire eſt, que dans le Livre qu'il fait pour juſtifier nôtre ſiecle de cette étrange calomnie, il avouë lui-même que Chapelain eſt un Poëte tres-peu divertiſſant, & ſi dur dans ſes expreſſions, qu'il n'eſt pas poſſible de le lire. Il ne convient pas ainſi du deſert qui étoit aux prédications de l'Abé Cotin. Au contraire, il aſſûre qu'il a été fort preſſé à un des ſermons de cet Abé : mais en même tems il nous aprend cette jolie particularité de la vie d'un ſi grand Predicateur : que ſans ce ſermon, où heureuſement quelques-uns de ſes Juges ſe trouverent, la Juſtice, ſur la requête de ſes parens, lui alloit donner un Curateur comme à un imbecille. C'eſt ainſi que Monſieur P. fait

défendre ses Amis, & metre en usage les leçons de cette belle Rhetorique moderne inconnuë aux Anciens, où vraisemblablement il a apris à dire ce qu'il ne faut point dire. Mais je parle assez de la justesse d'esprit de Monsieur P. dans mes Reflexions critiques sur Longin ; & il est bon d'y renvoier les Lecteurs.

Tout ce que j'ai ici à leur dire, c'est que je leur donne dans cette nouvelle édition, outre mes anciens Ouvrages exactement revûs, ma Satire contre les Femmes, l'Ode sur Namur, quelques Epigrammes, & mes Reflexions critiques sur Longin. Ces Reflexions que j'ai composées à l'ocasion des Dialogues de M. P. se sont multipliées sous ma main beaucoup plus que je ne croiois, & sont cause que j'ai divisé mon Livre en deux volumes. J'ai mis à la fin du second volume les traductions latines qu'ont faites de mon Ode les deux plus celebres Professeurs en éloquence de l'Université : je veux dire Monsieur Lenglet & Monsieur Rollin. Ces traductions ont été generalement admirées, & ils m'ont fait en cela tous deux d'autant plus d'honneur, qu'ils savent bien que c'est la seule lecture de mon Ouvrage qui les a excitez à entreprendre ce travail. J'ai aussi joint à ces traductions quatre Epigrammes Latines, que le Reve-

tend Pere Fraguier Jesuite a faites contre le Zoïle moderne. Il y en a deux qui sont imitées d'une des miennes. On ne peut rien voir de plus poli ni de plus élegant que ces quatre Epigrammes ; & il semble que Catulle y soit ressuscité pour vanger Catulle. J'espere donc que le Public me saura quelque gré du present que je lui en fais.

Au reste, dans le tems que cette nouvelle édition de mes Ouvrages alloit voir le jour, le Reverend Pere de la Landel e autre celebre Jesuite m'a aporté une traduction Latine qu'il a aussi faite de mon Ode, & cette traduction m'a paru si belle, que je n'ai pû resister à la tentation d'en enrichir encore mon Livre, où on la trouvera avec les deux autres à la fin du second tôme.





DISCOURS AU ROI.

JEUNE & vaillant Heros, dont la haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse,
Et qui seul, sans Ministre, à l'exemple des Dieux,
Soûtiens tout par toi-même, & vois tout par tes yeux :
GRAND ROI, si jusqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour toi dans un humble silence,
Ce n'est pas que mon cœur vainement suspendu
Balance pour t'offrir un encens qui t'est du.
Mais je sçai peu loüer, & ma Muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,
Et dans ce haut éclat où tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers craindroit de les flétrir.

Ainsi, sans m'aveugler d'une vaine manie,
Je mesure mon vol à mon foible genie :
Plus sage en mon respect, que ces hardis Mortels
Qui d'un indigne encens profanent tes autels;
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les ameine,
Osent chanter ton nom sans force & sans haleine;
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuier du recit de tes propres exploits.

L'un en stile pompeux habillant une eglogue,
De ses rares vertus te fait un long prologue,
Et mêle, en se vantant soi-même à tout propos,
Les loüanges d'un Fat à celles d'un Heros.

L'autre en vain se lassant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel effort d'un esprit sans pareil !
Dans la fin d'un sonnet te compare au Soleil.

Sur le haut Helicon leur veine méprisée,
Fut toûjours des neuf Sœurs la fable & la risée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pegase pour eux refuse de voler.
Cependant à les voir enflez de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,

On diroit qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils disposent de tout dans le sacré Vallon.
C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en
croire,
Que Phebus a commis tout le soin de ta gloire:
Et ton nom du Midi jusqu'à l'Ourse vanté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
Mais plûtost sans ce nom, dont la vive lumiere
Donne un lustre éclatant à leur veine grossiere,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'Univers,
Pourir dans la poussiere à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asile,
Comme on void dans les champs un arbrisseau
debile
Qui sans l'heureux apui qui le tient ataché,
Languiroit tristement sur la terre couché.
Ce n'est pas que ma plume injuste & temeraire,
Veüille blâmer en eux le dessein de te plaire.
Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avoüer,
Apollon en connoit qui te peuvent loüer.
Oui, je sçai qu'entre ceux qui t'adressent leurs
veilles,
Parmn les Pelletiers on conte des Corneilles.
Mais je ne puis souffrir qu'un Esprit de travers

Qui pour rimer des mots, pense faire des vers,
Se donne en te loüant une gêne inutile.
Pour chanter un Auguste, il faut être un Virgile.
Et j'aprouve les soins du Monarque guerrier, *
Qui ne pouvoit souffrir qu'un artisan grossier
Entreprist de tracer d'une main criminelle,
Un portrait reservé pour le pinceau d'Apelle.
Moi donc qui connois peu Phebus & ses douceurs:
Qui suis nouveau sevré sur le mont des neuf Sœurs:
Atendant que pour toi l'âge ait mûri ma Muse,
Sur de moindres sujets je l'exerce & l'amuse,
Et tandis que ton bras des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les Méchans par la peur des suplices:
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices,
Et gardant pour moi-même une juste rigueur,
Je confie au papier les secrets de mon cœur.
Ainsi dés qu'une fois ma verve se réveille,
Comme on voit au printems la diligente abeille,
Qui du butin des fleurs va composer son miel,
Des sotises du tems je compose mon fiel.

* *Alexandre.*

Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et sans gêner ma plume en ce libre métier,
Je la laisse au hazard courir sur le papier.

Le mal est, qu'en rimant, ma muse un peu legere
Nomme tout par son nom, & ne sauroit rien taire.
C'est là ce qui fait peur aux Esprits de ce tems,
Qui tout blancs au dehors, sont tout noirs au dedans:
Ils tremblent qu'un Censeur que sa verve encourage,
Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage,
Et foüillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du puits tirer la verité.
Tous ces gens éperdus au seul nom de satire,
Font d'abord le procez à quiconque ose rire:
Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,
Publier dans Paris, que tout est renversé,
Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les menace
De joüer des Bigots la trompeuse grimace:
Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux;
C'est offenser les loix, c'est s'ataquer aux Cieux:

Mais bien que d'un faux zele ils masquent leur foiblesse,
Chacun voit qu'en effet la verité les blesse.
En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu
Se couvre du manteau d'une austere vertu :
Leur cœur qui se connoît, & qui fuit la lumiere,
S'il se mocque de Dieu, craint Tartuffe & Moliere.
Mais pourquoi sur ce point sans raison m'écarter ?
GRAND ROI, c'est mon defaut, je ne saurois flater.
Je ne sai point au ciel placer un ridicule,
D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule ;
Et sans cesse en esclave à la suite des Grands,
A des Dieux sans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point d'une veine forcée,
Même pour te loüer, déguiser ma pensée :
Et quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main ;

Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.
  Mais lorsque je te voi, d'une si noble ardeur,
T'apliquer sans relâche aux soins de ta gran-
  deur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne.
Et qui sont accablez du faix de leur couronne.
Quand je voi ta sagesse, en ses justes projets,
D'une heureuse abondance enrichir tes sujets;
Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Ti-
  bre;
Nous faire de la mer une campagne libre;
Et tes braves Guerriers, secondant ton grand
  cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu sa premiere vigueur:
La France sous tes loix maîtriser la Fortune;
Et nos vaisseaux domtant l'un & l'autre Neptu-
  ne,
Nous aller chercher l'or malgé l'onde & le vent,
Aux lieux où le Soleil le forme en se levant:
Alors, sans consulter si Phebus l'en avouë,
Ma Musse toute en feu me prévient & te louë.
  Mais bien-tôt la raison arrivant au secours,
Vient d'un si beau projet interrompre le cours:

Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix assez forte.
Aussi-tost je m'effraie, & mon esprit troublé
Laisse là le fardeau dont il est acablé :
Et sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,
Comme un Pilote en mer, qu'épouvante l'orage,
Dés que le bord paroît, sans songer où je suis,
Je me sauve à la nage, & j'aborde où je puis.

SATIRE I.

DAMON ce grand Auteur, dont la Muse fertile
Amusa si long-tems & la cour, & la ville :
Mais qui n'estant vétu que de simple bureau,
Passe l'été sans linge, & l'hiver sans manteau :
Et de qui le corps sec, & la mine affamée,
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée :
Las de perdre en rimant & sa peine & son bien,
D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien,
Sans habits, sans argent, ne sachant plus que faire,
Vient de s'enfuir chargé de sa seule misere :
Et bien loin des Sergens, des Clercs, & du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais :
Sans attendre qu'ici la Justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie ;
Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

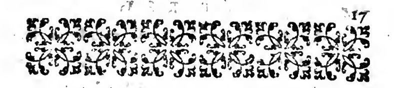
De Clerc jadis Laquais a fait Comte & Marquis.
Que Jaquin vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre & la peste,
Qui de ses revenus écrits par alphabet;
Peut fournir aisément un Calepin complet.
Qu'il regne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris: Eh, qu'y voudrois-je faire?
Je ne sai ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et quand je le pourrois, je n'y puis consentir.
Je ne sai point en lâche essuier les outrages
D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages:
De mes sonnets flateurs lasser tout l'univers,
Et vendre au plus ofrant mon encens & mes vers.
Pour un si bas emploi ma Muse est trop altiere.
Je suis rustique & fier, & j'ai l'ame grossiere.
Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom:
J'apelle un chat un chat, & Rolet un fripon.
De servir un Amant, je n'en ai pas l'adresse:
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse,
Et je suis à Paris, triste, pauvre & reclus,
Ainsi qu'un corps sans ame, ou devenu perclus.
Mais pourquoi, dira-t-on, cette vertu sauvage,
Qui court à l'hôpital, & n'est plus en usage?

Il est vrai que du Roi la bonté secourable
Jette enfin sur la Muse un regard favorable,
Et reparant du sort l'aveuglement fatal,
Va tirer desormais Phebus de l'hôpital.
On doit tout esperer d'un Monarque si juste.
Mais sans un Mecenas, à quoi sert un Auguste ?
Et fait comme je suis, au siecle d'aujourd'hui,
Qui voudra s'abaisser à me servir d'apui ?
Et puis comment percer cette foule éfroiable
Des Rimeurs afamez dont le nombre l'acable ?
Qui, dés que sa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et ravissent un bien qu'on devoit aux derniers.
Comme on voit les Frelons, troupe lâche & sterile,
Aler piller le miel que l'Abeille distile.
Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.
Saint-Amand n'eut du ciel que sa veine en partage:
L'habit qu'il eut sur lui, fut son seul heritage:
Un lit & deux placets composoient tout son bien,
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit rien.

Et dont les Cicerons se font chez Pé-Fournier.
Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée,
Arnaud à Charenton devenir Huguenot,
Saint-Sorlin Jansenifte, & Saint-Pavin bigot.

Quitons donc pour jamais une Ville importune,
Où l'Honneur est en guerre avecque la Fortune:
Où le Vice orgueilleux s'érige en Souverain,
Et va la mitre en tête & la crosse à la main:
Où la Sience triste, afreuse & délaissée,
Est partout des bons lieux comme infame chassée;
Où le seul art en vogue est l'art de bien voler:
Où tout me choque: Enfin, où... Je n'ose parler.
Et quel homme si froid ne seroit plein de bile,
A l'aspect odieux des mœurs de cette Ville?
Qui pourroit les soufrir? & qui, pour les blâmer,
Malgré Muse & Phebus n'aprendroit à rimer?
Non, non, sur ce sujet, pour écrire avec grace,
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse:
Et sans aler rêver dans le double Vallon,
La colere sufit, & vaut un Apollon.
Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots? Doucement je vous prie,

Ou bien montez en chaire, & là, comme un docteur,
Alez de vos sermons endormir l'auditeur.
C'est là que bien ou mal, on a droit de tout dire.
Ainsi parle un esprit qu'irrite la satire,
Qui contre ses défauts croit être en sureté,
En raillant d'un censeur la triste austerité:
Qui fait l'homme intrepide, & tremblant de foiblesse,
Atend pour croire en Dieu que la fiévre le presse;
Et toûjours dans l'orage au ciel levant les mains,
Dés que l'air est calmé, rit des foibles humains.
Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde,
Et reglé les ressorts de la machine ronde,
Ou qu'il est une vie au delà du trépas,
C'est là, tout haut du moins, ce qu'il n'avoûra pas.
Pour moi qu'en santé même un autre monde étonne,
Qui crois l'ame immortelle, & que c'est Dieu qui tonne,
Il vaut mieux, pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, adieu.



SATIRE II.

A M. DE MOLIERE.

RARE & fameux Esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine;
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sais à quel coin se marquent les bons vers.
Dans les combats d'esprit savant Maître d'escrime,
Enseigne-moi, Moliere, où tu trouves la rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher:
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher;
Et sans qu'un long détour t'arrête, ou t'embarrasse,
A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.
Mais moi qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes pechez, je croi, fit devenir Rimeur:
Dans ce rude métier, où mon esprit se tuë,

En vain pour la trouver, je travaille, & je suë.
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir:
Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse dit *noir*:
Si je veux d un Galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'Abé de Pure:
Si je pense exprimer un Auteur sans défaut,
La raison dit Virgile, & la rime Kainaut.
Enfin quoi que je fasse, ou que je veüille faire,
La bizarre toûjours vient m'ofrir le contraire.
De rage quelquefois ne pouvant la trouver,
Triste las, & confus, je cesse d'y rêver:
Et maudissant vingt fois le Demon qui m'inspire,
Je fais mille sermens de ne jamais écrire:
Mais quand j'ai bien maudit & Muses & Phebus
Je la voi qui paroît, quand je n'y pense plus.
Aussi-tôt, malgré moi, tout mon feu se ralume:
Je reprens sur le champ le papier & la plume,
Et de mes vains sermens perdant le souvenir,
J'atens de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor, si pour rimer, dans sa verve indiscrete,
Ma Muse au moins soufroit une froide epitete:
Je ferois comme un autre, & sans chercher si loin,

J'aurois toûjours des mots pour les coudre au besoin.
Si je loüois Philis, *En miracles feconde* ;
Je trouverois bien-tôt, *A nulle autre seconde.*
Si je voulois vanter un objet *Nompareil* ;
Je mettrois à l'instant, *Plus beau que le Soleil.*
Enfin parlant toûjours d'*Astres* & de *Merveilles*,
De *Chef-d'œuvre des Cieux*, de *Beautez sans pareilles*,
Avec tous ces beaux mots souvent mis au hazard,
Je pourrois aisément, sans genie, & sans art,
Et transposant cent fois & le nom & le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en pieces Malherbe.
Mais mon esprit tremblant sur le choix de ses mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne sauroit soufrir, qu'une phrase insipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide.
Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en éfacerai trois.
Maudit soit le premier dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
Et donnant à ses mots une étroite prison,

Voulut avec la rime enchaîner la raison.
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loisir couleroient sans envie,
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant;
Et comme un gras Chanoine, à mon aise, & content,
Passer tranquillement, sans souci, sans afaire,
La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.
Mon cœur exemt de soins, libre de passion,
Sait donner une borne à son ambition,
Et fuiant des grandeurs la presence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune.
Et je serois heureux, si, pour me consumer,
Un destin envieux ne m'avoit fait rimer.
Mais depuis le moment que cette frenesie,
De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie,
Et qu'un demon jaloux de mon contentement,
M'inspira le dessein d'écrire poliment:
Tous les jours malgré moi, cloüé sur un ouvrage,
Retouchant un endroit, éfaçant une page,
Enfin passant ma vie en ce triste métier.
J'envie en écrivant le sort de Pelletier.

Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume,
Tes écrits, il est vrai, sans art & languissans,
Semblent être formez en dépit du bon sens :
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour les lire.
Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers ?
Malheureux mille fois, celui dont la manie
Veux aux regles de l'art asservir son genie !
Un Sot en écrivant fait tout avec plaisir :
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir :
Et toûjours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
Mais un Esprit sublime, en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver ;
Et toûjours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, & ne sauroit se plaire.
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,
Voudroit pour son repos n'avoir jamais écrit.

Toi donc, qui vois les maux où ma Muse s'abime,
De grace, enseigne-moi l'art de trouver la rime :
Ou, puisqu'enfin tes soins y seroient superflus,
Moliere, enseigne moi l'art de ne rimer plus.



SATIRE III.

A. QUEL sujet inconnu vous trouble & vous altere ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre & severe,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un Rentier,
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier ?
Qu'est devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans seuls, & de bisques nourie ?
Où la joie en son lustre atiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts,
Qui vous a pû plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on par quelque edit reformé la cuisine ?
Ou quelque longue pluie, inondant vos valons,
A-t-elle fait couler vos vins & vos melons ?
Répondez donc du moins, ou bien je me retire.
P. Ah ! de grace, un moment, soufrez que je respire.
Je sors de chez un Fat, qui, pour m'empoisonner,

Je pense, exprés chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avois bien prévû. Depuis prés d'une année,
J'éludois tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde, & me serrant la main :
Ah ! Monsieur, m'a-t-il dit, je vous atens demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo n'en a point de pareilles ;
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandri priseroit sa séve, & sa verdeur.
Moliere avec Tartuffe y doit joüer son rôle :
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.
C'est tout dire en un mot, & vous le connoissez.
Quoi Lambert ? Oüi, Lambert. A demain. C'est assez.

Ce matin donc, seduit par sa vaine promesse
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.
A peine étois-je entré, que ravi de me voir,
Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir
Et montrant à mes yeux une allegresse entiere,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Moliere,

Mais puisque je vous voi, je me tiens trop content.
Vous êtes un brave homme : Entrez. On vous atend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma faute :
Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
Où malgré les volets, le Soleil irrité
Formoit un poële ardent, au milieu de l'été.
Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaisance :
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoissance,
Deux nobles Campagnards, grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tout Cirus dans leurs longs complimens.
J'enrageois. Cependant on aporte un potage.
Un coq y paroissoit en pompeux équipage,
Qui changeant sur ce plat & d'état & de nom,
Par tous les Conviez s'est apellé chapon.
Deux assietes suivoient, dont l'une étoit ornée
D'une langue en ragoût de persil couronnée :
L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
On s'assied : mais d'abord, nôtre troupe serrée

Tenoit à peine autour d'une table quarrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisoit un tour à gauche, & mangeoit de côté.
Jugez en cet état, si je pouvois me plaire,
Moi qui ne conte rien ni le vin, ni la chere ;
Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassaigne, ou de l'Abé Cotin.
Nôtre Hôte, cependant, s'adressant à la troupe :
Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œuf mêlez dans du verjus ?
Ma foi, vive Mignot, & tout ce qu'il aprête.
Les cheveux cependant me dressoient à la tête :
Car Mignot, c'est tout dire, & dans le monde entier,
Jamais empoisonneur ne sceut mieux son métier.
J'aprouvois tout pourtant de la mine & du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût reparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord,
Un Laquais éfronté m'aporte un rouge bord,
D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de Lignage,
Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage ;
Et qui rouge & vermeil, mais fade & doucereux,

N'avoit rien qu'un goût plat, & qu'un déboire
afreux.

A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mêlez j'ai reconnu l'adresse.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison,
J'esperois adoucir la force du poison.
Mais, qui l'auroit pensé ? pour comble de disgrace,
Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de
glace.

Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'Eté!
Au mois de Juin! Pour moi, j'étois si transporté,
Que donnant de fureur tout le festin au Diable,
Je me suis vû vingt fois prêt à quiter la table ;
Et dût-on m'apeller & fantasque & bouru,
J'alois sortir enfin : quand le rôt a paru.

Sur un liévre flanqué de six poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
Qui dés leur tendre enfance élevez dans Paris,
Sentoient encor le chou, dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées,
Regnoit un long cordon d'aloüetes pressées,
Et sur les bords du plats, six pigeons étalez
Presentoient pour renfort leurs squeletes brûlez.
A côté de ce plat paroissoient deux salades,

L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes Sots à l'instant, changeant de contenance,
Ont loüé du festin la superbe ordonnance :
Tandis que mon Faquin, qui se voioit priser,
Avec un ris moqueur les prioit d'excuser.
Sur tout certain Hableur, à la gueule afamée,
Qui vint à ce festin, conduit par la fumée,
Et qui s'est dit Profez dans l'ordre des Costeaux,*
A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir, avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, & sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers :
Et pour flater nôtre Hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux, son geste & son langage.
Quand nôtre Hôte charmé, m'avisant sur ce point :
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point ?
Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiete,

* *Ce nom fut donné à trois grands Seigneurs tenant table, qui étoient partagez sur l'estime qu'on devoit faire des vins des costeaux des environs de Reims. Ils avoient chacun leurs partisans.*

Et les morceaux entiers restent sur vôtre assiete.
Aimez-vous la muscade ? on en a mis par tout.
Ah ! Monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût.
Ces pigeons sont dodus, mangez sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.
Ma foi, tout est passable, il le faut confesser ;
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce il faut qu'on y rafine.
Pour moi, j'aime sur tout que le poivre y domine :
J'en suis fourni, Dieu sait, & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon ofice en cornets de papier.
A tous ces beaux discours, j'étois comme une pierre,
Ou comme la Statuë est au festin de Pierre ;
Et sans dire un seul mot, j'avalois au hazard,
Quelque aîle de poulet, dont j'arrachois le lard.
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la santé de nôtre Hôte :
Qui tous deux pleins de joie, en jettant un grand cri,
Avec un rouge bord acceptent son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,

On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais dans la crasse tracez
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincez.
Quand un des Conviez, d'un ton melancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique ;
Tous mes Sots à la fois ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter.
La Musique sans doute étoit rare & charmante :
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,
Et l'autre l'apuiant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

Sur ce point, un jambon d'assez maigre apparence,
Arrive sous le nom de jambon de Maience.
Un valet le portoit, marchant à pas contez,
Comme un Recteur suivi des quatre Facultez.
Deux Marmitons crasseux revêtus de servietes,
Lui servoient de Massiers, & portoient deux assietes,
L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verds, qui se noioient dans l'eau.
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les Conviez la joie est redoublée :
Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,

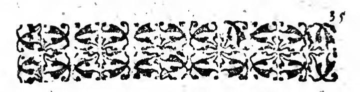
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a debité ses maximes frivoles,
Reglé les interêts de chaque Potentat,
Corrigé la Police, & reformé l'Etat ;
Puis de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Holande, ou batu l'Angleterre.
Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là, tous mes Sots enflez d'une nouvelle audace,
Ont jugé des Auteurs en maîtres du Parnasse.
Mais nôtre Hôte sur tout, pour la justesse & l'art,
Elevoit jusqu'au ciel Theophile & Ronsard.
Quand un des Campagnards relevant sa moustache,
Et son feutre à grands poils ombragé d'un pennache,
Impose à tous silence, & d'un ton de Docteur,
Morbleu! dit-il, la Serre est un charmant Auteur!
Ses vers sont d'un beau stile, & sa prose est coulante.
La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sai pourquoi je bâille en la lisant,
Le Païs sans mentir, est un boufon plaisant :

Mais je ne trouve rien de beau dans Voiture.
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
En verité pour moi, j'aime le beau françois.
Je ne sai pas pourquoi l'on vante l'Alexandre:
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre:
Les Heros chez Kainaut parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire, [dire,
Qu'un jeune homme... Ah! je sai ce que vous voulez
A répondu nôtre Hôte, *Un Auteur sans défaut,*
La raison d'e Virgile, & la rime Kainaut.
Justement. A mon gré, la piece est assez plate:
Et puis blâmer Kainaut... Avez-vous vû l'Astrate?
C'est là ce qu'on apelle un ouvrage achevé.
Sur tout *l'Anneau Roial* me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle maniere,
Et chaque acte en sa piece est une piece entiere;
Je ne puis plus soufrir ce que les autres font.
Il est vrai que Kainaut est un Esprit profond:
A repris certain Fat, qu'à sa mine discrete
Et son maintien jaloux j'ai reconnu Poëte,
Mais il en est pourtant, qui le pourroient valoir.
Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,

A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déja tout boüillant de vin & de colere.
Peut-être, a dit l'Auteur pâlissant de couroux :
Mais vous, pour en parler vous y connoissez-vous?
Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.
Vous? Mon Dieu, mêlez-vous de boire je vous prie,
A l'Auteur sur le champ aigrement reparti.
Je suis donc un Sot? Moi? vous en avez menti :
Reprend le Campagnard, & sans plus de langage,
Lui jette, pour défi, son assiete au visage :
L'autre esquive le coup : & l'assiete volant
S'en va fraper le mur & revient en roulant.
A cet afront, l'Auteur se levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard éfroiable :
Et chacun vainement se ruant entre-deux,
Nos braves s'acrochant se prennent aux cheveux.
Aussi-tôt sous leurs pieds les tables renversées,
Font voir un long débris de bouteilles cassées :
En vain à lever tout les Valets sont fort promts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'éforce, on crie, on les separe,
Et leur premiere ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix & d'acommodement,

Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conſpire,
J'ai gagné doucement la porte ſans rien dire,
Avec un bon ſerment, que ſi pour l'avenir,
En pareille cohuë on me peut retenir,
Je conſens de bon cœur pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'Août l'on mange des pois verds.





SATIRE IV.

A MONSIEUR L'ABE' LE VAYER.

D'Où vient cher Le Vayer; que l'homme le moins sage
Croit toûjours seul avoir la sagesse en partage:
Et qu'il n'est point de Fou, qui par belles raisons
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons?
Un Pedant enivré de sa vaine sience,
Tout herissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassez, n'a souvent fait qu'un Sot;
Croit qu'un livre fait tout, & que sans Aristote
La raison ne voit goute, & le bon sens radote.
D'autre part un Galant, de qui tout le métier
Est de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aler à l'abri d'une perruque blonde,
De ses froides douceurs fatiguer le beau monde,
Condamne la sience, & blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorant est un titre d'esprit:

Que c'est des gens de cour le plus beau privilege,
Et renvoie un Savant dans le fond d'un college.
Un Bigot orgueilleux, qui dans sa vanité,
Croit duper jusqu'à Dieu par son zele afecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte aparence,
Damne tous les Humains, de sa pleine puissance.
Un Libertin d'ailleurs, qui sans ame & sans foi,
Se fait de son plaisir une suprême loi,
Tient que ces vieux propos, de demons & de flâ-[mes,
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes,
Que c'est s'embarasser de soucis superflus,
Et qu'enfin tout Devot a le cerveau perclus.
En un mot qui voudroit épuiser ces matieres,
Peignant de tant d'esprits les diverses manieres:
Il conteroit plûtôt, combien dans un printems,
Guenaud & l'antimoine ont fait mourir de gens:
Et combien la Neveu devant son mariage,
A de fois au public vendu son P***.
Mais sans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma pensée en deux mots:
N'en déplaise à ces Fous nommez Sages de Grece;
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse.
Tous les hommes sont fous: & malgré tous leurs
soins,

Ne diferent entre eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois, que cent routes separent,
Les voiageurs sans guide assez souvent s'égarent;
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La même erreur les fait errer diversement.
Chacun suit dans le monde une route incertaine,
Selon que son erreur le jouë & le promene;
Et tel y fait l'habile & nous traite de fous,
Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.
Mais quoi que sur ce point la Satire publie,
Chacun veut en sagesse ériger sa folie,
Et se laissant regler à son esprit tortu,
De ses propres défauts se fait une vertu.
Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connaître,
Le plus sage est celui qui ne pense point l'être:
Qui toûjours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde soi-même en severe censeur,
Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait sans se flater le procez à son vice.
Mais chacun pour soi-même est toûjours indulgent.
Un Avare idolâtre, & fou de son argent,

Rencontrant la diſette au ſein de l'abondance,
Apelle ſa folie une rare prudence,
Et met toute ſa gloire, & ſon ſouverain bien,
A groſſir un treſor qui ne lui ſert de rien.
Plus il le voit acru, moins il en fait l'uſage.
Sans mentir, l'avarice eſt une étrange rage,
Dira cet autre fou, non moins privé de ſens,
Qui jette, furieux, ſon bien à tous venans,
Et dont l'ame inquiete à ſoi-même importune,
Se fait un embarras de ſa bonne fortune.
Qui des deux en éfet eſt le plus aveuglé?
 L'un & l'autre à mon ſens ont le cerveau troublé,
Répondra chez Fredoc, ce Marquis ſage & prude,
Et qui ſans ceſſe au jeu, dont il fait ſon étude,
Atendant ſon deſtin, d'un quatorze ou d'un ſept,
Voit ſa vie ou ſa mort ſortir de ſon cornet.
Que ſi d'un ſort fâcheux la maligne inconſtance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance:
Vous le verrez bien-tôt les cheveux heriſſez,
Et les yeux vers le ciel, de fureur élancez,
Ainſi qu'un poſſedé que le prêtre exorciſe,
Feſter dans ſes ſermens tous les Saints de l'Egliſe.
Qu'on le lie, ou je crains, à ſon air furieux,
Que ce nouveau Titan n'eſcalade les cieux.

Mais laiſſons-le plûtôt en proie à ſon caprice,
Sa folie, auſſi-bien, lui tient lieu de ſuplice.
Il eſt [redacted]utres erreurs, dont l'aimable poiſon
[redacted] charme bien plus doux enivre la raiſon :
L'eſprit dans ce nectar heureuſement s'oublie.
Chapelain veut rimer, & c'eſt là ſa folie :
Mais bien que ſes durs vers d'epitetes enflez,
Soient des moindres grimaus chez Ménage ſiflez:
Lui-même il s'aplaudit, & d'un eſprit tranquille,
Prend le pas au Parnaſſe au deſſus de Virgile.
Que feroit-il, helas ! ſi quelque audacieux
Aloit pour ſon malheur lui deſiller les yeux :
Lui faiſant voir ces vers & ſans force & ſans graces,
Montez ſur deux grands mots, comme ſur deux
échaſſes;
Ces termes ſans raiſon l'un de l'autre écartez,
Et ces froids ornemens à la ligne plantez ?
Qu'il maudiroit le jour où ſon âme inſenſée
Perdit l'heureuſe erreur qui charmoit ſa penſée !
Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme ſenſé,
D'un mal aſſez bizarre eut le cerveau bleſſé :
S'imaginant ſans ceſſe, en ſa douce manie,
Des Eſprits bienheureux entendre l'harmonie ;
Enfin un Medecin fort expert en ſon art,

Le guerit par adresse, ou plûtôt par hazard.
Mais voulant de ses soins exiger le salaire,
Moi? vous paier? lui dit le Bigot en col[illegible]
Vous, dont l'art infernal, par des secrets maudits,
En me tirant d'erreur, m'ôte du Paradis.

J'aprouve son couroux. Car puisqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la raison est le pire.
C'est elle qui farouche, au milieu des plaisirs,
D'un remors importun vient brider nos desirs.
La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles;
C'est un Pedant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
Qui toûjours nous gourmande, & loin de nous toucher
Souvent, comme Joli, perd son tems à prêcher.
En vain certains rêveurs nous l'habillent en reine,
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
Et s'en formant en terre une divinité,
Pensent aler par elle à la felicité.
C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre.
Je les estime fort: mais je trouve en éfet,
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

SATIRE V.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE DANGEAU.

LA Noblesse, Dangeau, n'est pas une chimere ;
Quand sous l'étroite loi d'une vertu severe,
Un homme issu d'un sang fecond en demi-Dieux,
Suit, comme toi, la trace où marchoient ses aieux.
Mais je ne puis soufrir qu'un Fat, dont la mollesse
N'a rien pour s'apuier qu'une vaine noblesse,
Se pare insolement du merite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ses aieux antiques,
Ait fourni de matiere aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lis doré leur écusson,
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire ?
Si de tant de Heros celebres dans l'histoire,

Il ne peut rien ofrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins qu'ont épargnez les vers :
Si tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en lui sa superbe origine :
Et n'aiant rien de grand qu'une sote fierté,
S'endort dans une lâche & molle oisiveté ?

Cependant, à le voir avec tant d'arrogance,
Vanter le faux éclat de sa haute naissance ;
On diroit que le ciel est soûmis à sa loi,
Et que Dieu l'a pâtri d'autre limon que moi.

Dites-nous, grands Héros, esprit rare & sublime,
Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime ?
On fait cas d'un coursier, qui fier & plein de cœur
Fait paroître en courant sa boüillante vigueur :
Qui jamais ne se lasse, & qui dans la carriere
S'est couvert mille fois d'une noble poussiere :
Mais la posterité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est venduë au hazard,
Sans respect des aieux dont elle est descenduë,

Et va porter a malle, ou tirer la charuë :
Pourquoi donc voulez-vous que par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?
On ne m'éblouït point d'une aparence vaine.
La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.
Si vous êtes sorti de ces Heros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zele pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les loix ? Fuiez-vous l'injustice ?
Savez-vous sur un mur repousser des assauts,
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos ?
Je vous connois pour Noble à ces illustres marques :
Alors soiez issu des plus fameux Monarques ;
Venez de mille ayeux ; & si ce n'est assez,
Feüilletez à loisir tous les siecles passez.
Voiez de quel Guerrier il vous plaît de descendre ;
Choisissez de Cesar, d'Achille, ou d'Alexandre :

En vain un lâche esprit voudroit vous démentir,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne;
Ce long amas d'aïeux que vous difamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne sert plus que de jour à vôtre ignominie.
En vain tout fier d'un sang que vous deshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms reverez,
En vain vous vous couvrez des vertus de vos Peres:
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimeres:
Je ne voi rien en vous, qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scelerat, un perfide, un menteur,
Un fou, dont les accez vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourie.

Je m'emporte peut-être, & ma Muse en fureur
Verse dans ses discours trop de fiel & d'aigreur.
Il faut avec les Grands un peu de retenuë.
Hé bien, je m'adoucis. Vôtre race est connuë.
Depuis quand? Répondez. Depuis mille ans entiers;

Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers.
C'est beaucoup : Mais enfin les preuves en sont
claires,
Tous les livres sont pleins des titres de vos Peres :
Leurs noms sont échapez du naufrage des tems :
Mais qui m'assurera qu'en ce long cercle d'ans
A leurs fameux Epoux vos Aieules fideles,
Aux douceurs des Galands furent toûjours re-
belles ?
Et comment savez-vous si quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos aieux ;
Et si leur sang tout pur avecque leur noblesse,
Est passé jusqu'à vous de Lucrece en Lucrece ?
Que maudit soit le jour, où cette vanité
Vint ici de nos mœurs souiller la pureté !
Dans les tems bienheureux du monde en son en-
fance,
Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence :
Chacun vivoit content, & sous d'égales loix :
Le merite y faisoit la noblesse & les Rois ;
Et sans chercher l'apui d'une naissance illustre,
Un Heros de soi-même empruntoit tout son lustre.
Mais enfin, par le tems le merite avili

Vid l'honneur en roture, & le vice annobli;
Et l'orgueil d'un faux titre apuiant sa foiblesse,
Maîtrisa les humains sous le nom de Noblesse.
De là vinrent en foule & Marquis & Barons :
Chacun pour ses vertus n'ofrit plus que des noms.
Aussi-tôt maint esprit fecond en rêveries,
Inventa le blazon avec les armories :
De ses termes obscurs fit un langage à part;
Composa tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart*,
De *Pal*, de *Contrepal*, de *Lambel* & de *Face*,
Et tout ce que Segond dans son Mercure entasse.
Une vaine folie enivrant la raison,
L'honneur triste & honteux ne fut plus de saison.
Alors, pour soûtenir son rang & sa naissance,
Il falut étaler le luxe & la dépence;
Il falut habiter un superbe palais,
Faire par les couleurs distinguer ses valets :
Et traînant en tous lieux de pompeux équipages,
Le Duc & le Marquis se reconnut aux Pages.
Bien-tôt, pour subsister, la Noblesse sans bien,
Trouva l'art d'emprunter, & de ne rendre rien;
Et bravant des sergens la timide cohorte,
Laissa le creancier se morfondre à sa porte.

Mais pour comble, à la fin le Marquis en prison.
Sous le faix des procez vid tomber sa maison.
Alors, pour subvenir à sa triste indigence,
Le Noble, du Faquin rechercha l'alliance ;
Et trafiquant d'un nom jadis si precieux,
Par un lâche contract vendit tous ses aieux.
Et corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.

Car si l'éclat de l'or ne releve le sang,
En vain on fait briller la splendeur de son rang.
L'amour de vos aieux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
Mais quand un homme est riche, il vaut toujours son prix :
Et l'eut-on vû porter la mandille à Paris,
N'eut-il de son vrai nom ni titre ni memoire,
D'Hozier lui trouvera cent aieux dans l'histoire.

Toi donc, qui de merite & d'honneurs revêtu,
Des écueils de la Cour as sauvé ta vertu,
Dangeau, qui dans le rang où nôtre Roi t'apelle,
Le vois toujours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par soi, que par l'éclat des lis ;
Dédaigner tous ces Rois dans la pourpre amollis :

Fuir d'un honteux loisir la douceur importune ;
A ses sages conseils asservir la Fortune ;
Et de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi,
Montrer à l'Univers ce que c'est qu'être Roi.
Si tu veux te couvrir d'un éclat legitime,
Va par mille beaux faits meriter son estime ;
Sers un si noble Maître ; & fais voir qu'aujourd'hui,
Ton Prince a des Sujets qui sont dignes de lui.



SATIRE VI.

QUi frape l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux demon durant les nuits entieres,
Rassemble ici les chats de toutes les goutieres?
J'ai beau sauter du lit plein de trouble & d'éfroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie:
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor. Les souris & les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abé de Pure.
Tout conspire à la fois à troubler mon repos:
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frapé le voisinage:

Qu'un afreux Serrurier, que le ciel en couroux
A fait, pour mes pechez, trop voisin de chez nous,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il aprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entens déja par tout les charetes courir,
Les massons travailler, les boutiques s'ouvrir ;
Tandis que dans les airs mille cloches émuës,
D'un funebre concert font retentir les nuës ;
Et se mêlant au bruit de la grêle & des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivans.
Encor je benirois la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine :
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quitant la maison.
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse :
L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé :
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funebre ordonnance,
D'un pas lugubre & lent vers l'Eglise s'avance :
Et plus loin des laquais, l'un l'autre s'agaçans,
Font aboier les chiens, & jurer les passans.

Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là je trouve une croix de funeste presage :
Et des couvreurs, grimpez au toit d'une maison,
En font pleuvoir l'ardoise & la tuile à foison.
Là sur une charette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente:
Six chevaux atelez à ce fardeau pesant,
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant :
D'un carosse en passant il acroche une rouë ;
Et du choc le renverse en un grand tas de bouë.
Quand un autre à l'instant s'éforçant de passer,
Dans le même embarras se vient embarrasser :
Vingt carosses bien-tôt arrivant à la file,
Y sont à moins de rien suivis de plus de mille :
Et pour surcroit de maux, un sort malencontreux
Cõduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun pretend passer : l'un mugit, l'autre jure :
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussi-tôt cent chevaux dans la foule apellez,
De l'embarras qui croit ferment les défilez ;
Et par tout des passans enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris poussez confusément.
Dieu, pour s'y faire ouir, tonneroit vainement.

Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déja baissant, & qui suis las d'atendre,
Ne sachant plus tantôt à quel Saint me vouer,
Je me mets au hazard de me faire roüer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse.
Guenaud sur son cheval en passant m'éclabousse,
Et n'osant plus paroître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent, pour m'achever, il survient une pluie.
On diroit que le Ciel qui se fond tout en eau,
Veüille inonder ces lieux d'un deluge nouveau.
Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavez forme un étroit passage :
Le plus hardi Laquais n'y marche qu'en tremblant.
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant;
Et les nôbreux torrens qui tombent des goutieres,
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivieres.
J'y passe en trébuchant ; mais malgré l'embarras,
La fraieur de la nuit précipite mes pas.

Car si-tôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que retiré chez lui, le paisible Marchand

Va revoir ses billets,& compter son argent;
Que dans le Marché-neuf tout est calme & tranquille;
Les Voleurs à l'instant s'emparent de la Ville.
Le bois le plus funeste & le moins frequenté,
Est, au prix de Paris, un lieu de sureté.
Malheur donc à celui qu'une afaire imprévuë
Engage un peu trop tard au détour d'une ruë.
Bien-tôt quatre Bandits lui serrant les côtez :
La bourse : il faut se rendre;ou bien non,resistez :
Afin que vôtre mort, de tragique memoire,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi qu'une ombre étonne,acablé de sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le Soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumiere,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupiere.
Des filoux éfrontez, d'un coup de pistolet,
Ebranlent ma fenêtre, & percent mon volet.
J'entens crier par tout,au meurtre,on m'assassine;
Ou, le feu vient de prendre à la maison voisine.
Tremblant & demi mort je me leve à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint, je cours toute la nuit.
Car le feu,dont la flâme en ondes se déploie,

Fait de nôtre quartier une seconde Troïe ;
Où maint Grec afamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troïen.
Enfin, sous mille crocs la maison abîmée,
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.
Je me retire donc encor pâle d'éfroi :
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un éfort inutile :
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville.
Il faudroit dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la ruë un autre apartement.
Paris est pour un Riche un païs de Cocagne :
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans son jardin tout peuplé d'arbres verds,
Receler le printems au milieu des hivers,
Et foulant le parfum de ses plantes fleuries.
Mais moi, grace au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, & comme il plait à Dieu.



SATIRE VII.

MUse, changeons de ſtile, & quitons la Satire :
C'eſt un méchant métier que celui de médire.
A l'Auteur qui l'embraſſe il eſt toûjours fatal.
Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.
Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie,
Et tel mot, pour avoir réjoüi le Lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.
Un éloge ennuieux, un froid panegirique,
Peut pourir à ſon aiſe au fond d'une boutique,
Ne craint point du Public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
Qu'on blâme en le liſant, & pourtant qu'on veut lire ;
Dans ſes plaiſans accez qui ſe croit tout permis,
De ſes propres rieurs ſe fait des ennemis.

Un discours trop sincere aisément nous outrage,
Chacun dans ce miroir pense voir son visage,
Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame, & vous craint & vous hait.

Muse, c'est donc en vain que la main vous demange.
S'il faut rimer ici, rimons quelque loüange,
Et cherchons un Heros parmi cet univers.
Digne de nôtre encens, & digne de nos vers.
Mais à ce grand éfort en vain je vous anime:
Je ne puis, pour loüer, rencontrer une rime.
Dés que j'y veus rêver, ma veine est aux abois.
J'ai beau froter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
Que des vers plus forcez que ceux de la Pucelle:
Je pense être à la gêne, & pour un tel dessein,
La plume & le papier resistent à ma main.
Mais quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite.
Alors certes alors, je me connois Poëte.
Phebus, dés que je parle, est prêt à m'exaucer,
Mes mots viennent sans peine, & courent se placer.
Faut-il peindre un fripon fameux dans cette ville?

Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville.
Faut il d'un sot parfait montrer l'original ?
Ma plume au bout du vers trouve d'abord Sofal :
Je sens que mon esprit travaille de genie.
Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie ?
Mes vers, comme un torrent, coulent sur le papier.
Je rencontre à la fois Perrin & Pelletier,
Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titreville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Aussi-tôt je triomphe, & ma Muse en secret,
S'estime & s'aplaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême,
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même.
En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un,
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun ;
Et si-tôt qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'ofre à moi passe par l'étamine.
Le merite pourtant m'est toûjours precieux :
Mais tout Fat me déplait & me blesse les yeux.
Je le poursuis par tout, comme un chien fait sa
proie,
Et ne le sens jamais, qu'aussi-tôt je n'aboie.
Enfin sans perdre tems en de si vains propos,
Je sai coudre une rime au bout de quelques mots.

Souvent j'habille en vers une maligne prose :
C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.
Ainsi, soit que bien-tôt, par une dure loi,
La mort d'un vol afreux vienne fondre sur moi,
Soit que le Ciel me garde un cours long & tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Deût ma Muse par là choquer tout l'Univers,
Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.
Pauvre Esprit, dira-t-on, que je plains ta folie!
Modere ces boüillons de ta melancolie,
Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer,
N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.
Hé quoi? lors qu'autrefois Horace aprés Lucile,
Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,
Et vangeant la vertu par des traits éclatans,
Aloit ôter le masque aux vices de son tems :
Ou bien quand Juvenal de sa mordante plume,
Faisant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin ?
Et que craindre, aprés tout, d'une fureur si vaine ?
Personne ne connoît ni mon nom ni ma veine.

On

On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil,
Grossir impunément les feüillets d'un recueil.
A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque ami que charme la satire :
Qui me flate peut-être, & d'un air imposteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'Auteur.
Enfin c'est mon plaisir, je me veux satisfaire.
Je ne puis bien parler, & ne saurois me taire ;
Et dés qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit.
Je ne resiste point au torrent qui m'entraîne.

Mais c'est assez parlé. Prenons un peu d'aleine.
Ma main, pour cette fois, commence à se lasser.
Finissons. Mais demain, Muse, à recommencer.



SATIRE VIII.

A MONSIEUR M**

Docteur de Sorbonne.

De tous les animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'Homme.
Quoi? dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'Homme? Oüi sans doute.
Ce discours te surprend, Docteur, je l'aperçoi.
L'Homme de la nature est le chef & le roi.
Bois, prez, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.
Il est vrai, de tout tems la raison fut son lot:

Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.

Ces propos, diras-tu, sont bons dans la Satire,
Pour égaier d'abord un Lecteur qui veut rire :
Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.
Répons-moi donc, Docteur, & mets-toi sur les
bancs.

Qu'est-ce que la sagesse ? Une égalité d'ame,
Que rien ne peut troubler, qu'aucun desir n'enflâme ;
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurez,
Qu'un Doien au Palais ne monte les degrez.
Or cette égalité dont se forme le Sage,
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage?
La fourmi tous les ans traversant les guerets,
Grossit ses magasins des tresors de Cerés ;
Et dés que l'Aquilon ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimats atrister la nature,
Cet animal tapi dans son obscurité
Jouït l'hiver des biens conquis durant l'été :
Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,
Paresseuse au printéms, en hiver diligente,
Afronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oisive au retour du Belier.
Mais l'homme sans arrêt, dans sa course insensée,

Voltige incessamment de pensée en pensée,
Son cœur toûjours flotant entre mille embarras,
Ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite,
Moi ? j'irois épouser une femme coquete ?
J'irois par ma constance aux afronts endurci,
Me metre au rang des Saints qu'a celebrez Bussi ?
Assez de Sots sans moi feront parler la ville,
Disoit le mois passé, ce Marquis indocile,
Qui depuis quinze jours dans le piege arrêté,
Entre les bons Maris pour exemple cité,
Croit que Dieu, tout exprés, d'une côte nouvele,
A tiré pour lui seul une femme fidele.
Voila l'homme en éfet. Il va du blanc au noir.
Il condamne au matin ses sentimens du soir,
Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous momens d'esprit comme de
mode ;
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre
choc.
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un
froc.
Cependant à le voir plein de vapeurs legeres,
Soi-même se bercer de ses propres chimeres,

Lui seul de la nature est la baze & l'apui,
Et le dixiéme Ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux il est, dit-il, le maître.
Qui pouroit le nier, poursuis-tu? Moi peut-être.
Mais sans examiner si, vers les autres sourds,
L'ours a peur du passant, ou le passant de l'ours:
Et si, sur un édit des Pastres de Nubie,
Les Lions de Barca vuideroient la Libie.
Ce maître pretendu qui leur donne des lois,
Ce Roi des animaux, combien a-t-il de Rois?
L'ambition, l'amour, l'avarice, ou la haine
Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.
Le sommeil sur les yeux commence à s'épancher.
Debout, dit l'Avarice, il est tems de marcher.
Hé laissez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques?
A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, leve-toi. Pourquoi faire, aprés tout?
Pour courir l'Ocean de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine & l'ambre.
Raporter de Goa le poivre & le gingembre,
Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en passer.
On n'en peut trop avoir; & pour en amasser,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure:
Il faut soufrir la faim, & coucher sur la dure:

Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet,
N'avoir en sa maison ni meubles ni valet :
Parmi les tas de blé vivre de seigle & d'orge,
De peur de perdre un liard, soufrir qu'on vous égorge.
Et pourquoi cette épargne enfin ? L'ignores-tu ?
Afin qu'un heritier bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
De son train quelque jour embarrasse la ville.
Que faire ? il faut partir les matelots sont prêts.
Ou si pour l'entraîner l'argent manque d'atraits,
Bien-tôt, l'ambition, & toute son escorte,
Dans le sein du repos, vient le prendre à main forte,
L'envoie en furieux, au milieu des hazards,
Se faire estropier sur les pas des Cesars,
Et cherchant sur la bréche une mort indiscrete,
De sa fole valeur embellir la Gazette.
Tout-beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos ;
Ce vice fut toûjours la vertu des Heros.
Quoi donc à vôtre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?
Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?
Ce fougueux l'Angeli qui de sang alteré,
Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré ?

L'enragé qu'il étoit, né Roi d'une province
Qu'il pouvoit gouverner en bon & sage prince,
S'en ala folement, & pensant être Dieu,
Courir comme un Bandi qui n'a ni feu ni lieu,
Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre.
Heureux! si de son tems, pour cent bonnes raisons,
La Macedoine eût eu des petites-maisons.
Et qu'un sage Tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parens, enfermé de bonne heure,
Mais sans nous égarer dans ces digressions,
Traiter, comme Senaut, toutes les passions,
Et les distribuant par classes & par titres,
Dogmatizer en vers, & rimer par chapitres.
Laissons-en discourir la Chambre ou Coëffeteau:
Et voions l'homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coûtumes civiles,
Se fait des Gouverneurs, des Magistrats, des Rois,
Observe une police, obeit à des lois,
Il est vrai. Mais pourtant, sans lois & sans police,
Sans craindre Archers, Prevôt, ni supôt de Justice
Voit-on les loups brigans, comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups, courir les grãds chemins?

Jamais pour s'agrandir, vit-on, dans sa manie,
Un tigre en factions partager l'Hircanie ?
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?
Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours ?
A-t-on veu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre Republique,
„ Lions contre lions, parens contre parens,
„ Combatre folement pour le choix des Tirans ?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal respecte sa figure,
De sa rage avec lui modere les accés,
Vit sans bruit, sans debats, sans noise, sans procés,
Un aigle sur un champ pretendant droit d'aubeine,
Ne fait point apeler un aigle à la huitaine.
Jamais contre un renard chicanant un poulet;
Un renard de son sac n'alla charger Rolet.
Jamais la biche en rut, n'a pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un cerf à l'Audience,
Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrés,
De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.
On ne connoît chez eux ni placets, ni requêtes,
Ni haut, ni bas Conseils, ni Chambre des Enquêtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute seureté.

Vit ſous les pures loix de la ſimple équité.
L'homme ſeul, l'homme ſeul en ſa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger ſoi-même.
C'étoit peu que ſa main conduite par l'enfer,
Eût paîtri le ſalpêtre, eût aiguiſé le fer,
Il faloit que ſa rage à l'univers funeſte,
Alât encor de loix embroüiller un Digeſte,
Cherchât pour l'obſcurcir des gloſes, des docteurs,
Acablât l'équité ſous des monceaux d'auteurs,
Et pour comble de maux aportât dans la France,
Des harangueurs du tems l'ennuieuſe éloquence.
Doucement, diras-tu. Que ſert de s'emporter?
L'homme a ſes paſſions, on n'en ſauroit douter,
Il a comme la mer ſes flots & ſes caprices,
Mais ſes moindres vertus balancent tous ſes vices.
N'eſt-ce pas l'homme enfin, dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a meſuré les cieux?
Dont la vaſte ſience embraſſant toutes choſes,
A foüillé la nature, en a percé les cauſes?
Les animaux ont-ils des Univerſitez?
Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez?
Y voit-on des Savans en Droit, en Médecine,
Endoſſer l'écarlate, & ſe fourer d'hermine?
Non ſans doute, & jamais chez eux un Médecin

N'empoisonna les bois de son art assassin :
Jamais Docteur armé d'un argument frivole,
Ne s'enroüa chez eux sur les bancs d'une Ecole.
Mais sans chercher au fond, si nôtre esprit deceu
Sait rien de ce qu'il sait, s'il a jamais rien sceu,
Toi-même, répon-moi. Dans le siecle où nous sommes,
Est-ce au pié du savoir qu'on mesure les hommes?
Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir,
Dit un pere à son fils, dont le poil va fleurir.
Pren-moi le bon parti. Laissez-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils? Vingt livres.
C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.
Que de biens, que d'honneur sur toi s'en vont pleuvoir!
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes siences.
Prens au lieu d'un Platon le Guidon des Finances,
Sache quelle province enrichit les Traitans:
Combien le sel au Roi peut fournir tous les ans.
Endurci-toi le cœur. Sois Arabe, Corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.
Ne va point sotement faire le genereux.
Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux.

Et trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruautez meriter la fortune,
Aussi-tôt tu verras Poëtes, Orateurs,
Rheteurs, Grammairiens, Astronomes, Docteurs,
Dégrader les Heros pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dedicaces.
Te prouverā toi-même en Grec, Hebreu, Latin,
Que tu sais de leur art, & le fort & le fin.
Quicõque est riche est tout. Sans sagesse, il est sage.
Il a sans rien savoir la sience en partage.
Il a l'esprit, le cœur, le merite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang.
Il est aimé des Grands, il est cheri des Belles.
Jamais Sur-intendant ne trouva de cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté:
Mais tout devient afreux avec la pauvreté.
C'est ainsi qu'à son fils, un Usurier habile
Trace vers la richesse une route facile:
Et souvent tel y vient qui sait pour tout secret,
Cinq & quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.

Aprés cela, Docteur, va pâlir sur la Bible;
Va marquer les écueils de cette mer terrible:
Perce la sainte horreur de ce livre divin.
Confonds dans un ouvrage & Luther & Calvin,

Débroüille des vieux tems les querelles celebres,
Eclairci des Rabins les savantes tenebres.
Afin qu'en ta vieillesse, un livre en maroquin
Aille ofrir ton travail à quelque heureux Faquin,
Qui pour digne loier de la Bible éclaircie,
Te paie en l'acceptant d'un, *Je vous remercie.*
Ou, si ton cœur aspire à des honneurs plus grands,
Quitte-là le bonnet, la Sorbonne & les bancs ;
Et prenant desormais un emploi salutaire,
Mets toi chez un Banquier, ou bien chez un Notaire :
Laisse-là saint Thomas s'acorder avec Scot.
Et cõclus avec moi, qu'un Docteur n'est qu'un sot.
Un Docteur diras-tu? Parlez de vous, Poëte,
C'est pousser un peu loin vôtre Muse indiscrete.
Mais sans perdre en discours le tems hors de saison,
L'homme, venez au fait, n'a-t'il pas la raison?
N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidele?
Oüi : Mais dequoi lui sert, que sa voix le rapelle,
Si sur la foi des vents tout-prêt à s'embarquer?
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer?
Et que sert à Cotin la raison qui lui crie,
N'écri plus ; gueri-toi d'une vaine furie ;
Si tous ces vains conseils, loin de la reprimer,

Ne font qu'acroître en lui la fureur de rimer ?
Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il recite,
Il met chez lui, voisins, parens, amis en fuite.
Car lors que son Demon commence à l'agiter,
Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à deserter.
Un âne pour le moins instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide obeït sans murmure :
Ne va point folement de sa bizarre voix,
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.
Sans avoir la raison il marche sur sa route.
L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goute,
Reglé par ses avis fait tout à contre-tems,
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raison ni sens.
Tout lui plaît & déplaît, tout le choque & l'oblige.
Sans raison il est gai, sans raison il s'aflige,
Son esprit au hazard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, éleve, détruit.
Et voit-on comme lui, les ours, ni les panthères,
S'éfraier sotement de leurs propres chimeres,
Plus de douze atroupez craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air ?
Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête fole,
Sacrifier à l'homme adorer son idole,

Lui venir, comme au Dieu des saisons & des vents,
Demander à genoux la pluie, ou le beau tems ?
Non. Mais cent fois la bête a vû l'homme hipocondre,
Adorer le metal que lui-même il fit fondre :
A vû dans un païs les timides mortels
Trêbler aux pieds d'un Singe assis sur leurs autels ;
Et sur les bords du Nil, les peuples imbeciles,
L'encensoir à la main, chercher les Crocodiles.

Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux ?
Que peut servir ici l'Egipte & ses faux Dieux ?
Quoi ? me prouverez-vous par ce discours profane,
Que l'homme, qu'un Docteur est au dessous d'un âne ?
Un âne, le joüet de tous les animaux,
Un stupide animal, sujet à mille maux ;
Dont le nom seul en soi comprend une Satire ?
Oüi d'un âne : & qu'a-t-il qui nous excite à rire ?
Nous nous moquons de lui ; mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour ;
Si, pour nous reformer, le ciel prudent & sage
De la parole enfin lui permettoit l'usage :
Qu'il pût dire tout haut, ce qu'il se dit tout bas,

Ah ! Docteur, entre nous, que ne diroit-il pas ?
Et que peut-il penser, lorsque dans une ruë,
Au milieu de Paris il promene sa vûë :
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrez,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrez ?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trousse,
Courir chez un malade un assassin en housse :
Qu'il trouve de Pedans un escadron fouré,
Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré :
Ou qu'il voit la Justice en grosse compagnie,
Mener tuer un homme avec ceremonie ?
Que pense-t-il de nous ? lors que sur le midi
Un hazard au Palais le conduit un jeudi ;
Lors qu'il entend de loin d'une gueule infernale
La chicane en fureur mugir dans la grand' Sale ?
Que dit-il quand il voit les Juges, les Huissiers,
Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les Gréfiers?
O ! que si l'âne alors, à bon droit misantrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au tems d'Esope!
De tous côtez, Docteur, voiant les hommes fous,
Qu'il diroit de bon cœur, sans en être jaloux,
Content de ses chardons, & secoüant la tête,
Ma foi, non plus que nous l'homme n'est qu'une bête !

SATIRE IX.

C'Est à vous, mon Esprit, à qui je veux parler.
Vous avez des défauts que je ne puis celer.
Assez & trop long-tems ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nouri l'insolence.
Mais puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croiroit à vous voir dans vos libres caprices
Discourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du merite & du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais mois qui dans le fond sais bien ce que j'en crois :
Qui conte tous les jours vos défauts par mes doigts ;
Je ris, quand je vous vois si foible & si sterile,
Prendre sur vous le soin de reformer la ville,

Dans vos difcours chagrins plus aigre & plus mordant
Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indifcrete,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu Poëte.
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens tranfports
Qui d'un efprit divin font mouvoir les refforts?
Qui vous a pû foufler une fi fole audace?
Phebus a-t-il pour vous aplani le Parnaffe?
Et ne favez-vous pas, que fur ce Mont facré,
Qui ne vole au fommet tombe au plus bas degré.
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture
On rampe dans la fange avec l'Abé de Pure.
Que fi tous mes éforts ne peuvent reprimer
Cet afcendant malin qui vous force à rimer,
Sans perdre en vains difcours, tout le fruit de vos veilles ;
Ofez chanter du Roi les auguftes merveilles.
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;
Et par l'efpoir du gain vôtre Mufe animée,
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, direz-vous, je penfe vous tenter.

Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout Chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers, *la Discorde étoufée.*
Peindre *Bellonne en feu tonnant de toutes parts.*
Et le Belge éfraié fuiant sur ses ramparts.
Sur un ton si hardi, sans être temeraire,
Racan pourroit chanter au defaut d'un Homere;
Mais pour Cotin & moi, qui rimons au hazard:
Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art:
Quoi qu'un tas de grimauds vante nôtre éloquence,
Le plus seur est pour nous, de garder le silence.
Un poëme insipide & sotement flateur
Deshonore à la fois le Heros & l'Auteur.
Enfin de tels projets passent nôtre foiblesse.
Ainsi parle un Esprit languissant de mollesse,
Qui sous l'humble dehors d'un respect afecté
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais deussiez-vous en l'air voir vos aîles fonduës,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës,
Que d'aler sans raison, d'un stile peu chrétien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre temeraire,
A vos propres perils enrichir le Libraire?

Vous vous flatez peut-être en vôtre vanité :
D'aler comme un Horace à l'immortalité :
Et déja vous croiez, dans vos rimes obscures,
Aux Saumaizes futurs preparer des tortures.
Mais combien d'Ecrivains d'abord si biens receus,
Sont de ce fol espoir honteusement deceus ?
Combien, pour quelques mois, ont vû fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre ?
Vous pourrez voir un tems vos écrits estimez,
Courir de main en main par la ville semez :
Puis delà tout poudreux, ignorez sur la terre,
Suivre chez l'Epicier Neuf-Germain & la Serre :
Ou de trente feüillets reduits peut-être à neuf,
Parer demi-rongez les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voiant vos ouvrages
Ocuper le loisir des Laquais & des Pages,
Et souvent dans un coin renvoiez à l'écart,
Servir de second tome aux airs du Savoiard !
Mais je veux que le sort par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prosperer la malice :
Et qu'enfin vôtre livre, aille au gré de vos vœux,
Faire sifler Cotin chez nos derniers neveux.
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,

Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisét rien pour fruits de leurs bons mots,
Que l'éfroi du public, & la haine des sots ?
Quel demon vous irrite, & vous porte à médire ?
Un livre vous déplaît. Qui vous force à le lire ?
Laissez mourir un Fat dans son obscurité.
Un Auteur ne peut-il pourir en sûreté ?
Le Jonas inconnu seche dans la poussiere.
Le David imprimé n'a point veu la lumiere.
Le Moïse commence à moisir par les bords.
Quel mal cela fait-il ? ceux qui sont morts sont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leur cendre ?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Haynaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Kaynaut,
Dont les noms en cent lieux, placez comme en leurs niches
Vont de vos vers malins remplir les hemestiches ?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !
Ils ont bien ennuié le Roi, toute la Cour ;
Sans que le moindre édit, ait pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou suprimé la rime.

Ecrive qui voudra : chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Un Roman, sans blesser les loix ni la coûtume,
Peut conduire un Heros au dixiéme volume.
De-là vient que Paris voit chez lui de tout tems,
Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans :
Et n'a point de portail, où jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient envelopez d'afiches.
Vous seul plus dégoûté, sans pouvoir, & sans nom,
Viendrez regler les droits, & l'état d'Apollon.
Mais vous qui rafinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres?
Il n'est rien en ce tems à couvert de vos coups ;
Mais savez-vous aussi, comme on parle de vous ?
Gardez-vous, dira l'un, de cet Esprit critique :
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique :
Mais c'est un jeune Fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit regler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
Mais lui qui fait ici le Regent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépoüilles d'Horace.

Avant lui Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on est assis à l'aise aux Sermons de Cotin.
L'un & l'autre avãt lui s'étoient plaints de la rime.
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lû ces auteurs:mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médisans l'engeance toute entiere
Iroit la tête en bas rimer dans la riviere.

Voilà comme on vous traite : & le monde éfraié
Vous regarde déja comme un homme noié.
En vain quelque Rieur prenant vôtre défense,
Veut faire au moins de grace adoucir la sentence.
Rien n'apaise un Lecteur toûjours treblant d'éfroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
Vous ferez-vous toûjours des afaires nouvelles ?
Et faudra-t-il sans cesse essuier des querelles ?
N'entendrai-je qu'Auteurs se plaindre & murmurer ?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
Répondez, mon Esprit ; ce n'est plus raillerie :
Dites.... Mais, direz-vous : Pourquoi cette furie ?
Quoi ? pour un maigre Auteur, que je gloze en passant,
Est-ce un crime aprés tout, & si noir & si grand ?

Et qui voiant un Fat s'aplaudir d'un ouvrage,
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussi-tôt : *L'impertinent Auteur !*
L'ennuieux Ecrivain ! le maudit Traducteur !
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermez dans de grandes paroles ?

Est-ce donc là médire, ou parler franchement ?
Non, non, la médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher, pour quel secret mistere,
Alidor à ses frais bâtit un monastere.
Alidor, dit un Fourbe, *il est de mes amis.*
Je l'ai connu Laquais, avant qu'il fût Commis.
C'est un homme d'honneur, de pieté profonde,
Et qui veut rendre à Dieu, ce qu'il a pris au monde.

Voilà joüer d'adresse, & médire avec art,
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
Un Esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance,
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans ;
De choquer un Auteur qui choque le bon sens :
De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire ;
C'est ce que tout Lecteur eut toûjours droit de faire.

Tous les jours à la cour, un Sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :

A Malherbe, à Racan, préferer Theophile,
Et le clinquant du Tasse, à tout l'or de Virgile.
Un Clerc, pour quinze sous, sans craindre le hola,
Peut aler au Parterre ataquer Attila;
Et si le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.
Il n'est valet d'Auteur, ni copiste à Paris,
Qui la balance en main ne peze les écrits.
Dés que l'impression fait éclore un Poëte,
Il est esclave né de quiconque l'achete.
Il se soûmet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tous seuls doivent parler pour lui.
Un Auteur à genoux, dans une humble préface,
Au Lecteur qu'il ennuie, a beau demander grace;
Il ne gagnera rien sur ce Juge irrité,
Qui lui fait son procés de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire?
On sera ridicule, & je n'oserai rire?
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paroître;
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui sauroit sans moi que Cotin a prêché?

La

La Satire ne sert qu'à rendre un Fat illustre :
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi,
Et tel, qui m'en reprend, en pense autant que moi.
„ Il a tort, dira l'un, Pourquoi faut-il qu'il nôme?
„ Ataquer Chapellain ! ah! c'est un si bon homme.
„ Balsac en fait l'éloge en cent endroits divers.
„ Il est vrai, s'il m'eût creu, qu'il n'eût point fait
„ de vers.
„ Il se tuë à rimer. Que n'écrit-il en prose ?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un stile afreux,
Distile sur sa vie un venin dangereux ?
Ma Muse en l'ataquant, charitable & discrete,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le Poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur & sa civilité :
Qu'il soit doux, complaisant, oficieux, sincere,
On le veut, j'y souscris, & suis prêt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Es-
prits :
Comme Roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'em-
pire ;

Ma bile alors s'échaufe, & je brûle d'écrire;
Et s'il ne m'eſt permis de le dire au papier;
J'irai creuſer la terre, & comme ce Barbier,
Faire dire aux roſeaux, par un nouvel organe,
„ Midas, le Roi Midas a des oreilles d'âne.
Quel tort lui fais-je enfin? ai-je par un écrit,
Petrifié ſa veine, & glacé ſon eſprit?
Quand un livre au Palais ſe vend & ſe debite,
Que chacun par ſes yeux juge de ſon merite:
Que Bilaine l'étale au deuxiéme Pilier:
Le dégoût d'un Cenſeur peut-il le décrier?
En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue.
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.
L'Academie en corps a beau le cenſurer,
Le Public revolté s'obſtine à l'admirer.
Mais lors que Chapelain met une œuvre en lumiere.
Chaque Lecteur d'abord lui devient un Liniere. *
En vain il a receu l'encens de mille Auteurs,
Son livre en paroiſſant dément tous ſes flateurs.
Ainſi, ſans m'acuſer, quand tout Paris le jouë,
Qu'il s'en prenne à ſes vers que Phebus deſavouë,
Qu'il s'en prenne à ſa muſe allemande en françois,

* *Auteur qui a écrit contre Chapelain.*

Mais laissons Chapelain ponr la derniere fois,
La Satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelque gens, & choque tout le reste,
La suite en est à craindre; en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quitez ces vains plaisirs, dont l'apas vous abuse;
A de plus doux emplois occupez vôtre Muse:
Et laissez à Feüillet * reformer l'Univers.
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
,, Troubler dans ses roseaux le Danube superbe:
,, Délivrer de Sion le peuple gemissant;
,, Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croissant;
,, Et passant du Jourdain les ondes alarmées,
,, Cueillir, mal à propos, les palmes Idumées?
Viendrai-je, en une Eglogue, entouré de troupeaux.
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet assis au pied des hestres;
Faire dire aux écos des sotises champêtres?
Faudra-t-il de sens froid, & sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,

* *Fameux Predicateur.*

Et toûjours bien mangeant mourir par metaphore?
Je laisse aux doucereux ce langage afeté,
Où s'endort un esprit de mollesse hebeté.
La Satire en leçons, en nouveautez fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux raions du bon sens,
Détrompe les Esprits des erreurs de leur tems.
Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,
Va jusques sous le dais faire pâlir le vice;
Et souvent, sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot
Va vanger la raison des atentats d'un Sot.
C'est ainsi que Lucile apuié de Lelie,
Fit justice en son tems des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jetant le sel à pleines mains,
Se joüoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'est elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dés quinze ans la haine d'un sot livre,
Et sur ce Mont fameux où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas, & m'aprit à marcher.
C'est pour elle en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire,
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire:
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Reparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.

Puisque vous le voulez, je vais changer de stile.
Je le déclare donc. Kainaut est un Virgile.
Pradon comme un Soleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.
Cotin à ses sermons traînant toute la terre
Fend les flots d'Auditeurs pour aler à sa chaire.
Saufal est le Phenix des esprits relevez.
Perrin... Bon, mon Esprit, courage, poursuivez.
Mais ne voiez-vous pas que leur troupe en furie,
Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?
Et Dieu sait, aussi-tôt que d'Auteurs en couroux,
Que de Rimeurs blessez s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bien-tôt feconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'atentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages.
Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi,
Et n'a, selon Cotin, ni dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi ? répondrez-vous : Cotin nous peut-il
nuire ?
Et par ses cris enfin que sauroit il produire ?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,

L'entrée aux pensions, où je ne pretens pas?
Non pour loüer un Roi, que tout l'Univers louë,
Ma langue n'atend point que l'argent la dénouë,
Et sans esperer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le loüer m'est un trop digne prix.
On me verra toûjours sage dans mes caprices,
De ce même pinceau, dont j'ai noirci les vices,
Et peint, du nom d'Auteur tant de Sots revêtus,
Lui marquer mon respect & tracer ses vertus.
Je vous croi, mais pourtant, on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse,
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un Auteur en couroux,
Qui peut... Quoi? je m'entens. Mais encor? Taisez-vous.





SATIRE X.

ENfin bornant le cours de tes galanteries,
Alcipe, il est donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'est tout dire, on est déja d'acord.
Ton Beaupere futur vuide son cofre fort:
Et déja le Notaire a, d'un stile energique,
Griffonné de ton joug l'instrument autentique.
C'est bien fait. Il est tems de fixer tes desirs.
Ainsi que ses chagrins l'Himen a ses plaisirs.
Quelle joie en éfet, quelle douceur extrême!
De se voir caressé d'une Epouse qu'on aime:
De s'entendre apeller *petit cœur*, ou *mon bon*;
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles loix d'une agreable mere,
Des petits Citoiens dont on croit être pere!
Quel charme! au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir aussi-tôt acourir, s'empresser,

S'éfraier d'un peril qui n'a point d'aparence,
Et souvent de dou'eur se pâmer par avance.
Car tu ne feras point de ces jaloux afreux,
Habiles à se rendre inquiets, malheureux,
Qui tandis qu'une épouse à leurs yeux se desole,
Pensent toûjours qu'un autre en secret la console.
Mais quoi, je voi déja que ce discours t'aigrit.
Charmé de Juvenal †, & plein de son esprit
Venez-vous, diras-tu, dans une piece outrée,
Comme lui nous chanter : *,, Que dés le tems de
,, Rhée.
,, La Chasteté déja, la rougeur sur le front,
,, Avoit chez les Humains receu plus d'un afront :
,, Qu'on vid avec le fer naître les injustices,
,, L'impieté, l'orgueil, & tous les autres vices,
,, Mais que la bonne foi dans l'amour conjugal
,, N'alla point jusqu'au tems du troisiéme métal ?
Ces mots ont dans sa bouche une emphaze admirable :
Mais je vous dirai, moi, sans aleguer la fable,

† *Juvenal a fait une Satire contre les femmes qui est son plus bel ouvrage,*

* *Paroles du commencement de la Satire de Juvenal.*

Que si sous Adam même & loin avant Noé,
Le vice audacieux des hommes avoüé
A la triste Innocence en tous lieux fit la guerre,
Il demeura pourtant de l'honneur sur la Terre :
Qu'aux tems les plus feconds en Phrinez, en Laïs
Plus d'une Penelope honora son païs ;
Et que même aujourd'hui, sur ces fameux modeles,
On peut trouver encor quelques femmes fideles.
Sans doute ; & dans Paris, si je sai bien compter,
Il en est jusqu'à trois, que je pourrois citer.
Ton épouse dans peu sera la quatriéme.
Je le veux croire ainsi : Mais la Chasteté même
Sous ce beau nom d'Epouse entra-t-elle chez toi ;
De retour d'un voiage, en arrivant, croi moi,
Fais toûjours du logis avertir la maîtresse.
Tel partit tout baigné des pleurs de sa Lucrece,
Qui faute d'avoir pris ce soin judicieux,
Trouva. Tu sais... Je sai que d'un conte odieux
Vous avez comme moi sali vôtre memoire...
Mais laissons-là, dis-tu, Joconde & son histoire.
Du projet d'un Himen déja fort avancé,
Devant vous aujourd'hui criminel dénoncé,
Et mis sur la sellette aux piez de la critique,

Je voi bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.
Jeune autrefois par vous dans le monde conduit
J'ai trop bien profité, pour n'être pas instruit
A quels discours malins le Mariage expose.
Je sai, que c'est un texte où chacun fait sa glose:
Que de Maris trompez tout rit dans l'Univers,
Epigrammes, Chansons, Rondeaux, Fables en vers,
Satire, Comedie; & sur cette matiere,
J'ai veu tout ce qu'ont fait la Fontaine & Moliere,
J'ai leu tout ce qu'ont dit Villon, & Saint Gelais,
Arioste, Marot, Bocace, Rabelais,
Et tous ces vieux Recueils de Satires naïves
Des malices du Sexe immorteles archives.
Mais, tout bien balancé, j'ai pourtant reconnu,
Que de ces contes vains le Monde entretenu
N'en a pas de l'Himen moins veu fleurir l'usage;
Que sous ce joug moqué tout à la fin s'engage:
Qu'à ce commun filet les Railleurs même pris
Ont été trés-souvent de commodes Maris;
Et que pour être heureux sous ce joug salutaire
Tout dépend en un mot du bon choix qu'on sait faire.

Enfin, il faut ici parler de bonne foi,
Je vieillis ; & ne puis regarder sans éfroi,
Ces Neveux afamez, dont l'importun visage
De mon bien à mes yeux fait déja le partage.
Je croi déja les voir, au moment annoncé
Qu'à la fin, sans retour, leur cher Oncle est passé,
Sur quelques pleurs forcez qu'ils auront soin qu'on voie,
Se faire consoler du sujet de leur joie.
Je me fais un plaisir, à ne vous rien celer,
De pouvoir, moi vivant, dans peu les desoler ;
Et, trompant un espoir pour eux si plein de charmes,
Arracher de leurs yeux de veritables larmes.
Vous dirai-je encor plus? Soit foiblesse, ou raison,
Je suis las de me voir les soirs en ma maison
Seul avec des Valets souvent voleurs & traîtres,
Et toûjours à coup seur ennemis de leur Maîtres.
Je ne me couche point, qu'aussi-tôt dans mon lit
Un souvenir fâcheux n'aporte à mon esprit
Ces Histoires de morts lamentables, tragiques,
Dont Paris tous les ans peut grossir ses Chroniques.
Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté.
Nous naissons, nous vivons pour la societé.

A nous-mêmes livrez dans une solitude
Nôtre bonheur bien-tôt fait nôtre inquietude;
Et si, durant un jour, nôtre premier Aïeul
Plus riche d'une côte avoit vêcu tout seul,
Je doute, en sa demeure alors si fortunée
S'il n'eut point prié Dieu d'abreger la journée.
N'allons donc point ici reformer l'Univers,
Ni par de vains discours, & de frivoles vers,
Etalant au Public nôtre misantropie,
Censurer le lien le plus doux de la vie.
Laissons-là, croiez-moi, le monde tel qu'il est.
L'Himenée est un joug, & c'est ce qui m'en plaît:
L'homme en ses passions toûjours errant sans
guide
A besoin qu'on lui mette & le mors & la bride.
Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner,
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.
C'est ainsi que souvent la main de Dieu l'assiste.
Ha bon! voila parler en docte Jansenisté!
Alcipe, & sur ce point si savamment touché,
Desmares, * dans saint Roch, n'auroit pas mieux
prêché.
Mais c'est trop t'insulter. Quitons la raillerie.

* *Le Pere Desmares fameux Predicateur.*

Parlons sans hiperbole & sans plaisanterie.
Tu viens de mettre-ici l'Himen en son beau-jour.
Enten donc: & permets, que je prêche à mon tour.
L'Epouse que tu prens, sans tache en sa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Roial instruite,
Aux loix de son devoir regle tous ses desirs.
Mais qui peut t'assurer, qu'invincible aux plaisirs
Chez toi dans une vie ouverte à la licence,
Elle conservera sa premiere innocence?
Par toi-même bien-tôt conduite à l'Opera,
De quel air penses-tu, que ta Sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,
Ces danses, ces Heros à voix luxurieuse;
Entendra ces discours sur l'amour seul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces insensez Rolands;
Saura d'eux qu'à l'amour comme au seul Dieu suprême
On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même:
Qu'on ne sauroit trop tôt se laisser enflammer:
Qu'on n'a receu du Ciel un cœur que pour aimer;
Et tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lulli rechaufa des sons de sa musique;
Mais de quels mouvemens dans son cœur excitez
Sentira-t-elle alors tous ses sens agitez?

Je ne te répons pas, qu'au retour moins timide
Digne Ecoliere enfin d'Angelique & d'Armide,
Elle n'aille à l'instant pleine de ces doux sons,
Avec quelque Medor pratiquer ces leçons.
Suposons toutefois, qu'encor fidele & pure
Sa vertu de ce choc revienne sans blessure. [ner,
Bien-tôt dans ce grand Monde, où tu vas l'entraî-
Au milieu des écueils qui vont l'environner, [ce
Crois-tu que toûjours ferme aux bords du precipi-
Elle pourra marcher sans que le pié lui glisse?
Que toûjours insensible aux discours enchanteurs
D'un idolatre amas de jeunes Seducteurs,
Sa sagesse jamais ne deviendra folie?
D'abord tu la verras, ainsi que dans Clélie,
Recevant ses amans sous le doux nom d'amis
S'en tenir avec eux aux petits soins permis; [dre,
Puis bien-tôt en grande eau sur le fleuve de Ten-
Naviger à souhait, tout dire, & tout entendre.
Et ne présume pas que Venus, ou Satan
Soufre qu'elle en demeure aux termes du Roman.
Dans le crime il sufit qu'une fois on débute,
Une chûte toûjours atire une autre chûte. [bords.
L'honneur est comme une Isle escarpée & sans
On n'y peut plus rentrer dés qu'on en est dehors.

Peut-être avant deux ans ardente à te déplaire,
Eprise d'un Cadet, ivre d'un Mousquetaire,
Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
Donner chez la Cornu rendez-vous aux Galans;
De Phêdre dédaignant la pudeur enfantine,
Suivre à front découvert Z... & Messaline:
Conter pour grands exploits vingt-hômes ruinez,
Blessez, batus pour Elle, & quatre assassinez;
Trop heureux! si toûjours femme desordonnée,
Sans mesure & sans regle au vice abandonnée,
Par cent traits d'impudence aisez à ramasser,
Elle t'aquiert au moins un droit pour la chasser.

Mais que deviendras-tu? si, fole en son caprice,
N'aimant que le scandale & l'éclat dans le vice,
Bien moins pour son plaisir, que pour t'inquieter,
Au fond peu vicieuse elle aime à coqueter?
Entre nous, verras-tu d'un esprit bien tranquille,
Chez ta femme aborder & la Cour & la Ville?
Tout hormis toi, chez toi, rencontre un doux acueil.
L'un est païé d'un mot, & l'autre d'un coup d'œil.
Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fiere & chagrine,
Aux autres elle est douce, agreable, badine:
C'est pour eux qu'elle étale & l'or, & le brocard;

Que chez toi se prodigue & le rouge & le fard,
Et qu'une main savante, avec tant d artifice,
Bâtir de ses cheveux le galant édifice.
Dans sa chambre, croi moi, n'entre point tout le jour.
Si tu veux posseder ta Lucrece à ton tour;
Atten, discret mari, que la Belle en cornete
Le soir ait étalé son teint sur la toilete,
Et dans quatre mouchoirs de sa beauté salis
Envoie au Blanchisseur ses roses & ses lis.
Alors tu peux entrer : mais sage en sa présence
Ne va pas murmurer de sa fole dépense.
D'abord l'argent en main paie & vîte & comptant.
Mais non; fai mine un peu d'en être mécontent.
Pour la voir aussi-tôt sur ses deux piez haussée
Déplorer sa vertu si mal recompensée.
Un mari ne veut pas fournir à ses besoins.
Jamais femme aprés tout a-t elle coûté moins?
A cinq cens louis d'or tout au plus chaque année
Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée?
Que répondre; Je voi, qu'à de si justes cris
Toi-même convaincu déja tu t'atendris,
Tout prêt à la laisser, pourveu qu'elle s'apaise,
Dans ton cofre en pleins sacs puiser tout à son aise.

A quoi bon en éfet t'alarmer de si peu ?
Hé que seroit-ce donc, si le Demon du jeu
Versant dans son esprit sa ruïneuse rage, [frage
Tous les jours mis par elle à deux doigts du nau-
Tu voiois tous tes biens au sort abandonnez
Devenir le butin d'un pique ou d'un sonnez ?
Le doux charme pour toi ! de voir chaque journée
De nobles Champions ta femme environnée,
Sur une table longue façonnée exprés
D'un tournois de bassette ordonner les aprêts :
Ou, si par un arrét la grossiere police
D'un jeu si necessaire interdit l'exercice,
Ouvrir sur cette table un champ au lansquenet,
Ou promener trois dez chassez de son cornet :
Puis sur une autre table, avec un air plus sombre,
S'en aler mediter une vole au jeu d'ombre :
S'écrier sur un as mal à propos jetté :
Se plaindre d'un gâno qu'on n'a point écouté ;
Ou, querellant tout bas le Ciel qu'elle regarde,
A la bête gemir d'un roi venu sans garde.
Chez elle en ces emplois, l'aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main.
Alors pour se coucher les quitant, non sans peine,
Elle plaint le malheur de la Nature humaine

Qui veut qu'en un ſommeil, où tout s'enſevelit,
Tant d'heures ſans joüer ſe conſument au lit.
Toutefois en partant la Troupe la conſole,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'eſt ainſi qu'une femme en doux amuſemens
Sait du tems qui s'envôle emploier les momens:
C'eſt ainſi que ſouvent par une Forcenée
Une triſte famille à l'hôpital traînée,
Void ſes biens en decret ſur tous les murs écrits,
De ſa déroute illuſtre éfraier tout Paris.

Mais que plûtôt ſon jeu mille fois te ruine:
Que ſi la famelique & honteuſe Lezine
Venant mal à propos la ſaiſir au collet,
Elle te reduiſoit à vivre ſans valet,
Comme ce Magiſtrat de hideuſe memoire
Dont je veux bien ici te craionner l'hiſtoire.

Dans la Robe on vantoit ſon illuſtre Maiſon.
Il étoit plein d'eſprit, de ſens, & de raiſon.
Seulement pour l'argent un peu trop de foibleſſe
De ces vertus en lui ravaloit la nobleſſe.
Sa table toutefois, ſans ſuperfluité,
N'avoit rien que d'honnête en ſa frugalité:
Chez lui deux bons chevaux de pareille encolure
Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture,

Et du foin, que leur bouche au ratelier laissoit,
De surcroît une mule encor se nourrissoit.
Mais cette soif de l'or qui le brûloit dans l'ame
Le fit enfin songer à choisir une femme ;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers son triste penchant son naturel guidé
Le fit dans une avare & sordide famille
Chercher un monstre afreux sous l'habit d'une fille,
Et sans trop s'enquerir d'où la Laide venoit,
Il sût, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnoit.
Rien ne le rebuta ; ni sa veuë éraillée
Ni sa masse de chair bizarement taillée ;
Et trois cens mille francs avec elle obtenus
La firent à ses yeux plus belle que Venus.
Il l'épouse, & bien-tôt son Hôtesse nouvelle
Le prêchant, lui fit voir, qu'il étoit au prix d'elle
Un vrai dissipateur, un parfait débauché.
Lui-même le sentit, reconnut son peché,
Se confessa prodigue, & plein de repentance
Ofrit sur ses avis de regler sa dépense.
Aussi-tôt de chez eux tout rôti disparut :
Le pain bis renfermé d'une moitié décrut :
Les deux chevaux, la mule au marché s'envolerent:
Deux grands Laquais à jeun sur le soir s'en alerent,

De ces Coquins déja l'on se trouvoit lassé,
Et pour n'en plus revoir le reste fut chassé.
Deux Servantes déja largement souffletées
Avoient à coups de pié descendu les montées,
Et se voiant enfin hors de ce triste lieu
Dans la ruë en avoient rendu graces à Dieu.
Un vieux Valet restoit, seul cheri de son Maître,
Que toûjours il servit, & qu'il avoit veu naître,
Et qui de quelque somme amassée au bon tems
Vivoit encor chez eux, partie à ses dépens.
Sa veüe embarrassoit; il falut s'en défaire:
Il fut de la maison chassé comme un Corsaire.
Voilà nos deux Epoux sans valets, sans enfans,
Tous seuls dans leur logis libres & triomphans.
Alors on ne mit plus de borne à la lézine:
On condamna la cave, on ferma la cuisine:
Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on sequestra le bois.
L'un & l'autre deslors vécut à l'aventure
Des présens, qu'à l'abri de la Magistrature,
Le mari quelquefois des Plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la femme aux voisins excroquoit.
Mais peut-être j'invente une fable frivole.
Démens donc tout Paris, qui prenant la parole,

Sur ce ſujet encor de bons témoins pourvû,
Tout prêt à le prouver, te dira: Je l'ai vû.
Vingt-ans j'ai vû ce couple uni d'un même vice
A tous mes habitans montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous reduire à pis que la mendicité.
Des voleurs qui chez eux pleins d'eſperance entrerent
A la fin un beau jour tous deux les maſſacrerent.
Digne & funeſte fruit du nœud le plus afreux
Dont l'Himen ait jamais uni deux Malheureux!

Ce recit paſſe un peu l'ordinaire meſure.
Mais un exemple enfin ſi digne de cenſure
Peut-il dans la Satire ocuper moins de mots?
Chacun ſait ſon métier. Suivons nôtre propos.
Nouveau Predicateur aujourd'hui, je l'avouë,
Ecolier, ou plûtôt ſinge de Bourdalouë,
Je me plais à remplir mes ſermons de portraits.
En voila déja trois peints d'aſſez heureux traits,
La femme ſans honneur, la coquete, & l'avare.
Il faut y joindre encor la revêche bizarre,
Qui ſans ceſſe, d'un ton par la colere aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un mari.
Il n'eſt point de repos ni de paix avec elle.
Son mariage n'eſt qu'une longue querelle.

Laisse-t-elle un moment respirer son époux ?
Ses valets sont d'abord l'objet de son couroux,
Et sur le ton grondeur, lorsqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.
Ma plume ici traçant ces mots par alphabet,
Pouroit d'un nouveau tome augmenter Richelet.
Tu crains peu d'essujer cette étrange furie.
En trop bon lieu, dis-tu, ton épouse nourie
Jamais de tels discours ne te rendra martir.
Mais eût-elle suçé la raison dans Saint Cir,
Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
L'Himen n'ait jamais fait de femme extravagante ?
Combien n'a-t-on point veu de Belles aux doux yeux,
Avant le mariage, anges si gracieux,
Tout-à coup se changeant en Bourgeoises sauvages,
Vrais démons, aporter l'Enfer dans leurs ménages,
Et découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits,
Sous leur fontange altiere asservir leurs Maris ?
Et puis, quelque douceur dont brille ton épouse,
Penses-tu, si jamais elle devient jalouse,
Que son ame livrée à ses tristes soupçons,
De la raison encore écoute les leçons ?

Alors, Alcippe, alors, tu verras de ses œuvres.
Resou-toi, pauvre Epoux, à vivre de couleuvres :
A la voir tous les jours, dans ses fougueux accez,
A ton geste, à ton rire intenter un procez :
Souvent de ta maison gardant les avenuës,
Les cheveux herissez, t'atendre au coin des ruës :
Te trouver en des lieux de vingt portes fermez,
Et par tout où tu vas, dans ses yeux enflammez,
T'ofrir, non pas d'Isis la tranquile Eumenide, *
Mais la vraie Alecto peinte dans l'Eneïde,
Un tizon à la main chez le Roi Latinus,
Souflant sa rage au sein d'Amate & de Turnus.
Mais quoi ? je chausse ici le cothurne tragique :
Reprenons au plûtôt le brodequin comique,
Et d'objets moins afreux songeons à te parler.
Dy-moi donc, laissant là cette fole heurler,
T'acommodes-tu mieux de ces douces Ménades,
Qui dans leurs vains chagrins sans mal toûjours malades,
Se font des mois entiers sur un lit éfronté
Traiter d'une visible & parfaite santé,
Et douze fois par jour, dans leur molle indolence,

* *Furie dans l'Opera d'Isis, qui demeure presque toûjours à ne rien faire.*

Aux yeux de leurs maris tombent en défaillance ?
Quel sujet, dira l'un, peut donc si frequemment
Mettre ainsi cette Belle aux bords du monument ?
La Parque ravissant ou son fils ou sa fille,
A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille ?
Non : il est question de reduire un mari
A chasser un valet dans la maison cheri,
Et qui, parce qu'il plaît, a trop sçu lui déplaire ;
Ou de rompre un voiage utile & necessaire :
Mais qui la priveroit huit jours de ses plaisirs,
Et qui loin d'un Galant objet de ses desirs...
O ! que pour la punir de cette Comedie,
Ne lui voi je une vraie & triste maladie !
Mais ne nous fâchons point. Peut-être avant deux jours,
Courtois & Dunyau mandez à son secours,
Digne ouvrage de l'Art dont Hipocrate traite !
Lui sauront bien ôter cette santé d'Athlete :
Pour consumer l'humeur qui fait son embonpoint,
Lui donner sagement le mal qu'elle n'a point,
Et fuiant de Fagon les maximes énormes,
Au tombeau merité la mettre dans les formes.
Dieu veüille avoir son ame, & nous délivre d'eux.
Pour moi, grand ennemi de leur art hazardeux,

Je

Je ne puis cette fois que je ne les excuse.
Mais à quels vains discours est-ce que je m'amuse?
Il faut sur des sujets plus grands, plus curieux,
Atacher de ce pas ton esprit & tes yeux.
Qui s'ofrira d'abord? Bon, c'est cette Savante
Qu'estime Roberval, & que Sauveur frequente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble, & le teint si
terni?
C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini,
Un astrolabe en main, elle a dans sa goutiere
A suivre Jupiter passé la nuit entiere.
Gardons de la troubler. Sa sience, je croi,
Aura pour s'ocuper ce jour plus d'un emploi.
D'un nouveau microcospe on doit en sa presence
Tantôt chez Dalancé faire l'experience;
Puis d'une femme morte, avec son embrion,
Il faut chez Du Vernay voir la dissection.
Rien n'échape aux regards de nôtre Curieuse.
Mais qui vient sur ses pas? C'est une Précieuse,
Reste de ces Esprits jadis si renommez,
Que d'un coup de son art Moliere a difamez.
De tous leurs sentimens cette noble heritiere
Maintient encore ici leur secte façonniere.
C'est chez elle toûjours que les fades Auteurs

Et d'une plume douce, aisée, & naturelle,
Pourit vingt fois encor moins lû que la Pucelle.
Elle en acuse alors nôtre Siecle infecté
Du pedantesque goût qu'ont pour l'Antiquité
Magistrats, Princes, Ducs, & même Fils de
France,
Qui lisent sans rougir & Virgile & Terence,
Et toûjours pour P** plein d'un dégoût malin,
Ne savent pas s'il est au monde un Saint Paulin.

A quoi bon m'étaler cette bizarre Ecole,
Du mauvais sens, dis-tu, prêché par une Fole?
De livres & d'écrits bourgeois admirateur
Vai-je épouser ici quelque aprentie Auteur?
Savez-vous que l'Epouse avec qui je me lie
Compte entre ses parens des Princes d'Italie?
Sort d'Aïeux dont les noms... Je t'entens, &
je voi
D'où vient que tu t'es fait Secretaire du Roi.
Il faloit de ce titre apuier ta naissance.
Cependant, t'avoûrai-je ici mon insolence?
Si quelque objet pareil chez moi, deçà les Monts,
Pour m'épouser entroit avec tous ces grands noms,
Le sourci rehaussé d'orgueilleuses chimeres;
Je lui dirois bien-tôt: Je connois tous vos Peres:

Je sai qu'ils ont brillé dans ce fameux combat*
Où sous l'un des Valois Enguien sauva l'Etat.
Varillas n'en dit rien : mais, quoi qu'il en puisse
être,
Je ne suis point si sot que d'épouser mon maître.
Ainsi donc au plûtôt délogeant de ces lieux,
Alez, Princesse, alez avec tous vos Ayeux,
Sur le pompeux débris des lances espagnoles,
Coucher, si vous voulez, aux champs de Cerizoles.
Ma maison ni mon lit ne sont point faits pour
vous.

J'admire, poursuis-tu, vôtre noble couroux.
Souvenez-vous pourtant que ma famille illustre
De l'assistance au sceau ne tire point son lustre ;
Et que né dans Paris de Magistrats connus,
Je ne suis point ici de ces nouveaux venus,
De ces Nobles sans nom, que par plus d'une voïe
La Province souvent en guêtres nous envoie.
Mais eussai-je comme eux des Meûniers pour
parens,
Mon épouse vint-elle encor d'Aieux plus grands,
On ne la verroit point, vantant son origine,

* *Combat de Cerizoles gagné par le Duc d'Enguien en Italie.*

A son triste mari reprocher la farine.
Son cœur toûjours nouri dans la devotion,
De trop bonne heure aprit l'humiliation :
Et pour vous détromper de la pensée étrange,
Que l'Himen aujourd'hui la corrompe & la change :
Sachez qu'en nôtre acord elle a pour premier point,
Exigé, qu'un Epoux ne la contraindroit point
A traîner aprés elle un pompeux équipage,
Ni sur tout de soufrir, par un profane usage,
Qu'à l'Eglise jamais devant le Dieu jaloux
Un fastueux carreau soit vû sous ses genoux.
Telle est l'humble vertu qui dans son ame empreinte...
Je le voi bien, Tu vas épouser une Sainte :
Et dans tout ce grand zele il n'est rien d'afecté,
Sais-tu bien cependant sous cette humilité
L'orgueil que quelquefois nous cache une Bigote,
Alcipe, & connois-tu la nation devote ?
Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,
Et par ce grand portrait finir tous mes portraits.
A Paris, à la Cour, on trouve, je l'avouë,
Des femmes dont le zele est digne qu'on le louë,

Qui s'ocupent du bien en tout tems, en tout lieu.
J'en sais une cherie & du Monde & de Dieu,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune ;
Qui gemit, comme Esther, de sa gloire importune :
Que le vice lui-même est contraint d'estimer,
Et que sur ce tableau d'abord tu vas nommer.
Mais pour quelques vertus si pures, si sinceres,
Combien y trouve-t-on d'impudentes faussaires,
Qui sous un vain dehors d'austere pieté
De leurs crimes secrets cherchent l'impunité,
Et couvrent de Dieu même emprainte sur leur visage
De leurs honteux plaisirs l'afreux libertinage ?
N'atten pas qu'à tes yeux j'aille ici l'étaler.
Il vaut mieux le soufrir que de le dévoiler.
De leurs galans exploits les Bussis, les Brantomes
Pouroient avec plaisir te compiler des tomes :
Mais pour moi dont le front trop aisément rougit,
Ma bouche a déja peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monstrueux caprices,
Une fausse vertu qui s'abandonne aux vices.

De ces femmes pourtant l'hipocrite noirceur
Au moins pour un mari garde queque douceur.
Je les aime encor mieux qu'une bigote altiere

Qui dans son fol orgueil, aveugle,& sans lumiere,
A peine sur le seüil de la devotion
Pense ateindre au sommet de la perfection :
Qui du soin qu'elle prend de me gêner sans cesse
Va quatre fois par mois se vanter à confesse,
Et les yeux vers le Ciel, pour se le faire ouvrir
Ofre à Dieu les tourmens qu'elle me fait soufrir.

Sur cent pieux devoirs aux Saints elle est égale:
Elle lit Rodriguez, fait l'oraison mentale,
Va pour les malheureux quêter dans les maisons,
Hante les hôpitaux, visite les prisons,
Tous les jours à l'Eglise entend jusqu'à six messes:
Mais de combatre en elle, & domter ses foiblesses,
Sur le fard, sur le jeu vaincre sa passion,
Mettre un frein à son luxe, à son ambition,
Et soûmettre l'orgueil de son esprit rebelle,
C'est ce qu'envain le Ciel voudroit exiger d'elle.
Et peut-il, dira-t-elle, en éfet l'exiger ?
Elle a son Directeur, c'est à lui d'en juger.
Il faut, sans diferer, savoir ce qu'il en pense.
Bon! vers nous à propos je le voi qui s'avance.
Qu'il paroît bien nouri! Quel vermillon! Quel teint!
Le Printems dans sa fleur sur son visage est peint
Cependant, à l'entendre, il se soûtient à peine.

Il eut encore hier la fievre & la migraine ;
Et sans les promts secours qu'on prit soin d'apor-
ter,
Il seroit sur son lit peut-être à trembloter.
Mais de tous les Mortels, grace aux devotes Ames,
Nul n'est si bien soigné qu'un Directeur de fem-
mes.
Quelque leger dégoût vient il le travailler ?
Une foible vapeur le fait-elle bâiller ?
Un escadron coëfé d'abord court à son aide :
L'un chaufe un boüillon, l'autre aprête un remede.
Chez lui sirops exquis, ratafias vantez,
Confitures sur tout volent de tous côtez :
Car de tous mets sucrez, secs, en pâte, ou liquides,
Les estomacs devots toûjours furent avides :
Le premier masse-pain pour eux, je croi, se fit,
Et le premier citron à Roüen fut confit.
Nôtre Docteur bientôt va lever tous ses doutes,
Du Paradis pour elle il aplanit les routes ;
Et, loin sur ses defauts de la mortifier,
Lui-même prend le soin de la justifier.
Pourquoi vous alarmer d'une vaine censure ?
Du rouge qu'on vous void on s'étonne, on mur-
mure.

Mais a-t-on, dira-t-il, sujet de s'étonner ?
Est-ce qu'à faire peur on veut vous condamner ?
Aux usages reçus il faut qu'on s'acomode,
Une femme sur tout doit tribut à la mode.
L'orgueil brille, dit-on, sur vos pompeux habits :
L'œil à peine soûtient l'éclat de vos rubis.
Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profane ?
Oüi, lors qu'à l'étaler nôtre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous comment l'autoriser ?
Le jeu fut de tout tems permis pour s'amuser.
On ne peut pas toûjours travailler, prier, lire.
Il vaut mieux s'ocuper à joüer qu'à médire.
Le plus grand jeu joüé dans cette intention,
Peut même devenir une bonne action.
Tout est sanctifié par une ame pieuse.
Vous êtes, poursuit on, avide, ambitieuse.
Sans cesse vous brûlez de voir tous vos parens
Engloutir à la Cour charges, dignitez, rangs.
Vôtre bon naturel en cela pour eux brille.
Dieu ne nous défend point d'aimer nôtre famille.
D'ailleurs tous vos parens sont sages, vertueux.
Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux
D'être donnez peut-être à des ames mondaines,

Eprises du neant des vanitez humaines.
Laissez là, croiez-moi, gronder les Indevots,
Et sur vôtre salut demeurez en repos. [nonce.

Sur tous ces points douteux c'est ainsi qu'il pro-
Alors croiant d'un ange entendre la réponse,
Sa devote s'incline, & calmant son esprit,
A cet ordre d'en haut sans replique souscrit.
Ainsi pleine d'erreurs, qu'elle croit legitimes,
Sa tranquille vertu conserve tous ses crimes,
Dans un cœur tous les jours nouri du Sacrement
Maintient la vanité, l'orgueil, l'entêtement,
Et croit que devant Dieu ses frequens sacriléges
Sont pour entrer au Ciel d'assurez privileges.
Voila le digne fruit des soins de son Docteur.
Encore est-ce beaucoup, si ce Guide imposteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quietisme
Tout à coup l'amenant au vrai Molinozisme,
Il ne lui fait bien-tôt, aidé de Lucifer,
Goûter en Paradis les plaisirs de l'Enfer.

Mais dans ce doux état, molle, delicieuse,
La hais-tu plus, di-moi, que cette Bilieuse,
Qui folement outrée en sa severité,
Baptizant son chagrin du nom de pieté,
Dans sa charité fausse, où l'amour propre abonde,

Croit que c'est aimer Dieu que haïr tout le mon-
Il n'est rien où d'abord son soupçon ataché [de?
Ne présume du crime, & ne trouve un peché.
Pour une fille honnête & pleine d'innocence,
Croit-elle en ses valets voir quelque cõplaisance?
Reputez criminels, les voila tous chassez,
Et chez elle à l'instant par d'autres remplacez.
Son mari qu'une afaire apelle dans la ville,
Et qui chez lui, sortant, a tout laissé tranquile,
Se trouve assez surpris, rentrant dans la maison,
De voir que le Portier lui demande son nom,
Et que dans son logis, fait neuf en son absence,
Il cherche vainement quelqu'un de connoissance.
Fort bien : Le trait est bon. Dans les femmes, dis-tu,
Enfin vous n'aprouvez ni vice, ni vertu.
Voila le Sexe peint d'une noble maniere !
Et Theophraste même aidé de la Bruyere,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
C'est assez : il est tems de quiter le pinceau.
Vous avez desormais épuisé la Satire.
Epuisé, cher Alcipe ! Ah, tu me ferois rire!
Sur ce vaste sujet si j'alois tout tracer,
Tu verrois sous ma main des tomes s'amasser,

Dans le Sexe j'ai peint la pieté caustique.
Et que seroit-ce donc, si Censeur plus tragique
J'alois t'y faire voir l'atheïsme établi,
Et non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli ?
Si j'alois t'y montrer plus d'une Capanée,
Pour souveraine Loi mettant la Destinée,
Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux ?
Mais, sans aler chercher cette femme infernale,
T'ai-je encor peint, di-moi, la fantasque Inégale,
Qui m'aimant le matin, souvent me hait le soir ?
T'ai-je peint la Maligne aux yeux faux, au cœur noir ?
T'ai-je encor exprimé la brusque Impertinente ?
T'ai-je tracé la Vieille à morgue dominante,
Qui veut, vingt ans encore aprés le Sacrement,
Exiger d'un mari les respects d'un amant ?
T'ai-je fait voir de joie une Belle animée,
Qui souvent d'un repas sortant toute enfumée,
Fait même à ses amans trop foibles d'estomac
Redouter ses baisers plein d'ail & de tabac ?
T'ai-je encore décrit la Dame brelandiere,
Qui des Joueurs chez soi se fait Cabaretiere,
Et soufre des affronts que ne soufriroit pas

L'Hôtesse d'une Auberge à dix sous par repas ?
Ai-je ofert à tes yeux ces tristes Tisiphones,
Ces monstres pleins d'un fiel que n'ont point les
Liones,
Qui prenant en dégoût les fruits nez de leur flanc,
S'irritent sans raison contre leur propre sang,
Toûjours en des fureurs que les plaintes aigrissent,
Batent dans leurs enfans l'Epoux qu'elles haïssent,
Et font de leur maison digne de Phalaris,
Un séjour de douleur, de larmes & de cris ?
Enfin t'ai-je dépeint la Superstitieuse,
La Pédante au ton fier, la Bourgeoise ennuieuse,
Celle qui de son chat fait son seul entretien,
Celle qui toûjours parle, & ne dit jamais rien ?
Il en est des milliers : mais ma bouche enfin lasse
Des trois quarts, pour le moins, veut bien te faire
grace.

J'entens. C'est pousser loin la moderation !
Ah ! finissez, dis-tu, la declamation.
Pensez-vous qu'ébloui de vos vaines paroles,
J'ignore, qu'en éfet tous ces discours frivoles
Ne sont qu'un badinage, un simple jeu d'esprit
D'un Censeur, dans le fond, qui folâtre & qui rit,
Plein du même projet qui vous vint dans la tête,

Quand vous plaçâtes l'homme au dessous de la bête ?
Mais enfin vous & moi c'est assez badiner.
Il est tems de conclure ; & pour tout terminer,
Je ne dirai qu'un mot. La fille qui m'enchante,
Noble, sage, modeste, humble, honnête, touchante,
N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.
Si par un sort pourtant qu'on ne peut concevoir,
La Belle tout à coup renduë insociable,
D'ange, ce sont vos mots, se transformoit en diable :
Vous me verriez bien-tôt, sans me desesperer,
Lui dire : Hé bien, Madame, il faut nous separer.
Nous ne sommes pas faits, je le voi, l'un pour l'autre :
Mon bien se monte à tant : Tenez, voila le vôtre :
Partez : Délivrez-nous d'un mutuel souci.

Alcipe, tu crois donc qu'on se separe ainsi ?
Pour sortir de chez toi, sur cette ofre ofensante,
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y consente ?
Et crois-tu qu'aisément elle puisse quiter
Le savoureux plaisir de t'y persecuter ?
Bien-tôt son Procureur, pour elle usant sa plume,
De ses pretentions va t'ofrir un volume.
Car, grace au Droit reçû chez les Parisiens,

Gens de douce nature, & maris bons chrétiens,
Dans ses pretentions une femme est sans borne.
Alcipe, à ce discours je te trouve un peu morne.
Des Arbitres, dis-tu, pourront nous acorder.
Des Arbitres... Tu crois l'empêcher de plaider ?
Sur ton chagrin déja contente d'elle-même,
Ce n'est point tant ses droits, c'est le procez qu'elle aime.
Pour elle un bout d'arpent, qu'il faudra disputer,
Vaut mieux qu'un fief entier aquis sans contester.
Avec elle il n'est point de droit qui s'éclaircisse,
Point de procez si vieux qui ne se rajeunisse;
Et sur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet mettroit pavillon bas.
Croi-moi, pour la fléchir trouve enfin quelque voie :
Ou je ne répons pas dans peu qu'on ne te voie
Sous le faix des procez abatu, consterné,
Triste, à pié, sans laquais, maigre, sec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur resolu de te pendre,
Et, pour comble de maux, reduit à la reprendre.

SATIRE XI.

DU SIEUR D***

NON, je ne ferai pas ce qu'on veut que je
faſſe,
En deuſſe-je ſoufrir ce dont on me menaſſe;
Deuſſent tous mes parens me priver de leur bien,
On veut me marier, & je n'en ferai rien:
J'eſtime mon repos plus que mon heritage,
Et pour mieux l'aſſurer, je fuis le mariage;
C'eſt un lien fatal à nôtre liberté,
Le plus heureux Epoux eſt toûjours maltraité:
L'himen avec la joie a tant d'antipatie,
Qu'on n'a que deux bons jours, l'entrée & la
ſortie;
Si l'on en trouve plus, c'eſt par un cas fortuit,
L'on a cent mauvais jours pour une bonne nuit:
La plus grande douceur qu'on trouve au mariage:
Ne vient que de l'eſpoir qu'on conçoit du veuvage;

Et rien ne doit jamais y faire consentir,
Que pour avoir un jour le plaisir d'en sortir.
Quoi, s'atacher toûjours à la même personne ?
Ne pouvoir la quiter, si la mort ne l'ordonne !
Atendre son bonheur d'un funeste trépas,
Et voir incessamment ce que l'on n'aime pas,
Nourrir mille chagrins, mille remors dans l'ame,
Et mourir de depit de voir vivre une femme,
J'aime trop mon repos, pour vouloir m'exposer
A toutes les douleurs qu'un Himen peut causer :
Un Contract me déplait, on fait mieux son afaire,
Sans l'avis d'un Curé, ni le seing d'un Notaire,
Quand on a prononcé ce malheureux Oüi,
Le plaisir de l'amour est tout évanoüi.
On croit tout aussi-tôt être la chose duë,
L'on s'empresse bien mieux pour une défenduë :
Et quand le nom d'Amant se change en nom d'Epoux,
L'amour perd aussi-tôt ce qu'il a de plus doux :
Veut on se faire aimer, & se faire caresse,
Qu'on en demeure au nom d'Amant & de Maîtresse :
Lors que l'on fait l'amour, on veut toûjours se voir,

Et l'on aime bien plus par choix que par devoir,
Le legitime enfin ne fait point mon afaire,
Et le nom de mari ne peut me satisfaire :
J'estime cent fois mieux vivre sur le commun,
Que m'aler enrôler sur un joug importun,
Au moins on peut quiter, alors que bon nous semble :
Et l'on n'est pas contraint de demeurer ensemble.
L'on n'a pas ces Contrats qui peuvent engager,
Et si l'on n'est pas bien, l'on peut au moins changer.
A-t'on quelque défaut, on fait tout son possible,
Lors que l'on fait l'amour pour le rendre invisible :
Mais est-on marié, on ne se contraint plus,
Et tous ces petits soins passent pour des abus ?
On devient negligé dés la premiere année,
C'est une belle fleur qui est bien-tôt fanée,
Tous ces ajustemens ne faisoient pas un pli,
Et rendoient en un mot, un Galant acompli.
Il ne lavoit ses mains qu'avec de l'eau da'nge,
Sa perruque & ses gants n'étoient que fleur d'orange.
Et celui qui n'étoit que civette, & qu'iris,
Sent maintenant le bouc, au lieu de l'ambre gris.
Il semble avoir toûjours mille procez en tête,

Et ce galant esprit est devenu tout bête ;
Il est toûjours chagrin & ne dit pas un mot,
Depuis qu'il a pris femme, il est devenu sot :
Aussi quand on en prend on court risque de l'être,
L'Epoux en ce cas-là n'est pas toûjours le maitre :
Son pouvoir ne sauroit éviter son malheur ;
Si l'on ne m'en croit pas, qu'on voie le Vasseur :
Je le peus bien citer, la chose est fort publique,
On sait qu'il est Cocu par arrêt autentique ;
Damis l'est comme lui, Colin l'est en secret,
Si je les contois tous, je n'aurois jamais fait :
Il faudroit remonter jusques au premier homme,
Savoir si le serpent ne le trompa qu'en pomme,
Peut-être le fut-il ; du moins, s'il ne le fut,
Il étoit tres-facile, & fort peu s'en falut ;
Ce n'est pas toutefois que j'en veüille connoître ;
Car s'il ne le fut pas, il pouvoit du moins l'être :
Et moi, qui ne veux pas me mettre en ce danger,
Je fuis le mariage, & n'y veut pas songer.



SATIRE XII.

Contre les Gens &c.

Quel est donc ce Cahos, & quelle extravagance
Agite maintenant l'esprit de nôtre France.
Quel demon infernal a mis des changemens,
Et tant de nouveautez dans tous nos reglemens.
On fait & l'on défait, on rétablit, on casse,
Rien ne demeure entier, quelque chose qu'on fasse:
On retranche les Saints, on les refête aprés,
On plaide au Châtelet quand on fête au Palais.
On trouve à reformer, même sur la reforme,
L'ancien droit à present est un droit tout diforme,
On ne le connoît plus tant on le voit changé.
Si de même on vouloit reformer le Clergé,
Si l'on vouloit ôter la moitié de leurs dixmes,
La reforme pourroit bien reformer de crimes.
Les trop grands revenus perdent beaucoup de gens,

Et les riches Pasteurs sont toûjours indigens :
Pourquoi ceux qui devroient imiter les Apôtres :
Ont-ils seuls plus de bien qu'il n'en faut pour dix autres !
On devroit bien regler un tel déreglement,
Et montrer aux Pasteurs à vivre sobrement.
On ne voit que les gens de mitres & de crosses
Faire aujourd'hui rouler des superbes carrosses,
Sans se ressouvenir qu'autrefois l'Eternel,
Ne monta qu'une ânesse en un jour solemnel.
On parle des impôts dont la France est remplie,
Tout le monde en murmure, & tout le peuple en crie,
Qu'est-ce en comparaison de tant d'injustes droits,
Qu'aujourd'hui les Pasteurs levent en tant d'endroits.
Tout le monde en naissant doit à la Sacristie,
Il faut paier l'entrée, & paier la sortie.
Enfin tous les Pasteurs par un fatal acord,
Trouvent dequoi gagner en la vie, & la mort.
Bonne condition qui donne de quoi vivre,
En lisant seulement quatre feuillets d'un Livre,
Recitant tous les jours trois ou quatre Oraisons,

Trouvent dequoi fournir aux fraix de leurs maisons.
Que le Breviaire eſt bon dans le Siecle où nous ſommes :
Un Paſteur eſt toûjours le plus heureux des hommes,
Veut-on ſe marier, faut acheter un ban,
On en achete deux, le Paſteur vous les vend,
Vous ne les auriez pas, s'il manquoit une obole :
Comment nommer cela, ſi ce n'eſt monopole ?
Qu'un ſacré Partiſan a mis injuſtement
Aux yeux de tout Paris ſur ce grand Sacrement.
Voulez-vous, vous dit-on, la grande Sonnerie ?
C'eſt ainſi que vous dit une de ces harpies,
Monopole jamais monta-t'il à tel point :
Et, Meſſieurs les Paſteurs, n'en rougiſſez-vous point ?
Ah ! que tous ces impôts vous couvrent de reproches,
En nous faiſant paier pour le ſon d'une cloche !
On ſonne donc enfin, & pour vos cinq écus,
On vous donne du ſon, mais du ſon tant & plus.
Un infame Crieur, de qui l'ame inhumaine,
Ne voit aucun vivant qu'avec beaucoup de peine,

Ce funeste Corbeau qui ne vit que de morts,
Marchande insolemment pour enterrer les corps.
Choisissez-vous, dit-il, l'endroit de vôtre fosse,
Plus elle est prés du Chœur, & plus la somme est
grosse.
Il faut tant prés les fonds, tant prés le Maître-
Autel,
Entre tous les impôts, en voions-nous un tel ?
Et qui peut plus choquer les droits de la nature,
Que de vendre à des Morts le droit de sepulture ?
Je passe volontiers certain tour de bâton,
Dont un Pasteur avare attrape le teston.
Je suis bon Catolique, & je n'ai point d'envie,
De censurer ici les Censeurs de ma vie.
Je croi que ce qu'ils font a de bonnes raisons,
Et que tous leurs Patrons font bien leurs gueri-
sons,
Qu'on guerit de tous maux en leur ofrant un
cierge,
Qu'on en guerit plutôt s'il est de cire vierge :
Que qui ne guerit pas n'a pas assez de foi,
Et je croi tout cela parce que je le doi ;
Pour moi, je ne veux pas penetrer le mistere,
Mon Pasteur me l'a dit, c'est à moi de me taire.

Je croi tout ce qu'il dit, s'il fait mal à son dan ;
Mais je soufre à regret que l'on achete un ban,
Et que les Ornemens qui servent à l'Eglise,
Soient de diferent prix, comme la marchandise,
Si vous voulez les beaux à vôtre enterrement,
Il faut tant, vous dit-on, pour un tel parement.
Et pour l'argenterie, un Crieur vous demande,
Si vous voulez avoir la petite ou la grande,
Le prix est diferent, il vous coûtera tant.
Et si l'on n'en fait rien, si l'argent n'est comptant,
Jamais aucun credit ne se fait à l'Eglise :
N'avez-vous point d'argent, la croix de bois est
mise.
Taisons-nous toutefois, car il est dangereux
De parler des Pasteurs, & de mal parler d'eux.
Telles gens ne sont pas des sujets de Satire :
Muse, va prendre ailleurs quelque sujet pour rire.
* Va-t'en au Châtelet pour voir deux Conseil-
lers,
Ils étoient l'an passé chez Monsieur Dupeciers.
Et comme de seconde on monte en Rethorique,
Ils furent Conseillers sortant de la Logique.
Une explication sur une simple Loi,
Les abatit tous deux, mais ma Muse tais-toi.

J'ai

J'ai beaucoup de procez, si tu dis quelque chose,
Tu me mets en danger de voir perdre ma cause.
Ha! cette liberté trop grande que tu prens,
Me feroit condamner pour le moins aux dépens.
Trop heureux seulement si ces pauvres Novices,
Se vouloient moderer en taxant leurs épices.
Je sai qu'en fait de taxe ils valent bien les vieux,
Qu'ils la font aussi-bien, pour ne pas dire mieux.
Mais brisons là-dessus ne faisons pas querelle,
Conter ces taxes-là ne sont que bagatelle,
Les Grefiers aujourd'hui font des plus grands abus,
Et ce sont ces gens-là qui friponnent le plus.
Je voudrois-bien pouvoir les passer sous silence,
Mais quoi pour quatre mots que porte une sentence,
Pour dire un défendeur paiera cent écus,
Ils font en parchemin quatre rôles & plus;
Enfin ils font si bien que de quatre paroles,
Que prononce le Juge, ils composent des rôles:
En petits parchemins plus courts de quatre doigts,
Qu'il ne leur est permis par l'ordre de leurs Loix.

SATIRE XIII.

DE M. D***.

QUE je me trouve heureux d'avoir receu naiſſance,
D'un pere, qui prit ſoin d'élever mon enfance,
Et que par ſes conſeils & ſes ſages avis,
M'inſpira des deſſeins que j'ai toûjours ſuivis.

Quand on a pour exemple un ſi vertueux pere,
Nos mœurs en ont toûjours l'aimable caractere,
Tous les bons ſentimens que nous en recevons,
Nous demeurent toûjours tandis que nous vivons,
L'arbre qu'on a ploié dés ſa tendre jeuneſſe,
Retient les mêmes plis dans l'extrême vieilleſſe;
Et ce qu'on nous inſpire en ſortant du berceau,
Naiſſant comme avec nous, nous ſuit juſqu'au tombeau.

C'eſt de ces premiers ans que l'on m'a fait comprendre,
Que pour bien vivre heureux il ne faut que s'entendre;

Je ne murmure point de tout ce que je voi,
Qu'on crée en un matin cent Conseillers du Roi,
Qu'on éleve un Faquin à ce glorieux titre,
Je n'en suis point jaloux n'en étant point l'arbitre ;
Quoi ! le soin, dira-t-on, de voir si le pavé,
Devant chaque Bourgeois est net & bien lavé,
De netoier les ruës, d'y mettre des Lanternes,
D'aler contrôller dans toutes les Tavernes,
D'en faire le raport, n'est-ce pas un emploi,
Qui merite le nom de Conseiller du Roi ;
J'en demeure d'acord, tout est possible en France,
D'un Laquais on peut faire un homme d'importance ;
D'un corps de Barrabas celui d'un grand Beât,
Et d'un homme de rien un grand homme d'Etat ;
Le sort gouverne tout, mais il a son caprice ;
Le bas d'un haut sommet est un grand precipice,
Plus on est prés des Dieux si l'on fait un faux pas,
Plus la cheute qu'on fait nous precipite bas ;
Il vaut mieux s'il me semble un peu plus de distance,
Si l'on est moins heureux l'on a plus d'assurance.
Ces gens que le Soleil envisage toûjours,

Pour en être plus prés n'ont pas les plus beaux
jours :
La foudre rarement tombe en plate campagne,
Elle arrête bien plus au haut d'une montagne.
Le jonc sert de joüet à la fureur du vent,
Et l'orme qui resiste en est brisé souvent ;
Tous ces bruits éclatans que forme le tonnerre,
Ne sont que des enfans des vapeurs de la terre ;
Et l'on voit aisément qu'une chose retient
Les mêmes qualitez des lieux d'où elle vient,
Qu'un Roturier s'éleve à la Magistrature,
Son ame malgré lui sent toûjours la roture,
Qu'on fasse d'un Faquin un Conseiller du Roi,
Il se ressent toûjours de son premier emploi.
Depuis que dans Paris les charges sont venales,
Que l'argent seul fait tout, & les fortes cabales,
Le vice a triomphé de toutes les vertus,
Le Fourbe est au dessus, & le sage abatu.
Quiconque a de l'argent pour avoir un ofice,
On ne regarde plus les vingt ans de service ;
Pourveu que l'on possede la parole, ou dequoi,
L'on sera fait Gendarme dans la Maison du Roi,
Un Pagnote aujourd'hui sera fait Capitaine,
Un âne sera chef d'une Cour Souveraine ;

Et tel dans un procez sera fait Raporteur,
Qui pour se bien conduire a besoin d'un Tuteur.
En un mot l'argent sert bien plus que le merite,
N'avez-vous point d'argent tout le monde vous
quite,
Etes vous opulent chacun vous fait la Cour,
L'or fut à Jupiter un secret en amour;
Le même or est encor aujourd'hui dans la France
Le plus fin des secrets & le plus d'importance,
Par lui seul en ce tems on vient à bout de tout,
L'innocent est coupable, & le coupable absout:
Quand un homme a du bien chacun lui porte
envie,
Et pour le lui ravir on recherche sa vie,
On va dans cent endroits feüilleter des contrats,
Pour voir s'il n'a pas pris des titres qu'il n'a pas:
S'il s'est dit Ecuier aussi-tôt on l'assigne,
On lui fait declarer son nom, son origine;
Sur la moindre vetille on lui fait un procez,
On l'assigne à Paris, il faut venir exprez,
Et chacun n'aiant pas le loisir de ce faire,
On donne de l'argent pour se tirer d'afaire,
Si vous n'en avez pas on vous fait condamner,
Et l'on fait malgré vous, vous en faire donner.

Dans Paris l'on se sert d'un plus bel artifice,
On pince le Bourgeois sous ombre de police,
Pour un brin de fagot, ou pour un peu de foin,
Que l'on n'aura pas mis en certain petit coin
On vous fait assigner, & le Juge de Bran
Vous condamne à l'amende, & puis Bourgeois va-t'en.

Enfin pauvre Bourgeois tout conspire à ta perte;
Les Grands pour te ruiner y vont à force ouverte,
Ceux qui ne peuvent pas faire ce qui leur plaît,
Qui parlent par sentence & non pas par arrêt :
Ceux qui n'ont pas enfin ces suprêmes puissances,
Sous de fausses couleurs sauvent les aparences;
Sous ombre de vouloir servir tous les Bourgeois
On fait une Police, on établit des Loix,
Le present est toûjours une fort belle chose,
Mais moi qui par éfet sais connoître la chose,
Je sai bien que ces loix que l'on veut établir
Sont faites tout exprés afin de le punir,
Tous ces commandemens, qu'un Juge vous fait faire,
C'est afin de taxer ceux qui font le contraire,
Et le Juge seroit dans le dernier dépit
Si le Bourgeois faisoit les choses comme il dit,

Quiconque y manque un peu fait des fautes bien
grandes,
On le met auſſi-tôt en des groſſes amandes,
Mais au profit de qui ? ma foi je n'en ſai rien,
Le Juge & l'Amandeur vous en inſtruiroient
bien,
Ils ſont aſſociez ſuivant toute aparence,
Ou bien s'ils ne le ſont, ils ſont d'intelligence,
C'eſt un ſecret miſtere & ſi je m'y connois,
Ils profitent tous deux des fautes du Bourgeois,
Cette invention là ne vient pas d'une bête,
Et pour taxer chacun le pretexte eſt honnête;
Ce moien eſt honnête & d'un aſſez bon ſens
L'on taxa Vendredi juſqu'à ſix mille francs ;
Si cela continuë il faut qu'on ſe conſole,
Ce ne ſera pas là le dernier monopole,
Tous ces donneurs d'avis ne ſont pas encor morts,
Si ceux de Saint Ignace ont des droits ſur nos
ports,
Si chaque muid leur doit pour élever leur Tem-
ple,
Tous les autres Convens n'ont-ils pas bon exem-
ple,
François ne vaut-il pas autant que Loiola,
Et doit-on faire mieux à ceux-ci qu'à ceux-là ;

Dés que ces Mendians furent souferts en France,
Le credule Bourgeois fournit à leur dépence.
Ces adroits feneans ont mille inventions,
Pour nous faire donner certaines pensions.
Et quatre grands Convens pleins de cette canaille,
Mettent adroitement le Bourgeois à la taille.
Un gros Frere quêteur plus exact qu'un Rentier,
S'en vient à point nommé recevoir son quartier ;
Et lors qu'il a reçû l'aumône qu'il demande,
Il paie vôtre don d'un grand Dieu vous le rende :
On croiroit à le voir comme il croise ses bras,
Comme il baisse les yeux, & conduit tous ses pas;
Comme il sait composer sa voix & son visage,
Qu'aussi-tôt qu'on est Moine il faut que l'on soit sage :
Mais tout est contrefait, tout est fardé chez eux,
Ils sont tous opulens & feignent d'être gueux ;
Et malgré la couleur d'une feinte indigence,
Il fait meilleur chez eux qu'en aucun lieu de France,
Les Moines en tous tems ont leurs dépens paiez,
Sans faire aucun travail ils sont tous défraiez.
Enfin je ne vois rien plus feneant qu'un Moine ;

Je li fois autrefois que le bon Saint Antoine,
Se plaisoit à nourrir quelques cochons chez lui,
Saint François, saint Thomas font de même aujourd'hui :
Et le plus petit Saint dans le tems où nous sommes,
Nourrit plus de pourceaux que nôtre Roi n'a d'hommes.
Chaque Saint a sa bande & la marque à son coin,
Afin que son troupeau ne se dissipe point ;
Certain troupeau d'entr'eux ont la barbe de chévre,
Et d'autres n'ont jamais aucun poil sur la lévre ;
L'un se trouve fort bien quand il est comme un ours,
Et l'autre prend plaisir à se raser toûjours,
L'un est comme un courbeau, l'autre comme une pie,
L'un est blanc, l'autre est noir, l'autre de couleur grise,
En un mot chaque Bande est diferemment mise,
Car l'un est sans chapeau & l'autre sans chemise.
L'un n'a point de souliers dans la rigueur du froid,
L'autre ne voudroit pas soufrir de mal au doigt,

L'un porte la besace, & plus fin qu'un Boëme,
Atrape le Bourgeois par une adresse extrême.
L'autre a d'autres moiens pour atraper du bien,
Le meilleur d'entre eux plus souvent n'en vaut
rien,
Le quinquina se vend chez ceux de Saint Ignace:
Le Frere Ange a cent fois trompé la populace,
Il est si finement instruit à son métier,
Qu'il sait tirer de l'or de la poudre d'acier.
Le Frere Valerien a d'une quintessence,
Qui guerit de tous maux même de l'impuissance.
Il en fait cent fois plus que Brayet & Valot,
Et le plus habile homme aprés lui n'est qu'un sot:
Enfin qu'est-ce qu'un moine, un animal à craindre,
Un adroit feneant, un homme qui sait feindre,
Un fourbe, un charlatan, un rusé courtisan,
Un grand donneur d'avis, un fameux partisan,
Un brigueur d'évêché, un afamé de crosse,
Un debiteur d'onguent, un homme de negoce,
Un vendeur de castor, de blanc, de quinquina,
Un traître à son monarque, & pis que tout cela:
Témoin ce scelerat, ce perfide, ce traitre,
Cet homme aussi méchant qu'aucun autre puisse
être,

Ce demon infernal, ce perfide assassin,
Qui dans le sang roial osa tremper sa main.
N'étoit-ce pas un moine, & quel autre homme en
France,
A moins que d'être moine auroit cette insolence;
Les moines en un mot sont des gens dangereux,
Le plus seur est toûjours de se méfier d'eux,
Ils entreprennent tout, & tout leur est possible;
Ils savent la chicane aussi-bien que la Bible,
Leur Pere Procureur plus fourbe que Rolet,
A tous les plus fripons prêteroit le colet,
Lors qu'il vend quelque bien ce n'est pas sans sur-
prise, [glise.
Il fait comme l'on rentre dans les biens de l'E-
S'il y trouve son bon, le bon homme s'y tient,
S'il ne l'y trouve pas le caprice lui vient;
Et malgré cent decrets, & les seings des Notaires,
Qui contracte avec eux à toûjours des afaires,
Pour moi je suis un moine autant qu'un partisan;
L'un & l'autre à mon sens sont toûjours malfaisans;
Que l'un puisse atraper une mitre, une crosse,
Que l'autre dans Paris fasse rouler carosse,
Ces honneurs & ces biens ne me peuvent tenter,
D'un petit revenu je me sai contenter.

SATIRE XIV.

DU SIEUR D***

CHRISOSTOME François, censeur evangelique,
Aussi profond Docteur qu'Orateur patetique ?
Bourdalouë, il est vrai, qu'on voit dans tes discours,
Des beautez que l'art même ignorera toûjours.
Il est vrai, que toi seul sais te faire un stile
Que l'on trouve à la Cour aussi-bien qu'à la Ville.
Mais tu n'es pas moins grand, lorsque quelque pecheur
Te découvre en secret la lepre de son cœur,
C'est là que faisant taire & l'art & la nature,
Ta bouche fait parler la grace toute pure,
Et que ta charité pieux Samaritain
Verse sans interêt de l'huile avec du vin.
Ah ! que de Directeurs savent peu ces pratiques,
Que l'Eglise est fertile en devots empiriques,

Que de saints charlatans au lieu de nous guerir,
Prennent de nôtre argent pour nous faire mourir.
Penitens endurcis que rien ne vous aflige,
L'or saura diriger celui qui vous dirige.
Dés qu'on fait briller l'or, le Prêtre est caressant;
Et le plus criminel lui paroît innocent.
Si vous voulez fléchir ce juge de vos vices,
Comme aux Juges du siecle, il lui faut des épices.
Lorsque le Confesseur reçoit de certains droits,
Tout pardon est sellé du grand seau de la croix:
On gagne un Directeur comme on gagne une belle,
Sans la bourse il est dur autant qu'elle est cruelle.
En un mot le bon Pere est doux comme un agneau,
Lors que son Tribunal vaut autant qu'un Bureau,
Criminelle douceur! charité mercenaire!
Mais de quoi vivra donc ce Prêtre, ce bon Pere?
Tout Prêtre, dit saint Paul, doit vivre de l'Autel.
Oüi vivre, c'est bien dit, c'est le droit naturel;
Mais vivre est-ce voler tant de riches bigotes?
Est plus que l'heritier heritier des plus sotes?
Est-ce monopoler sur tous les cas vereux,
Et vendre au poids de l'or le droit d'être amoureux?

Eſt-ce adoucir la voix au ſon des groſſes pieces ?
Eſt-ce des legs pieux doter toutes ces niéces ?
Eſt-ce garder pour ſoi l'argent des hôpitaux ?
Eſt-ce enfin retenir ou nier les dépots ?
Non, non, ce n'eſt pas là ce qu'on apelle vivre!
C'eſt ſurpaſſer Tartufe, ou du moins c'eſt le ſuivre.
C'eſt des Bourgeois d'Alger imiter le trafic.
C'eſt aux pieds des Autels voler le bien public,
En un mot, c'eſt piller avec plus d'inſolence,
Que le plus ſcelerat, qui court à la potence,
Tout doux, me dira-t-on, vos vers ſont trop mordans :
Eh bien ! les Directeurs ſont tous d'honnêtes gens,
Ils ſont tous archiſaints, j'en connois un entr'autres :
Mais un qui vaut lui ſeul plus que les douze Apôtres,
C'eſt un vieillard zelé juſqu'à ſe trouver mal
S'il ne tient une dame au confeſſional.
Quand donc il n'en tient plus, il court toute l'Egliſe.
Et dés qu'il en verra quelqu'une aſſez bien miſe,
Il s'aprochera d'elle & d'abord lui dira,
Si vous voulez, Madame, on vous confeſſera.

Qu'on est édifié de voir une femelle,
Assise auprés d'un moine au fond d'une chapelle.
Bon Dieu ! qu'il se fait là d'ouvertures de cœur,
Mais satan & la chair ne leur font-ils point peur ?
Ah : non leur chair est morte, & satan est trop bête,
Pour faire son profit d'un si saint tête à tête.
Si l'on en croit pourtant ce qu'en dit un devot,
Leur chair se ressuscite, & satan n'est pas sot.
Quand certain Directeur parle à sa Sunamite,
Je voudrois bien savoir pourquoi son cœur palpite ?
Palpiter est-ce un mal ? il vient de charité.
Oüi, mais le cœur de Paul a-t-il tant palpité ?
Non, car en ce tems-là la charité grossiere
N'aimoit pas le prochain de la belle maniere.
Je n'aurai jamais fait s'il faut specifier,
Tous les saints confesseurs de mon calendrier,
Il en est de tout âge, il en est de tout ordre
Sur qui cent Despreaux ne sauroient jamais mordre.
L'un recherche si peu la gloire & l'interêt,
Qu'une jeune brunete est tout ce qui lui plaît.

La charité de l'autre est pour des demoiselles,
Dont il prend tant de soin, qu'il est toûjours chez
elles.
L'autre les jours de jeune minute avec esprit
L'art de manger le soir un peu de poisson frit,
L'autre enfin pour sonder le cœur de ses devotes
Vient à l'Opera même examiner leurs fautes,
Et derriere un treillis pour n'être point connu,
Le Vieillard scrupuleux voit tout & n'est point vû.
Parmi les Directeurs certains jeunes novices
N'aiment point le détail de la plûpart des vices.
Mais comme ils n'ont d'ardeur que pour la chasteté,
Qu'une dame ait lâché un mot d'impureté,
Ils ont pour l'éplucher cent jolis tour d'adresses.
Ils lui font tout conter soûpirs, baisers, caresses,
Postures, pâmoisons, & tout ce qui s'ensuit,
La dame aprés cela le fait rêver la nuit.
Si ces furets d'amour sont pourtant trop d'enquêtes,
Faites-vous confesser par ces vieillars honnêtes,
Par ces Docteurs benins, qui pour toute leçon,
A chaque gros peché vous disent toûjours bon.
Mais à propos de bon, l'on m'a dit qu'un bon
Prêtre,

Dont le visage doux l'avoit rendu le maître
De cent cœurs feminins qui l'aimoient plus que Dieu,
L'on m'a donc dit, qu'un jour sortant de certain lieu,
Ce lieu est le logis d'une jeune dévote,
Il huma du serein, mais ce fut par sa faute,
Car que n'abregeoit-il tous ses pieux discours,
Lui qui venoit prêcher la belle tous les jours.
Le voilà donc fort mal ; ce gros rhume l'assomme,
Tout le quartier le sait, chacun dit, le pauvre homme
Et trente postillons le lendemain matin
Arrivent dans sa chambre une écuelle à la main,
Ce sont trente Laquais d'autant de Penitentes
Portans tous des bouillons de viandes suculentes :
Mais lequel prendra-t-il de ces trente boüillons,
Tous également grands, tous également bons ?
D'ailleurs qu'il en prenne un, voilà vingt-neuf jalouses :
Car toutes pour lui seul ont un vrai cœur d'épouses.
Sa servante qui voit que le peril est grand,
Prend pleine une cuiller de chaque restaurant,

Et ſans tant de façon, ſans tant de ſimagrées
Fait un maître boüillon de trente cuillerées.
Le ſaint rempli de joie & d'admiration
Donne à ce conſomé la benediction
Et par un doux tranſport de charité divine,
Que je t'aime, dit-il, ma pauvre Catherine.
Le bouillon pris, enſuite il prononce ces mots :
Ah! boüillon des boüillons remede à tous mes maux.

Les Dames cependant, dont l'ame chagrinée
De ces trente boüillons receus la matinée,
Viennent ſavoir quel eſt le boüillon favori,
Mais cet homme de Dieu qui n'a jamais menti,
Les prend l'une aprés l'autre & leur dit à l'oreille,
Que vôtre conſommé, ma fille, a fait merveille ;
Mais ne raille-je point par un eſprit d'aigreur?
Non, c'eſt par charité que je fais le railleur,
Car tous ces mots plaiſans qui font valoir mes rimes
Sont des voiles chrêtiens qui couvrent bien de crimes.
Oüi, ſi comme une Agnés, je parlois ſimplement,
Et ſi je ne couvrois le vice d'enjoüement,
La nudité ſans doute ofenſeroit la vûë,

La vertu seule a droit de plaire toute nuë,
Dirois-je ingenuement Monsieur un tel fait mal
De ne se point servir de confessional.
Nez à nez, jouë à jouë il confesse les dames,
Il tient toûjours long-tems toutes les belles femmes.
Il veut toûjours savoir comme font les maris.
Il est tellement fou de la devote Iris,
Qu'il est même jaloux de quiconque la louë,
Quand il part pour les champs, il lui dit à la jouë,
Adieu ma chere fille, adieu mon tendre cœur,
Aimez bien vôtre Pere, aimez bien le Seigneur.
Soiez toute à tous deux, plus d'amans en campagne,
Sur tout ne soufrez point l'Abé de la P***
Il fait le scrupuleux, il ne l'est point du tout,
Il pousseroit bien-tôt une Lucrece à bout.
D'ailleurs pour un galant son bien est assez mince,
Il est gueux à Paris autant qu'à la Province :
Il n'a jamais chez lui fait que des déjunez.
Et dequoi vit-il donc ? il vit par des dînez,
Qu'il va toûjours quêter de famille en famille,
Ou des colations qu'il atrape à la grille :

Car il va souvent là s'offrir pour des sermons,
Qu'on dit être farcis de cent termes gascons.
Ceci, ma chere fille, est dit sans médisance,
Ce n'est que pour le bien de vôtre conscience,
Hé bien! si vous voulez de la simplicité;
En voilà, mais pourrois-je avoir la cruauté
De faire ici passer chaque sote en revûë,
Pour les percer des traits d'une langue ingenuë?
Non ce seroit médire, au lieu de censurer,
Je dois mordre, il est vrai, mais non pas déchirer.
Ne découvrons donc point toutes les amouretes.
De ceux qui vont tenter jusqu'à deux sœurs coletes,
Et qui lâchant la bride à d'infames desirs,
Dans un long sacrilege épuisent leurs plaisirs.
Laissons-là ce cher Pere & cette chere fille
Que l'autre jour Desgrais logea dans la Bastille,
Et qui nians toûjours leurs crimes découverts,
N'ont fait depuis qu'un saut de la Greve aux enfers,
Que celui qui mena sa penitente à Londres
Afin qu'en seureté sa Poulette y pût pondre.
Que ces deux qu'une vieille a vû dans un endroit
Regler à coups de poings qui la dirigeroit,

Que celui qui jamais ne prit aucun clistere,
Que lors que sa devote a fait l'Apoticaire,
Que celui qui trouvant Philis malade au lit,
Tâte par tout pour voir si son accez finit :
Que ce Prêtre zelé qui pour les moindres fautes
La discipline en main fustigeoit ses devotes,
Que celui qui voulant mortifier leur chair,
Lui-même leur mettoit de ceintures de fer,
Que mil autres encor, dont nous n'osons rien dire,
Ne soient jamais pour nous des sujets de Satire,
Car si nous pretendons que leurs cœurs soient touchez,
Laissons-là les pecheurs & n'alons qu'aux pechez,
Et sur ces pechez même usons de retenuë,
N'en montrons que le buste & cachons la statuë,
Paroissez donc ici vertueux Directeurs,
Venez purifier mes rimes par vos mœurs :
Je n'ai que trop long-tems infecté la Satire
De l'air contagieux que le crime respire.

SATIRE XV.

Sur les Abez.

QUOI ce Prince éclairé qui gouverne la France
Qui voit tout l'Univers trembler sous sa puissance,
Qui soûmet le destin à ce qu'il entreprend,
Ce Loüis qu'à bon droit on surnomme le Grand.
Ce Roi qui fait tirer de sa sagesse extrême,
Les oracles sacrez de la justice même.
Qui seul reforme, étend, embellit les Etats,
Et qui de son Conseil est la voix & le bras.
Ne s'oposera point au torrent incommode,
De tant de faux Abez que nous fournit la mode.
Les Clercs, les Ecoliers, les Courteaux de Boutique,
Se parent fierement de ce titre autentique,
Et dans un tel malheur nôtre siecle est tombé,
Qu'ici tout animal est à present Abé.
Ce saint nom qui jadis fut dans son origine

Trouvé pour honorer la Majesté Divine.
Ce titre consacré pour le Pere Eternel,
Et par la voix du Fils rendu si solemnel,
Et servant à couvrir le crime & la bassesse.
Par des gens de neant est prophané sans cesse,
Du nom de ces Abez, l'on voit à tout propos,
Dans chaque Cabaret retentir les écots;
Ils sont dans les plaisirs passans toutes les heures,
Les plus chers habitans des plus sales demeures,
Et recherchant l'emploi d'un breteur débauché,
A soûtenir ces lieux lieux leur soin est ataché,
Il est vrai que ce nom qui fut d'abord auguste;
Aux mortels quelquefois paroît un titre juste,
Que le Chef d'assemblée ou les premiers d'un art,
Ont usurpé ce nom par choix ou par hazard;
Je sai qu'en Arragon ceux dont les soins utiles,
Se trouvent destinez à gouverner les Villes,
Ont de l'atachement pour un titre si doux;
Mais le Ciel a toûjours conservé parmi nous,
Ce nom qu'avoient jadis tant de grands personnages,
Dont le merite sert d'exemple à tous les âges,
Et dont la sainteté dans l'Eglise autrefois

Remplissoit dignement tant de si grands emplois:
Depuis cet heureux tems, quel changement funeste,
De tant de saints Prelats le seul titre nous reste,
Et la plûpart de ceux qu'on en voit revêtus,
Pour recueillir les biens, negligent les vertus,
Et recherchent bien moins par un sublime éloge,
La gloire de grossir le saint Martirologe,
Que celle de remplir une intrigue de Cour,
Soûtenir un procez, ou conduire un amour;
Tel obtient l'Abaie à force de finance,
Qui se rembourse aprés, avec toute licence.
Exige des presens, reçoit des pensions,
Et vend argent comptant ses nominations,
Comme les mieux aquis & qui paroît plus sage,
Faisant des biens sacrez quelque prophane usage,
Tel immole des biens à sa lâche avarice,
Tel voulant se couvrir, d'une ombre de justice,
Fait prêter sous les noms de veuves & d'orphelins,
A sa femme, à son fils, mille secours humains,
Mille autres sans vertus, qualitez, ni sience,
Pour usurper ce nom, ont assez d'insolence,
Du plus simple Prieur le plus rampant valet,

Arbore

Arbore fierement un vieux petit colet,
Vêtu des haillons noirs se fait à triple étage,
Nommer Monsieur l'Abé par tout le voisinage,
Un filou promenant sa soutane en tous lieux,
Couvre de ce grand nom sa dépense & ses yeux.
Et sous l'apui trompeur d'une probité sainte,
A la bourse d'un sot donne une libre ateinte,
Des nouvelles de vers, fait commerce en tous lieux,
Un demi bel esprit est Abé curieux,
Vend bien cher au public de sales Cômedies,
Et lorsque par l'apas de ces froides folies,
Il ne peut plus duper Libraire ni Lecteur,
Il travaille au theatre en vil Decorateur,
Un Chantre de Lutrin, un Clerc de Sacristie,
Un Cuistre dans le cours de sa Theologie,
Aumônier, Chapelain, Chanoine, Enfant de Chœur,
Tous cherchent à l'envi ce haut degré d'honneur,
Un long manteau souvent nous couvre des finesses:
N'est-il pas des Abez de toutes les especes?
Un trafiquant d'honneur sous cette qualité,
Reciieille l'usufruit du fond d'une beauté.

L'un pour tout benefice à l'oreille d'un Juge,
Qui sert au criminel de criminel refuge,
Un Curé maquignon des chevaux bien vendus,
Sous ce titre afecté grossir ses revenus,
Et son soin Pastoral pour ces bêtes cheries,
Le conduit à l'Autel, moins qu'à ses Ecuries,
Un vil solliciteur du plus méchans procez,
Comme un Abé plaideur on voit dans le Palais,
Du Breviaire Romain ignorant les Rubriques,
Montrer aux plus savans de nouvelle pratiques,
Un autre compilant & Conciles & Decrets,
Bulles, Statuts, Canons, Ordonnances, Arrêts,
Pour tous les devolus fournir quelque chicane,
Et du Benefice n'a rien que la soûtane;
Un scelerat fiefé pour se mettre à couvert,
Ne croiant point de Dieu, se vante qu'il le sert,
Et dupant sous ce nom une ame peu fardée,
Est du Maître inconnu le valet ou l'idée.
Un homme de neant par cent forfaits afreux,
Ne s'étant pas rendu plus riche & plus heureux,
Trouve au petit collet des dupes charitables;
Et ce filou devot pour ses soins secourables;
Pour des pauvres honteux alant quêter du bien,
De s'enrichir tout seul rencontre le moien,

Et formant en tous lieux des intrigues fatales,
Se fait sous cet habit le Chef de cent cabales,
Tout fourmille d'Abez rien n'est plus importun,
Chaque maison bourgeoise au public en doit un.
Chaque bonne famille avec cent artifices,
Se conserve toûjours nombre de Benefices,
Pour faire un gros Abé d'un fils qui n'est pas né,
Et qui pendant sa vie ne l'aura merité.
Chacun avec fureur de ce grand nom avide,
Dans ce choix importun, n'a que l'orgueil pour guide
Et le dereglement est devenu si grand,
Qu'en tous lieux ce Saint titre, & se donne & se prend.
Ne pouvez-vous porter perruques ni dentelles,
Avec les cheveux courts portez la soutanelle,
Pour tous les debauchez, pour toutes les coquettes,
Les faux ou vrais Abez ont des douceurs parfaites,
La plus fiere beauté les reçoit en riant,
Et le petit Colet est un morceau friant,
Les plumes pour ce titre abandonnent ses plumes,
Ces Messieurs les Abez dans leur petit volume,

Pour un commerce tendre ont cent fois plus d'a-
Que le vaste apareil d'un Marquis à fracas ;
Et le Ciel, & le Roi, le Clergé, la Justice,
Pour ces usurpateurs n'ont-ils point de suplice,
Le Roi soufrira-t'il cet injuste atentat,
Qui se fait tous les jours dans un si grand Etat?
Et le Clergé aussi, ces Abez detestables,
Se mêler hardiment avec les veritables,
Et ces gens de neant sous le vice abatus,
Ternir de nos Prelats le nom & les vertus.
Enfin nos Magistrats de qui l'exactitude,
Fait punir les voleurs d'un suplice si rude,
N'empêcheront-ils point par des justes desseins,
Les funestes éfets de ces honteux larcins.
Que ne reforme-t'on un si mauvais usage,
Quoi faut-il que l'Eglise endure cet outrage.
Et si l'on a rangé la Noblesse autrefois,
De tous ceux qui vouloient en usurper les droits,
Si de nos jours on vit la Chambre de Justice,
Punir tant de voleurs de leur lâche avarice.
De ces usurpateurs soufrira-t'on l'éfort,
Ces criminels sont-ils dignes d'un autre sort :
Ces Abez auront-ils de plus grands privileges
Et pourra-t'on soufrir ces voleurs sacrileges.



SATIRE XVI.

CONTRE LES MARIS.

NON, chere Eudoxe, non; je ne puis plus me taire,
Je veux te détourner d'un Himen temeraire,
D'autres filles sans toi vendant leur liberté,
Se chargeront du soin de la posterité;
D'autres s'embarqueront sans crainte du naufrage;
Mais toi voiant l'écueil sans quiter le rivage,
Tu n'iras point esclave asservie à l'Amour,
Sous le joug d'un Epoux t'engager sans retour,
Ni d'un servile usage aprouvant l'injustice,
De tes biens, de ton cœur, lui faire un sacrifice,
Abandonner ton ame à mille soins divers,
Et toi-mmême à jamais former tes propres fers.

Ne t'imagine pas que l'ardeur de médire
Arme aujourd'hui ma main des traits de la Satire,
Ni que par un Censeur le beau Sexe outragé
Ait besoin de mes Vers pour en être vangé.
Ce Sexe plain d'atraits sans secours & sans armes,
Peut assez se défendre avec ses propres charmes,
Et les traits d'un Critique afoibli par les ans,
Sont tombez de ses mains sans force & languissans.
Mon esprit autrefois enchanté de ses rimes,
Lui contoit pour vertu ses Satiriques crimes,
Et livroit avec joie à ses nobles fureurs,
Un tas infortuné d'incipides Auteurs ;
Mais je n'ai pû soufrir qu'une idiscrete vaine
Le forçât, vieux Athlete, à rentrer dans l'Arêne,
Et que laissant en paix tant de mauvais écrits,
Nouveau Predicateur il vint en cheveux gris,
D'un esprit peu Chrétien blâmer de chastes flâmes,
Et par des vers malin nous faire horreur des femmes,

Si l'Himen aprés soi traîne tant de dégoûts,
On n'en doit imputer la faute qu'aux Epoux ?
Les femmes sont toûjours d'innocentes victimes,
Que des loix d'interêts, que de fausses maximes,
Immolent lâchement à des maris trompeurs ;
On ne s'informe plus ni du sang, ni des mœurs.
Crespin, Roux, & Manceau, vient d'épouser Julie,
Il est du genre humain & l'oprobre & la lie ;
On trouveroit encore à quelque vieux pilier
Son dernier habit verd pendu chez le Fripier,
Par ses concussions fatales à la France,
Il a déja vingt fois afronté la potence,
Mais cent vases d'argent parent ses longs bufets,
Avec peine un Milan traverse ses guerets,
Que faut-il d'avantage ? aujourd'hui la richesse,
Ne tient-elle pas lieu de vertu de Noblesse ?
Et pour faire un Epoux que voudroit-on de plus,
Que dix Terres en Beance, avec cent mille écus.
Regarde, Dorilas, cet échapé d'Esope,
Qu'on ne peut discerner qu'avec un Microscope,
Dont le corps de travers & l'esprit plus mal fait

D'un Therſite à nos yeux retracent le portrait ;
Que t'en ſemble, dis-moi ? Penſes-tu qu'une Fille,
Qui n'a veu cet Amant qu'à travers une grille,
Et qui depuis dix ans nourrie à Port-Roial,
A paſſé du parloir dans le lit nuptial,
Puiſſe garder long-tems une forte tendreſſe,
En faveur d'un mari d'une ſi rare eſpece :
Quand la Ville & la Cour preſentent à ſes yeux
Des flots d'adorateurs qui la meritoient mieux.
Mais je veux que du Ciel une heureuſe influence,
Raſſemble en ton Epoux, & merite & naiſſance,
Infortuné joüeur, il perdra tous tes biens,
Qu'un Contrat malheureux confond avec les ſiens :
Entrons dans ce Berlan, où s'arrête à la porte
De Laquais mal paiez la maligne cohorte,
Voi les cornets en l'air jetez avec tranſport,
Qu'on veut rendre garans des caprices du ſort :
Voi ces pâles joüeurs, qui plains d'extravagance,
D'un deſtin inſolent afrontent l'inconſtance,
Et ſur trois dez maudits, liſent l'Arrêt fatal
Qui les condamne enfin d'aler à l'Hôpital.

Penetrons plus avant ; voi cette table ronde,
Autel que l'avarice éleva dans le monde,
Où tous ces forcenez ſemblent avoir fait vœu
De ſe ſacrifier au noir demon du jeu.
Voi-tu ſur cette carte un contrat diſparoître,
Sur cette autre, un château prêt à changer de maître ;
Quel ſoudain deſeſpoir ſaiſit ce malheureux,
Que vient d'aſſaſſiner un coupe-gorge afreux ?
Mais fuions ! ſous ſes pieds tous les Parquets gemiſſent,
De ſermens tous nouveaux les Plafons retentiſſent,
Et par le ſort cruel d'une fatale nuit,
Je vois enfin Galet à l'aumône reduit.
Sa femme cependant de cent fraieurs ateinte,
Boit chez elle à longs-traits & le fiel & l'abſinthe,
Ou traînant aprés ſoi d'infortunez enfans,
Va chercher un azile auprés de ſes parens.
Harpagon eſt ateint de toute autre folie,
Le Ciel l'avantagea d'une femme acomplie,
Il reçût pour ſa dot plus d'écus à la fois,
Qu'un Balancier n'en peut reformer en ſix mois.

Sa femme se flatoit de la douce esperance,
De voir fleurir chez elle une heureuse abondance !
Elle croioit au moins que deux ou trois amis
Pourroient soir & matin à sa Table être admis.
Mais Harpagon aride, & presque Diaphane,
Par les jeûnes cruels ausquels il se condamne,
Ne reçoit point d'amis aux dépens de son pain ;
Tout se ressent chez lui des langueurs de la faim.
Si pour fournir aux frais d'un habit necessaire,
Sa femme lui demande une somme legere ;
Son visage soudain prend une autre couleur,
Ses Valets sont en butte à sa mauvaise humeur,
L'avarice bien-tôt au teint livide & blême,
Sur son cofre de fer va s'asseoir elle-même.
Pour ne le point ouvrir il abonde en raisons ;
Ses Hôtes sans paier ont vuidé ses maisons,
D'un vent venu du Nord la maligne influance,
A moissonné ses fruits avec son esperance,
Ou de fougueux torrens inondant ses valons.
Ont noié sans pitié l'honneur de ses Sillons.
Ainsi toûjours retif, rien ne fléchit son ame,
Pour avoir un habit, il faudra que sa femme
Atende que la mort le mettant au cercüeil,
Lui fasse enfin porter un salutaire deüil.

Mais pourquoi, diras-tu, cette injuste querelle;
Les Epoux sont-ils faits sur le même modelle ?
Alcipe n'est-il pas exempt de ces d.fauts
Que tu viens de tracer dans tes piquans Tableaux ?
D'acord, il est bien fait, genereux, noble & sage,
Mais à se ruïner son propre honneur l'engage.
Si-tôt que la victoire un Laurier à la ma n,
Apellera Louïs sur les Rives du Rhin;
Que des Zephirs nouveaux les fecondes halaines,
Feront verdir nos Bois & refleurir nos Plaines,
Ces Mulets importuns bizarrement ornez,
Et d'un Airain bruiant par tout environnez,
Sous des Tapis brodez se suivant à la file,
A pas majestueux traverseront la Ville.
Tout le peuple atentif au bruit de ces Mulets,
Verra passer au loin, Surtous, Fourgons, Valets,
Chevaux de main fringans insultant à la Terre,
Pompe digne en éfet des enfans de la Guerre!
Mais pour donner l'essor à ce noble embarras,
Combien chez le Notaire a-t'il fait de Contrats?
Les Joiaux de sa femme ont été mis en gage,
D'un somptueux Bufet le pompeux étalage,
Que du débris commun il n'a pû garantir,
Rentre chez le Marchand d'où l'on l'a vû sortir.

Pour aſſembler un fonds de deux mille piſtoles,
Combien nouveau Protée a-t'il joüé de rôles,
Combien a-t'il fait voir que le plus fier Guerrier
Eſt bien humble aujourd'hui devant un Uſurier :
Il part enfin & mene avec lui l'abondance,
Tout le Camp ſe reſſent de ſa noble dépence ;
Des Cuiſiniers fameux pour lui fournir des mets,
Epuiſent chaque jour les Mers & les Forêts.
Que fait ſa femme alors ? dans le fonds d'un Village.
Elle va ſans argent déplorer ſon veuvage,
Dans ſes jardins deſerts promener ſa douleur,
Et des champs pareſſeux exciter la lenteur.
On voit ſix mois aprés tout ce train magnifique
Reduit à la moitié, revenir foible, éthique :
On voit ſur les chemins l'équipage en lambeaux ;
Des mulets décharnez, des ombres de chevaux,
Qui dans ce triſte état n'oſant preſque paroître,
S'en vont droit au Marché chercher un nouveau Maître.
Cependant au Printems il faut recommencer,
Il faut ſur nouveaux frais, emprunter, dépenſer,

Mais nous verrons bien-tôt une liste cruelle
Du trépas de l'Epoux aporter la nouvelle,
Et pour paier enfin de tristes creanciers,
Il ne laisse aprés lui qu'un tas de vains lauriers.
Il est d'autres maris, volages, infidelles,
Fatigans Damerets, Tirans nez des Ruelles,
Qu'on voit malgré l'himen & ses sacrez flambeaux,
S'enrôler chaque jour sous de nouveaux drapeaux :
Qui d'un cœur plein de feu à leur devoir contraires,
Encensent follement des beautez étrangeres;
Le soin toûjours pressant de leurs galans exploits
En vingt lieux differens les apelle à la fois.
Agathon dans Paris court à bride abatuë;
Malheur à qui pour lors est à pied dans la ruë;
D'un & d'autre côté ses chevaux bondissans
D'un deluge de bouë inondent les passans.
Tout fuit aux environs, chacun cherche un azile,
Avec plus de vitesse il traverse la Ville,
Que ces Courriers poudreux que l'on vit les premiers
Du combat de Nervinde aporter les lauriers,

Et qui de la Victoire emprunterent les aîles,
Pour en donner au Roi les premieres nouvelles.
De cét empressement le sujet inconnu
Quel est-il en éfet ; & quoi l'ignore-tu ?
Il va, fade Amoureux, de Theatre en Theatre,
Exposer un habit dont il est idolâtre,
Dans le même moment on le trouve au Cours,
Hors la file, au grand trot : il y fait plusieurs tours;
Tout hors d'haleine enfin il entre aux Tuileries,
Cherchant par tout matiere à ses galanteries ;
Il reçoit tous les jours mille tendre billets,
Ses bras sont jusqu'au coude entourez de portraits,
On voit briller dans l'or, des blondes & des brunes,
Qu'il porte pour garans de ses bonnes fortunes,
Aux yeux de son Epouse il en fait vanité ;
Il prétend qu'en dépit des loix de l'équité,
Sa femme lui conserve un amour éternelle,
Tandis qu'il aime ailleurs & court de belle en belle.
D'autres Amours encor..... mais non, d'un tel discours.

Il ne m'eſt pas permis de prolonger le cours,
Ma plume ſe refuſe à ma timide veine,
Eût-on crû que le Tibre eût coulé dans la Seine,
Et qu'il eût corrompû les mœurs de nos François,
Pour conſoler le Rhin de leurs fameux Exploits.
Je voudrois bien, Eudoxe, abregeant la matiere,
Calmer ici ma bile, & finir ma carriere,
Mais puis-je ſuprimer le portrait d'un Epoux,
Qui ſans ceſſe agité de mouvemens jaloux,
Et paré des dehors d'une tendreſſe vaine,
Aime, mais d'un amour qui reſſemble à la haine.
Alidor vient ici s'ofrir à mon pinceau;
Il eſt de ſa moitié l'amant & le bourreau,
Par tout il la pourſuit, ſans ceſſe il la querelle,
Il ne peut la quiter ni demeurer prés d'elle.
L'erreur au double front, le devorant ennui,
Les funeſtes ſoupçons volent au tour de lui;
Un geſte indiferent, un regard ſans étude,
Va de ſon cœur jaloux aigrir l'inquiétude,
Sans ceſſe il ſe conſume en projets ſuperflus,
Il voit, il entend tout, il en croit encor plus;

Il eſt malgré ſes ſoins & ſes conſtantes veilles,
Aveugle avec cent yeux, ſourd avec cent oreilles.
Chaque objet de ſon cœur vient arracher la paix,
Marbres, Bronzes, Tableaux, Portiers, Cochers, Laquais,
Ceux même qu'aux Deſerts de l'ardente Guinée
Le Soleil a couverts d'une peau bazanée,
Tout lui paroit amant fatal à ſon honneur,
Il craint des heritiers de plus d'une couleur.
Qu'un folâtre zephir avec trop de licence,
Des cheveux de ſa femme ait déruit l'ordonnance;
Sa main s'arme auſſi-tôt du fer & du poiſon,
D'un pretendu Rival il veut tirer raiſon;
Si la crainte des Loix ſuſpend ſa freneſie,
Pour l'immoler cent fois il lui laiſſe la vie,
Dans quelque afreux château retraite des hiboux,
Dont quelque jour peut-être il deviendra jaloux,
Il la traîne en exil comme une criminelle,
Et pour la tourmenter il s'enferme avec elle.
Dans ce ſauvage lieu des vivans ignoré,

D'un fossé large & creux, doublement entouré,
Cette triste victime affligée, éperduë,
Sur ces funestes bords croit être descenduë,
Lorsque la Parque enfin répondant à ses vœux,
Vient terminer le cours de ses jours malheureux,
Nomme-moi si tu peus quelque mari sans vice,
Ma Muse est toute prête à lui rendre justice,
Sara-ce Licidas qui met avec éclat
Sa femme en un Convent par arrêt du Senat,
Et qui trois mois aprés devenu doux & sage,
Celebre en un Parloir un second mariage.
Sera-ce Lysimon qui toûjours entêté,
Convoque avec grand bruit toute la Faculté?
Et sur son sort douteux consultant Hipocrate,
Fait qu'aux yeux du public son deshonneur éclate.
Quel champ! si je parlois d'un Epoux furieux,
Qui profanant sans cesse un chef-d'œuvre des Dieux,
Ose dans les transports de sa rage cruelle,
Porter sur son Epouse une main criminelle.
Mais je te veux encor ébaucher un Tableau,

Remontons ſur la Seine, ouvre-moi ce rideau,
Dieu que vois-je en dépit d'une épaiſſe fumée,
Que répand dans les airs mainte pipe enflâmée,
Parmi de flots de vin en tous lieux répandu
J'aperçois Traſimon ſur le ventre étendu,
Qui tout pâle & défait rejette ſous la table
Les rebuts odieux d'un repas qui l'acable,
Il fait pour ſe lever des éforts violens,
La terre ſe dérobe à ſes pas chancelans,
De mortelles vapeurs ſa téte encore pleine,
Sous de honteux débris de nouveau le rentraîne,
Il retombe, & bien-tôt l'aurore en ce reduit
Viendra nous découvrir les excez de le nuit,
Bien-tôt avec le jour nous alons voir paroître,
Quatre inſolens Laquais auſſi ſoûs que leur Maître;
Qui charmez dans leur cœur de ce honteux fracas;
Prés de ſa femme au lit le portent ſous les bras,
Quel charme, quel plaiſir, pour cette triſte femme,
De ſe voir le témoin de ce ſpectacle infame,
De ſentir des vapeurs de vin & de tabac
Qu'exhale à ſes côtez un perfide eſtomach.

Tu fremis ? toutefois dans le siecle où nous sommes,
Chere Eudoxe, voilà comme sont faits les hommes.
Quel merite aprés tout, quels Titres souverains,
Rendent donc les Maris & si fiers & si vains,
Osent-ils se flater qu'un contract autentique
Leur donne sur les cœurs un pouvoir tirannique ;
Pensent-ils que brutaux, peu complaisans, fâcheux,
Avares, negligez, débauchez, ombrageux,
Parez du nom d'Epoux ils seront seurs de plaire
Au mépris d'un Amant soûmis, tendre & sincere,
Complaisant, liberal, qui se fait nuit & jour
Un soin toûjours nouveau de proûver son Amour.
Non, non, c'est se flater d'une erreur condamnable,
Et pour se faire aimer il faut se rendre aimable.
Aprés tous ces Portraits bien ou mal ébauchez,
Et tant d'autres encor que je n'ai pas touchez,
Iras-tu me traitant d'ennuieux pedagogue,
Des martires d'Himen grossir le catalogue.

Non, dans un plein repos arrête ton destin.
C'est le premier des biens de vivre sans chagrin;
Si dans des Vers piquans Juvenal en furie,
A fait passer pour fou celui qui se marie;
D'un esprit plus sensé concluons aujourd'hui
Que celle qui l'épouse est plus fole que lui.





DISCOURS SUR LA SATIRE.

QUAND je donnai la premiere fois mes Satires au Public, je m'étois bien préparé au tumulte que l'impression de mon Livre a excité sur le Parnasse. Je savois que la nation des Poëtes, & sur tout des mauvais Poëtes, est une nation farouche qui prend feu tres-aisément ; & que ces Esprits avides de loüanges ne digereroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Aussi, oserai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez stoïques les libelles difamatoires qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir ; quelques faux bruits qu'on ait semez de ma personne, j'ai pardonné sans peine ces petites vengeances, au déplaisir

d'un Auteur irrité, qui se voioit ataqué par l'endroit le plus sensible d'un Poëte, je veux dire, par ses ouvrages.

Mais j'avoüe que j'ai été un peu surpris du chagrin bizarre de certains Lecteurs, qui, au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse, dont ils pouvoient être spectateurs indiferens; ont mieux aimé prendre parti, & s'afliger avec les Ridicules, que de se réjouït avec les honnêtes gens. C'est pour les consoler que j'ai composé ma neuviéme Satire, où je pense avoir montré assez clairement, que sans blesser l'Etat ni sa consience, on peut trouver de méchans vers méchans, & s'ennuier de plein droit à la lecture d'un sot Livre. Mais puisque ces Messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un atentat inouï & sans exemple, & que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes; il est bon d'en dire ici un mot, pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer, & leur faire voir, qu'en comparaison de tous mes Confreres les Satiriques, j'ai été un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la Satire; quelle liberté, ou plûtôt quelle licence ne s'est-il point donnée dans ses ouvrages? Ce n'étoit pas

ſeulement des Poëtes & des Auteurs qu'il ataquoit : c'êtoit des gens de la premiere qualité de Rome ; c'eſtoit des perſonnes Conſulaires. Cependant Scipion & Lelius ne jugerent pas ce Poëte, tout determiné Rieur qu'il étoit, indigne de leur amitié ; & vrai-ſemblablement dans les ocaſions ils ne lui refuſerent pas leurs conſeils ſur ſes écrits, non plus qu'à Terence. Ils ne s'aviſerent point de prendre le parti de Lupus & de Metellus, qu'il avoit jouez dans ſes Satires ; & ils ne crurent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les Ridicules de la Republique.

num Lælius, aut qui
Duxit ab opreſſâ meritum Carthagine nomen,
Ingenio offenſi aut læſo doluêre Metello,
Famoſiſve Lupo cooperto verſibus ?

En éfet Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands : & ſouvent des Nobles & des Partriciens il deſcendoit juſqu'à la lie du peuple :

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une Republique, où ces ſortes de libertez

peuvent être permises. Voions donc Horace qui vivoit sous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre tems. Qui ne nomme-t-il point dans ses Satires? & Fabius le grand causeur, & Tigellius le fantasque, & Nasidienus le ridicule, & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms suposez. O la belle réponse! comme si ceux qu'il ataque n'étoient pas des gens connus d'ailleurs: comme si l'on ne savoit pas que Fabius étoit un Chevalier Romain qui avoit composé un livre de Droit: que Tigellius fut en son tems un Musicien cheri d'Auguste: que Nasidienus Rufus étoit un ridicule celebre dans Rome: que Cassius Nomentanus étoit un des plus fameux débauchez de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte, n'aient pas fort lû les Anciens, & ne soient pas fort instruits des afaires de la Cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'apeller les gens par leur nom: il a si peur qu'on ne les méconnoisse, qu'il a soin de raporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisoient, jusqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voiez, par exemple, com-

me il parle d'Aufidius Luſcus, Preteur de Fondi :

> Fundos Aufidio Luſco Prætore libenter
> Linquimus, inſani ridentes præmia Scribæ,
> Prætextam & latum clavum, &c.

„ Nous abandonnâmes, dit-il, avec joie „ le bourg de Fondi, dont étoit Preteur „ un certain Aufidius Luſcus ; mais ce ne „ fut pas ſans avoir bien ri de ce Preteur, „ auparavant Commis, qui faiſoit le Sena- „ teur & l'homme de qualité. Peut-on deſigner un homme plus preciſément, & les circonſtances ſeules ne ſuffiſoient-elles pas pour le faire reconnoiſtre ? On me dira peut-être, qu'Aufidius étoit mort alors : mais Horace parle là d'un voiage fait depuis peu. Et puis comment mes Cenſeurs répondront-ils à cet autre paſſage ?

> Turgidus Alpinus jugulat dum Memmona,
> dumque
> Diffingit Rheni luteum caput : hæc ego ludo.

„ Pendant, dit Horace, que ce Poëte enflé „ d'Alpinus, égorge Memnon dans ſon „ Poëme, & s'embourbe dans la deſcrip- „ tion du Rhin, je me jouë en ces Satires. Alpinus vivoit donc du tems qu'Horace

se joüoit en ces Satires ; & si Alpinus en cet endroit, est un nom suposé, l'Auteur du Poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître ? Horace, dira-t-on, vivoit sous le regne du plus poli de tous les Empereurs : mais vivons-nous sous un regne moins poli ? Et veut-on qu'un Prince qui a tant de qualitez communes avec Auguste, soit moins dégouté que lui des méchans livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blâment ?

Examinons pourtant Perse, qui écrivoit sous le regne de Neron. Il ne raille pas simplement les ouvrages des Poëtes de son tems, il ataque les vers de Neron même. Car enfin tout le monde sait, & toute la Cour de Neron le savoit : que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis, &c.* dont Perse fait une raillerie si amere dans sa premiere Satire, étoient des vers de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il étoit, ait fait punir Perse ; & ce Tiran ennemi de la raison, & amoureux, comme on sait, de ses ouvrages, fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses vers, & ne creut pas que l'Empereur, en cette ocasion, deût prendre les interêts du Poëte.

Pour Juvenal qui florissoit sous Trajan,

Il est un peu plus respectueux envers les grands Seigneurs de son siecle. Il se contente de répandre l'amertume de ses Satires, sur ceux du regne precedent : mais à l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher hors de son siecle. A peine est-il entré en matiere, que le voilà en mauvaise humeur contre tous les Ecrivains de son tems. Demandez à Juvenal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'est qu'il est las d'entendre & la *Thezeïde* de Codrus, & l'*Oreste* de celui-ci, & le *Telephe* de cet autre, & tous les Poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui recitoient leurs vers au mois d'Août, *& Augusto recitantes mense Poëtas.* Tant il est vrai que le droit de blâmer les Auteurs est un droit ancien, passé en coûtume parmi tous les Satiriques, & soufert dans tous les siecles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes ; Regnier qui est presque nôtre seul Poëte Satirique, a été veritablement un peu plus discret que les autres. Cela n'empêche pas neanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet ce celebre joüeur qui assignoit creanciers sur sept & quatorze, & du sieur de Provins qui avoit changé son balandran en manteau court ; & du Cousin qui abandonnoit sa maison de peur de la reparer, & de Pierre du Puis, & de plusieurs autres.

Que répondront à cela mes Cenſeurs ? Pour peu qu'on les preſſe, ils chaſſeront de la Republique des lettres tous les Poëtes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le ſage, le diſcret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'eſt pas queſtion de Satire, tourne d'un ſeul vers deux Poëtes de ſon tems en ridicule;

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi:

dit un Berger Satirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me diſe point que Bavius & Mevius en cet endroit ſont des noms ſupoſez : puiſque ce ſeroit donner un trop cruel démenti au docte Servius qui aſſure poſitivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes Cenſeurs de Catulle, de Martial, & de tous les Poëtes de l'antiquité, qui n'en ont pas uſé avec plus de diſcretion que Virgile ? Que penſeront-ils de Voiture, qui n'a point fait conſience de rire aux dépens du celèbre Neuf-Germain, quoi-qu'également recommandable par l'antiquité de ſa barbe, & par la nouveauté de ſa Poëſie ? Le banniront-ils du Parnaſſe, lui & tous les Poëtes de l'antiquité, pour établir la ſeureté des Sots & des Ridicules ? Si

cela eſt, je me conſolerai aiſément de mon exil : il y aura du plaiſir à être relegué en ſi bonne compagnie. Raillerie à part, ces Meſſieurs veulent-ils être plus ſages que Scipion & Lelius, plus delicats qu'Auguſte, plus cruels que Néron ? Mais eux qui ſont ſi rigoureux envers les Critiques ; d'où vient cette clemence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs ? Je voi bien ce qui les afflige : ils ne veulent pas être détrompez. Il leur fache d'avoir admiré ſerieuſement des ouvrages, que mes Satires expoſent à la riſée de tout le monde, & de ſe voir condamnez à oublier dans leur vieilleſſe, ces mêmes vers qu'ils ont autrefois apris par cœur, comme des chef-d'œuvres de l'art. Je les plains, ſans doute : mais quel remede ? Faudra-t-il, pour s'acommoder à leur goût particulier, renoncer au ſens commun ? Faudra-t-il aplaudir indifferemment à toutes les impertinences qu'un Ridicule aura répanduës ſur le papier ? & au lieu qu'en certains païs on condamnoit les méchans Poëtes à effacer leurs écrits avec la langue, les livres deviendront-ils deſormais un azile inviolable, où toutes les ſotiſes auront droit de bourgeoiſie, où l'on n'oſera toucher ſans profanation ? J'aurois bien d'autres choſes à dire ſur ce ſujet. Mais

comme j'ai déja traité de cette matiere, dans ma derniere Satire ; il eſt bon d'y renvoier le Lecteur.



EPISTRE

AU ROI.

GRAND ROI, c'eſt vainement qu'abjurant la Satire,
Pour toi ſeul deſormais j'avois fait vœu d'écrire.
Dés que je prens la plume, Apollon éperdu
Semble me dire: Arrête, inſenſé, que fais-tu?
Où vas-tu t'embarquer? regagne les rivages,
Cette mer où tu cours eſt celebre en naufrages.
Ce n'eſt pas que ma main, comme un autre à ton char,
GRAND ROI, ne pût lier Alexandre & Ceſar;
Ne pût, ſans ſe peiner, dans quelque ode inſipide,
T'exalter aux dépens & de Mars & d'Alcide.
Te livrer le Boſphore, & d'un vers incivil
Propoſer au Sultan de te ceder le Nil.
Mais pour te bien loüer, une raiſon ſevere
Me dit qu'il faut ſortir de la route vulgaire:

Qu'aprés avoir joüé tant d'Auteurs diferens,
Phebus même auroit peur, s'il entroit sur les rangs.
Que par des vers tout neufs, avoüez du Parnasse,
Il faut de mes dégoûts justifier l'audace;
Et si ma Muse enfin n'est égale à mon Roi,
Que je prête aux Cotins des armes contre moi.
Est-ce là cet Auteur, l'éfroi de la Pucele,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modele,
Ce Censeur, diront-ils, qui nous reformoit tous?
Quoi? ce Critique afreux n'en fait pas plus que nous.
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris Memphis & Bizance;
Sur les bords de l'Euphrate abatu le Turban,
Et coupé, pour rimer, le Cedres du Liban?
De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées,
Se revêtir encor de nos phrases usées?

Que répondrois-je alors? Honteux & rebuté
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
Et de mes tristes vers admirateur unique,
Plaindre en les relisant l'ignorance publique,
Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un Auteur,
Il est fâcheux, GRAND ROI, de se voir sans Lecteur;

Et d'aler du recit de ta gloire immortelle,
Habiller chez Francœur * le sucre & la canelle.
Ainsi, craignant toûjours un funeste accident,
J'imite de Conrart le silence prudent :
Je laisse aux plus hardis l'honneur de la cariere,
Et regarde le champ, assis sur la bariere.

Malgré moi toutefois, un mouvement secret
Vient flater mon esprit qui se tait à regret.
Quoi ? dis-je, tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon Roi spectateur inutile,
Faudra-t-il sur sa gloire atendre à m'exercer,
Que ma tremblante voix commence à se glacer ?
Dans un si beau projet, si ma Muse rebelle
N'ose le suivre aux champs de l'Isle & de Bruxelle;
Sans le chercher aux bords de l'Escaut & du Rhein,
La Paix l'ofre à mes yeux plus calme & plus serein.
Oüi, Grand Roi, laissons-là les sieges, les batailles.
Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles;
Et souvent sur tes pas marchant sans ton aveu,
S'aille couvrir de sang, de poussiere & de feu.
A quoi bon d'une Muse au carnage animée,
Echaufer ta valeur déja trop alumée ?
Joüissons à loisir du fruit de tes bienfaits,

* Fameux Epicier.

Et ne nous lassons point des douceurs de la Paix.

Pourquoi ces élephans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quiter le rivage,
Disoit au Roi Pirrhus un sage Confident,
Conseiller tres-sensé d'un Roi tres-imprudent.
Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'apelle.
Quoi faire ? L'assieger. L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous :
Mais Rome prise enfin, Seigneur, où courons-nous?
Du reste des Latins la conqueste est facile.
Sans doute on les peut vaincre : est-ce tout ? La Sicile
De là nous tend les bras, & bien-tôt sans éfort
Siracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
En demeurez-vous là. Dés que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent & Cartage est conquise.
Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ?
Je vous entens, Seigneur, nous alons tout domter.
Nous alons traverser les sables de Libie,
Asservir en passant l'Egipte, l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux païs,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs;
Etranger sous nos loix tout ce vaste Himisphere.
Mais de retour enfin, que pretendez-vous faire?

Alors, cher Cineas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aise,&prendre du bon tems.
Hé, Seigneur, dés ce jour, sans sortir de l'Epire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?
Le conseil étoit sage & facile à goûter.
Pirrhus vivoit heureux, s'il eût pû l'écouter:
Mais à l'ambition d'oposer la prudence,
C'est aux Prelats de Cour prêcher la residence.

Ce n'est pas que mon cœur du travail ennemi,
Aprouve un Faineant sur le trône endormi.
Mais quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être Heros sans ravager la terre.
Il est plus d'une gloire. En vain aux Conquerans
L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs;
Entre les grands Heros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siecle est fecond en heureux Temeraires.
Chaque climat produit des Favoris de Mars.
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Cesars.
On a vû mille fois des fanges Mœotides
Sortir des Conquerans, Goths, Vandales, Gepides.
Mais un Roi vraiment Roi, qui sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses Sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,

Il faut, pour le trouver, courir toute l'histoire.
La terre conte peu de ces Rois bienfaisans.
Le Ciel à les former se prepare long-tems.
Tel fut cet Empereur, sous qui Rome adorée
Vid renaître les jours de Saturne & de Rhée :
Qui rendit de son joug l'Univers amoureux :
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux :
Qui soûpiroit le soir, si sa main fortunée
N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.
Mais où cherchai-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous ?

Grand Roi, sans recourir aux histoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu desertant ses remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même te borner au fort de ta victoire,
Et chercher dans la paix une plus juste gloire ?
Ce sont là les exploits que tu dois avoüer :
Et c'est par là, Grand Roi, que je te veux loüer.
Assez d'autres, sans moi, d'un stile moins timide,
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide :
Iront de ta valeur effraier l'univers,
Et camper devant Dôle au milieu des hivers.

Pour moi, loin des combats, sur un ton moins terri-
Je dirai les exploits de ton regne paisible. [ble,
Je peindrai les plaisirs en foule renaissans :
Les oppresseurs du peuple à leur tour gemissans.
On verra par quels soins ta sage prévoiance
Au fort de la famine entretint l'abondance.
On verra les abus par ta main reformez,
La licence & l'orgueil en tous lieux reprimez,
Du débris des Traitans ton épargne grossie,
Des subsides afreux la rigueur adoucie,
Le Soldat dans la paix sage & laborieux,
Nos Artisans grossiers rendus industrieux ;
Et nos voisins frustrez de ces tributs serviles,
Que paioit à leur art le luxe de nos villes.
Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens,
Du loisir d'un Heros nobles amusemens.
J'entens déja fremir les deux mers étonnées,
De voir leurs flots unis au pié des Pirenées.
Déja de tous côtez la chicane aux abois
S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois.
O que ta main par là va sauver de pupilles !
Que de savans plaideurs desormais inutiles !
Qui ne sent point l'effet de tes soins genereux ?
L'Univers sous ton regne a-t-il des malheureux ?

Eſt-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourſe,
Ni dans ces lieux brûlez où le jour prend ſa ſource,
Dont la triſte indigence oſe encore aprocher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher?
C'eſt par toi qu'on va voir les Muſes enrichies,
De leur longue diſette à jamais afranchies.
Grand Roi, pourſui toûjours, aſſure leur repos.
Sans elles un Heros n'eſt pas long-tems Heros.
Bien-tôt, quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre noire
Envelope avec lui ſon nom & ſon hiſtoire.
En vain pour s'exemter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deüil.
En vain malgré les vents aux bords de l'Heſperie
Enée enfin porta ſes dieux & ſa patrie.
Sans le ſecours des vers, leurs noms tant publiez
Seroient depuis mille ans avec eux oubliez.
Non, à quelques hauts faits que ton deſtin t'apelle,
Sans le ſecours ſoigneux d'une Muſe fidelle,
Pour t'immortaliſer tu fais de vains éforts.
Apollon te la doit: ouvre-lui tes treſors.
En Poëtes fameux rens nos climats fertiles.
Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.
Que d'illuſtres témoins de ta vaſte bonté,

Vont pour toi dépoſer à la poſterité !

Pour moi, qui ſur ton nom déja brûlant d'écrire
Sens au bout de ma plume expirer la Satire,
Je n'oſe de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois, ſi quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il ſon uſage :
Et comme tes exploits étonnant les Lecteurs,
Seront à peine creus ſur la foi des Auteurs;
Si quelque Eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croiables :
B** qui dans ſes vers pleins de ſincerité
Jadis à tout ſon ſiecle a dit la verité;
Qui mit à tout blâmer ſon étude & ſa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'Hiſtoire.





EPISTRE II.

A MONSIEUR L'ABE DES ROCHES.

A Quoi bon réveiller mes Muses endormies,
Pour tracer aux Auteurs des regles ennemies ?
Pense-tu qu'aucun d'eux veuille subir mes loix,
Ni suivre une raison qui parle par ma voix ?
O le plaisant Docteur, qui sur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront-ils, la reforme au Parnasse !
Nos écrits sont mauvais, les siens valent-ils mieux ?
J'entens déja d'ici Liniere furieux
Qui m'apelle au combat, sans prendre un plus long terme.
De l'encre, du papier, dit-il : qu'on nous enferme.
Voions qui de nous deux plus aisé dans ses vers
Aura plûtôt rempli la page & le revers ?
Moi donc qui suis peu fait à ce genre d'escrime,
Je le laisse tout seul verser rime sur rime,

Et souvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes défauts le papier innocent.
Mais toi qui ne crains point qu'un Rimeur te noir-
cisse,
Que fais-tu cependant seul en ton Benefice? [tard,
Atens-tu qu'un Fermier païant, quoi qu'un peu
De ton bien, pour le moins, daigne te faire part?
Vas-tu, grand défenseur des droits de ton Eglise,
De tes Moines mutins reprimer l'entreprise?
Croi-moi, dût Ausanet t'assurer du succés,
Abé, n'entrepren point même un juste procez.
N'imite point ces fous dont la sote avarice
Và de ses revenus engraisser la Justice,
Qui toûjours assignans, & toûjours assignez,
Souvent demeurent gueux de vingt procez gagnez.
Soûtenons bien nos droits: Sot est celui qui donne.
C'est ainsi devers Caën que tout Normand raison-
Ce sont là les leçons dont un pere Manceau [ne.
Instruit son fils novice au sortir du berceau.
Mais pour toi qui nouri bien en deçà de l'Oise,
As sucé la vertu Picarde & Champenoise,
Non, non, tu n'iras point, ardent Beneficier,
Faire enroüer pour toi Corbin ni le Mazier.
Toutefois, si jamais quelque ardeur bilieuse

Alumoit dans ton cœur l'humeur litigieuse ;
Consulte-moi d'abord ; & pour la reprimer,
Retien bien la leçon que je te vais rimer.

Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux Voiageurs à jeun rencontrerent une huistre.
Tous deux la contestoient, lors que dans leur chemin
La Justice passa, la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La Justice pesant ce droit litigieux,
Demande l'huistre, l'ouvre & l'avale à leurs yeux,
Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
Tenez voila, dit-elle, à chacun une écaille.
Des sotises d'autrui nous vivons au Palais :
Messieurs, l'huistre étoit bonne. Adieu. Vivez en paix.



EPISTRE III.

A MONSIEUR ARNAUD.

Oui, sans peine, au travers des sophismes de Claude,
Arnaud, des Novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que sert que ta main leur desille les yeux?
Si toûjours dans leur ame une pudeur rebelle,
Prêts d'embrasser l'Eglise, au Prêche les rapelle?
Non, ne croi pas que Claude habile à se tromper
Soit insensible aux traits dont tu le sais fraper:
Mais un demon l'arrête, & quand ta voix l'atire,
Lui dit: Si tu te rens, sais-tu ce qu'on va dire?
Dans son heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton l'heretique douleur,
Et balançant Dieu même en son ame flotante,
Fait mourir dans son cœur la verité naissante.
Des superbes mortels le plus afreux lien,

N'en doutons point, Arnaud, c'eſt la honte du bien,
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie,
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Aſſervit nos eſprits ſous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre eſclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche & timide.
Vois-tu ce Libertin en public intrepide,
Qui prêche contre un Dieu que dans ſon ame il
croit ?
Il iroit embraſſer la verité qu'il voit :
Mais de ſes faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainſi Dieu que par poltronerie.
C'eſt là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement,
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos
vices.
Miſerables joüets de nôtre vanité !
Faiſons au moins l'aveu de nôtre infirmité.
A quoi bon, quand la fiévre en nos arteres brûle,
Faire de nôtre mal un ſecret ridicule ?
Le feu ſort de vos yeux petillans & troublez,
Vôtre pouls inégal marche à pas redoublez :
Quelle fauſſe pudeur à feindre vous oblige ?

Qu'avez-vous ? Je n'ai rien. Mais... Je n'ai rien,
vous dis-je.
Répondra ce malade à se taire obstiné.
Mais cependant voila tout son corps cangrené,
Et la fiévre demain se rendant la plus forte,
Un benitier aux pieds, va l'étendre à la porte.
Prévenons sagement un si juste malheur.
Le jour fatal est proche & vient comme un voleur.
Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne,
Profitons de l'instant que de grace il nous donne;
Hâtons-nous ; le tems fuit, & nous traîne avec soi.
Le moment où je parle est déja loin de moi.

Mais quoi ? toûjours la honte en esclaves nous lie.
Oüi, c'est toi qui nous pers, ridicule folie.
C'est toi qui fis tomber le premier Malheureux,
Le jour que d'un faux bien sottement amoureux,
Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture.
Au Demon par pudeur il vendit la Nature.
Helas ! avant ce jour qui perdit ses Neveux,
Tous les plaisirs couroient au devant de ses vœux.
La faim aux animaux ne faisont point la guerre.
Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'atendoit point qu'un bœuf pressé de l'éguillon
Traçast à pas tardifs un penible sillon.

La vigne ofroit par tout des grapes toûjours pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.
Mais dés ce jour Adam déchû de son état,
D'un tribut de douleurs paia son atentat.
Il falut qu'au travail son corps rendu docile
Forçât la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun herissa les guerets ;
Le serpent venimeux rampa dans les forêts :
La canicule en feu desola les campagnes :
L'Aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
Alors pour se couvrir durant l'âpre saison,
Il falut aux brebis dérober leur toison.
La peste en même tems, la guerre & la famine
Des malheureux humains jurerent la ruine :
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs,
Que la mauvaise honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'instant sortirent tous les vices.
L'Avare des premiers en proie à ses caprices,
Dans un infame gain mettant l'honnêteté,
Pour toute honte alors compta la pauvreté.
L'honneur & la vertu n'oserent plus paroître,
La pieté chercha les deserts & le cloître.

Depuis on n'a point vû de cœur si détaché
Qui par quelque lien ne tinst à ce peché.
Triste & funeste éfet du premier de nos crimes!
Moi-même, Arnaud, ici qui te prêche en ces
rimes,
Plus qu'aucun des mortels par la honte abatu,
En vain j'arme contr'elle une foible vertu.
Ainsi toûjours douteux, chancelant & volage,
A peine du limon où le vice m'engage.
J'arrache un pié timide, & sors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'instant.
Car si, comme aujourd'hui, quelque raion de zele
Alume dans mon cœur une clarté nouvelle.
Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geste, d'un regard je me sens alarmer;
Et même sur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.





EPISTRE IV.

AU ROI.

EN vain, pour te loüer, ma Muse toûjours prête,
Vingt fois de la Holande a tenté la conquête :
Ce païs, où cent murs n'ont pû te resister,
GRAND ROI, n'est pas en vers si facile à domter.
Des Villes que tu prens, les noms durs & barbares
N'ofrent de toutes parts que sillabes bizarres.
On a beau s'exciter : il faut depuis l'Issel,
Pour trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel.
Oüi, par tout de son nom chaque place munie,
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut sans fremir aborder Vvoerden ?
Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden ?
Quelle Muse à rimer en tous lieux disposée
Oseroit aprocher des bords de Zuiderzée ?
Comment en vers heureux assieger Doësbourg,

Zutphen, Vvageninghen, Hardervic, Knotzembourg ?

Il n'eſt Fort entre ceux que tu prens par centaines,
Qui ne puiſſe arrêter un Rimeur ſix ſemaines:
Et par tout ſur le Vvhal, ainſi que ſur le Leck,
Le vers eſt en déroute, & le Poëte à ſec.

Encor, ſi tes exploits moins grands & moins rapides
Laiſſoient prendre courage à nos Muſes timides;
Peut-être avec le tems, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous ſauver.
Mais dés qu'on veut tenter cette vaſte carriere;
Pegaze s'éfarouche & recule en arriere;
Mon Apollon s'étonne, & Nimegue eſt à toi,
Que ma Muſe eſt encore au camp devant Orſoi.
Aujourd'hui toutefois mon zele m'encourage;
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux paſſage.
Il fait beau s'y noier, ſi nous nous y noions.
Muſes, pour le tracer, cherchez tous vos craions.
Car puiſqu'en cet exploit tout paroît incroiable,
Que la verité pure y reſſemble à la fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égaier,
Venez donc, & ſur tout gardez bien d'ennuier.

Vous savez des grands vers les disgraces tragiques :
Et souvent on ennuie en termes magnifiques.
Au pied du mont Adulle * entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, & fier du progrez de ses eaux,
Apuié d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flateur de son onde naissante.
Lors qu'un cri tout à coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, & par tout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives,
Qui toutes acourant vers leur humide Roi,
Par un recit afreux redoublent son éfroi.
Il aprend qu'un Heros conduit par la Victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire.
Que Rimberg & Vesel terrassez en deux jours
D'un joug déja prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons veu, dit l'une, afronter la tempête
De cent foudres d'airain tournez contre sa tête.
Il marche vers Tholus, & tes flots en couroux
Au prix de sa fureur sont tranquilles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le visage ;

* *Montagne d'où le Rhin prend sa source.*

Et depuis ce Romain, * dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes éforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.
Le Rhin tremble & fremit à ces tristes nouvelles,
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait apris à couler sous de nouvelles loix:
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces Fleuves sans nom suivra la destinée.
Ah! perissent mes eaux! ou par d'illustres coups,
Montrons qui doit ceder des mortels ou de nous.
A ces mots essuiant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatricé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincele en ses yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nuë
Du fameux Fort de Skinq prend la route connuë.
Là contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la fraieur épars.
Il voit cent bataillons, qui loin de se défendre,
Atendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant sa voix;
Grands Arbitres, dit-il, des querelles des Rois,

Est-ce ainsi que vôtre ame aux perils aguerrie
Soûtient sur ces remparts l'honneur & la patrie?
Vôtre Ennemi supérbe, en cet instant fameux,
Du Rhin prés de Tolhus fend les flots écumeux.
Du moins en vous montrant sur la rive oposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
Alez, vils Combattans, inutiles Soldats,
Laissez-là ces mousquets trop pesans pour vos bras:
Et la faux à la main, parmi vos marescages,
Alez couper vos joncs, & presser vos laitages:
Ou gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir.
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.
Ce discours d'un Guerrier que la colere enflâme,
Ressuscite l'honneur déja mort en leur ame:
Et leurs cœurs s'alumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'éfet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où LOUIS en personne
Déja prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Grammont * le premier dans les flots
S'avance soûtenu des ragards du Heros.
Son coursier écumant sous son Maître intrepide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

* *Monsieur le Comte de Guiche.*

Revel le suit de prés : sous ce Chef redouté
Marche des Cuirassiers l'escadron indomté.
Mais déja devant eux une chaleur guerriere
Emporte loin du bord le boüillant L'Esdiguière, *
Vivonne, Nantoüillet, & Coëslin, & Salart :
Chacun d'eux au peril veut la premiere part.
Vendôme que soûtient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, Dambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.
LOUIS les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'atache au rivage.
Par ses soins cependant, trente legers vaisseaux
D'un trenchant aviron déja coupent les eaux.
Cent Guerriers s'y jettant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flotant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échaufe & s'allume :
Et des coups redoublez tout le rivage fume.
Déja du plomb mortel plus d'un Brave est ateint,
Sous les fougueux Coursiers l'onde écume & se plaint.
De tant de coups afreux la tempête orageuse
Tient un tems sur les eaux la fortune douteuse.

* *Monsieur le Comte de Saux.*

Mais LOUIS d'un regard fait bien-tôt la fixer.
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
Bien-tôt avec Grammont courent Mars & Bellone.
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne.
Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacez,
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont passez:
Condé dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, & gagne les batailles :
Enguien de son himen le seul & digne fruit,
Par lui dés son enfance à la victoire instruit.
L'Ennemi renversé fuit & gagne la plaine.
Le Dieu lui-même cede au torrent qui l'entraîne,
Et seul, desesperé, pleurant ses vains éforts
Abandonne à LOUIS la victoire & ses bords.

Du Fleuve ainsi domté la déroute éclatante
A Vvurts jusqu'en son camp va porter l'épouvante:
Vvurts l'espoir du païs, & l'apui de ses murs,
Vvurts... ah quel nom, GRAND ROI ! quel Hector que ce Vvurts !
Sans ce terrible nom mal né pour les oreilles,
Que j'alois à tes yeux étaler de merveilles !
Bien tôt on eut veu Skinq dans mes vers emporté
De ses fameux remparts démentir la fierté.
Bien-tôt... mais Vvurts s'opose à l'ardeur qui m'anime.

Finiſſons, il eſt tems : auſſi bien, ſi la rime
Aloit mal à propos m'engager dans Arnheim,
Je ne ſai pour ſortir de porte qu'Hildesheim.
O ! que le Ciel ſoigneux de nôtre poëſie,
GRAND ROI, ne nous fit-il plus voiſins de l'Aſie !
Bien-tôt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'eſt plaine en ces lieux ſi ſeche & ſi ſterile,
Qui ne ſoit en beaux mots par tout riche & fertile.
Là plus d'un Bourg fameux par ſon antique nom
Vient ofrir à l'oreille un agreable ſon.
Quel plaiſir ! de te ſuivre aux rives du Scamandre:
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre :
De juger, ſi les Grecs qui briſerent ſes tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jours.
Mais pourquoi ſans raiſon deſeſperer ma veine ?
Eſt-il dans l'Univers de plage ſi lointaine,
Où ta valeur, GRAND ROI, ne te puiſſe porter,
Et ne m'ofre bien-tôt des exploits à chanter ?
Non, non, ne faiſons plus de plaintes inutiles ;
Puis qu'ainſi dans deux mois tu prens quarante villes ;
Aſſuré des beaux vers dont ton bras me répond,
Je t'atens dans deux ans au bord de l'Helleſpont.

EPISTRE V.

A MONSIEUR DE GUILLERAGUES.

ESPRIT né pour la Cour, & maître en l'art de plaire,
GUILLERAGUES, qui sçais & parler & te taire,
Apren-moi, si je dois ou me taire ou parler.
Faut-il dans la Satire encor me signaler,
Et dans ce champ fecond en plaisantes malices,
Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices?
Jadis, non sans tumulte, on m'y vit éclater:
Quand mon esprit plus jeune & prompt à s'irriter
Aspiroit moins au nom de discret & de sage:
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon visage.
Maintenant que le tems a meuri mes desirs,
Que mon âge amoureux de plus sages plaisirs
Bient-tôt s'en va fraper à son neuviéme lustre,*

* *A la quarante & uniéme année.*

J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.
Que d'une égale ardeur mille Auteurs animez
Aiguisent contre moi leurs traits envenimez :
Que tout jusqu'à Pinchêne & m'insulte & m'aca-
ble ;
Aujourd'hui vieux lion je suis doux & traitable :
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussez.
Ainsi que mes beaux jours, mes chagrins sont pas-
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile premiere, [sez,
Et laisse aux froids Rimeurs une libre carriere.
Ainsi donc Philosophe à la raison soûmis,
Mes défauts desormais, sont mes seuls ennemis.
C'est l'erreur que je fuis : c'est la vertu que j'aime.
Je songe à me connoître, & me cherche en moi-
même.
C'est là l'unique étude où je veux m'atacher.
Que l'astrolable en main, un autre aille chercher :
Si le Soleil est fixe, ou tourne sur son axe :
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe :
Que Rohaut vainement seche pour concevoir,
Comment tout étant plein, tout a pû se mouvoir :
Ou que Bernier compose & le sec & l'humide
Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.
Pour moi sur cette mer, qu'ici bas nous courons,

Je songe à me pourvoir d'esquif & d'avirons,
A regler mes desirs, à prevenir l'orage,
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous :
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un Fou rempli d'erreurs, que le trouble acompagne,
Et malade à la ville, ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval, pour tromper son ennui ;
Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre ?
Possédé d'un ennui, qu'il ne sauroit domter,
Il craint d'être à soi-même, & songe à s'éviter.
C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'Aurore,
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.

De nos propres malheurs Auteurs infortunez,
Nous sommes loin de nous à toute heure entraînez.
A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde ?
Le bonheur tant cherché sur la terre & sur l'onde
Est ici, comme aux lieux où meurit le coco,
Et se trouve à Paris, de même qu'à Cusco.*

* *Capitale du Perou.*

On ne le tire point des veines du Potose. *
Qui vit content de rien possede toute chose.
Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins
Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.

O ! que si cet hiver, un rhûme salutaire
Guerissant de tous maux mon avare beau-pere
Pouvoit bien confessé l'étendre en un cercüeil,
Et remplir sa maison d'un agreable deüil !
Que mon ame en ce jour de joie & d'opulence,
D'un superbe convoi plaindroit peu la dépense !
Disoit, le mois passé, doux, honnête & soûmis,
L'heritier afamé de ce riche Commis,
Qui, pour lui preparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
La mort vient de saisir le vieillard catherreux :
Voilà son Gendre riche. En est-il plus heureux ?
Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
Déja nouveau Seigneur il vante sa noblesse.
Quoi-que fils de Meûnier encor blanc du moulin,
Il est prêt à fournir ses titres en vélin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare,
Le voila fou, superbe, impertinent, bizarre,

* *Montagne où sont les mines d'argent.*

Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuieux,
Il vivroit plus content, si comme ses Aieux,
Dans un habit conforme à sa vraie origine,
Sur le mulet encor il chargeoit la farine.
Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant,
Que le faste éblouït d'un bonheur aparent.
L'argent, l'argent, dit-on; Sans lui tout est sterile.
La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.
L'argent en honnête homme érige un scelerat.
L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat.
Qu'importe, qu'en tous lieux on me traite d'infame,
Dit ce Fourbe sans foi, sans honneur, & sans ame,
Dans mon cofre tout plein de rares qualitez,
J'ai cent mille vertus en louïs bien contez.
Est-il quelque talent que l'argent ne me donne?
C'est ainsi qu'en son cœur ce Financier raisonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne sauroit decevoir,
Qui mets au rang des biens, l'esprit & le savoir,
J'estime autant Patru, même dans l'indigence,
Qu'un Commis engraissé des malheurs de la France.
Non que je sois du goût de ce Sage * insensé,
Qui d'un argent commode esclave embarassé,

* *Cratès Philosophe Cynique.*

Jeta tout dans la mer, pour crier, Je suis libre.
De la droite raison, je sens mieux l'equilibre:
Mais je tiens qu'ici-bas sans faire tant d'aprêts,
La vertu se contente, & vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues?
Ce que j'avance ici, croi-moi, cher Guilleragues,
Ton Ami dés l'enfance ainsi l'a pratiqué.
Mon Pere soixante ans au travail apliqué
En mourant me laissa pour rouler & pour vivre,
Un revenu leger, & son exemple à suivre.
Mais bien-tôt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, cousin, beau-frere de Greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'alai loin du Palais errer sur le Parnasse.
La Famille en pâlit, & vit en fremissant
Dans la poudre du Greffe un Poëte naissant.
On vid avec horreur une Muse éfrenée
Dormir chez un Greffier la grasse matinée.
Deslors à la richesse il falut renoncer:
Ne pouvant l'aquerir, j'apris à m'en passer:
Et sur-tout redoutant la basse servitude,
La libre verité fut mon unique étude.
Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
Qui l'eût creu? que pour moi le sort dût se flé-
chir.

Mais du plus grand des Rois la bonté sans limite,
Toûjours prête à courir au devant du merite,
Creut voir dans ma franchise un merite inconnu,
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains Adversaires,
Ne pûrent, dans leur course arrêter ses bienfaits.
C'en est trop : mon bonheur a passé mes souhaits.
Qu'à son gré desormais la Fortune me jouë,
On me verra dormir au branle de sa rouë.
Si quelque soin encore agite mon repos,
C'est l'ardeur de loüer un si fameux Heros.
Ce soin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit, lors que je dors, en sursaut me réveille ;
Me dit : que ces bienfaits, dont j'ose me vanter,
Par des vers immortels ont dû se meriter.
C'est là le seul chagrin qui trouble encor mon ame.
Mais si, dans le beau feu du zele qui m'enflame,
Par un ouvrage enfin des Critiques vainqueur,
Je puis, sur ce sujet, satisfaire mon cœur ;
Guilleragues, plain-toi de mon humeur legere :
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangere,
Ou d'un vil interêt reconnoissant la loi,
Je cherche mon bonheur autre-part que chez moi.

EPISTRE VI.

A MONSIEUR DE LAMOIGNON,

AVOCAT GENERAL.

OUI, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique azile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'est un petit Village, * ou plûtôt un Hameau
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine au pié des monts que son flot vient laver:
Void du sein de ses eaux vingt isles s'élever,
Qui partageant son cours en diverses manieres,
D'une riviere seule, y forment vingt rivieres.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantez
Et de noiers souvent du passant insultez.
Le village au dessus forme un amphitheatre.
L'habitant ne connoît ni la chaux, ni le plâtre,

* *Hautisle proche la Roche-Guion.*

Et dans le roc qui cede & se coupe aisément,
Chacun fait de sa main creuzer son logement.
La maison du Seigneur seule un peu plus ornée
Se presente au dehors de murs environnée.
Le Soleil en naissant la regarde d'abord:
Et le mont la défend des outrages du Nord.
C'est-là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un valon bornant tous mes desirs,
J'achete à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt un livre en main errant dans les préries
J'ocupe ma raison d'utiles rêveries.
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois aux apas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide;
Ou d'un plomb qui suit l'œil, & part avec l'éclair
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table au retour propre & non magnifique
Nous presente un repas agreable & rustique.
Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est [sain.
La maison le fournit, la fermiere l'ordonne,

Et mieux que Bergerat * l'apetit l'assaisonne.
O fortuné séjour ! ô champs aimez des Cieux !
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls, oublier tout le monde !

Mais à peine du sein de vos valons cheris,
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris, [sage.
Qu'en tous lieux les chagrins m'atendent au pas-
Un Cousin abusant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, & sans me déboter,
Chez vingt Juges pour lui j'aille solliciter.
Il faut voir de ce pas les plus considerables.
L'un demeure au Marais, & l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'éfroi.
Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,
Et d'atentat horrible on traita la Satire.
Et le Roi, que dit-il ? Le Roi se prit à rire.
Contre vos derniers vers on est fort en couroux :
Pradon a mis au jour un livre contre vous,
Et chez le chapelier du coin de nôtre place
A l'entour d'un castor j'en ai leu la préface.
L'autre jour sur un mot la Cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina.
Un écrit scandaleux sous vôtre nom se donne.

* *Fameux Traiteur.*

D'un Pasquin qu'on a fait, au Louvre on vous
soupçonne.
Moi ? Vous. On nous l'a dit dans le Palais Roial.
Douze ans sont écoulez, depuis le jour fatal,
Qu'un Libraire imprimant les essais de ma plume,
Donna pour mon malheur un trop heureux volume.
Toûjours depuis ce tems en proie aux sots discours
Contre eux la verité m'est un foible secours.
Vient-il de la Province une satire fade,
D'un Plaisant du païs insipide boutade ?
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi :
Et le sot Campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin & la Cour & la Ville.
Non, à d'autres, dit-il, on connoît vôtre stile.
Combien de tems ces vers vous ont-ils bien
coûté ?
Ils ne sont point de moi, Monsieur, en verité.
Peut-on m'atribuer ces sotises étranges ?
Ah ! Monsieur, vos mépris vous servent de loüan-
[ges.
Ainsi de cent chagrins dans Paris acablé,
Juge, si toûjours triste, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le tems de courtiser les Muses.
Le monde cependant se rit de mes excuses,
Croit que pour m'inspirer sur chaque évenement
Apollon doit venir au premier mandement.

Un bruit court que le Roi va tout reduire en
poudre,
Et dans Valencienne est entré comme un foudre ;
Que Cambrai des François l'épouvantable écueil
A veu tomber enfin ses murs & son orgueil :
Que devant Saint-Omer Nassau par sa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complete.
Dieu sait, comme les vers chez vous s'en vont
couler !
Dit d'abord un Ami qui veut me cageoler,
Et dans ce tems guerrier, & fecond en Achilles
Croit que l'on fait les vers, comme l'on prend
les villes.
Mais moi dont le genie est mort en ce moment,
Je ne sai que répondre à ce vain compliment,
Et justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux est le Mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré !
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,
N'a jamais enivré d'une vaine fumée,
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul conte de son loisir !
Il n'a point à soufrir d'afronts ni d'injustices,

Et du peuple inconstant il brave les caprices.
Mais nous autres faiseurs de livres & d'écris,
Sur les bords du Permesse aux loüanges nouris,
Nous ne saurions briser nos fers, & nos entraves ;
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.
Du rang où nôtre esprit une fois s'est fait voir,
Sans un fâcheux éclat, nous ne saurions déchoir.
Le public enrichi du tribut de nos veilles
Croit qu'on doit ajoûter merveilles sur merveilles.
Au comble parvenus il veut que nous croissions :
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
Cependant tout décroît, & moi-même à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
Déja moins plein de feu, pour animer ma voix,
J'ai besoin du silence & de l'ombre des bois.
Ma Muse qui se plaît dans leurs routes perduës,
Ne sauroit plus marcher sur le pavé des ruës.
Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus, par quelle humeur sauvage,
Tout l'Esté loin de toi demeurant au village
J'y passe obstinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,

Le merite éclatant, & la haute éloquence
Apellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des
lois.
Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie.
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie;
Que l'opresseur ne montre un front audacieux,
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
Mais pour moi de Paris citoien inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prez & des forêts.
Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,
Atendre que Septembre ait ramené l'Automne,
Et que Cerés contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacus comblera de ses nouveaux bienfaits
Le Vendangeur ravi de ploier sous le faix,
Aussi-tôt ton Ami redoutant moins la ville
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Baville.
Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
Tu me verras souvent à te suivre empressé,
Pour monter à cheval rapelant mon audace,
Aprenti Cavalier galoper sur ta trace.
Tantôt sur l'herbe assis au pié de ces côteaux,

Où Policrene * épand ses liberales eaux,
Lamoignon, nous irons libres d'inquietude
Discourir des vertus dont tu fais ton étude :
Chercher quels sont les biens veritables & faux :
Si l'honnête homme en soi doit soufrir des défaux:
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste sience, ou la vertu solide.
C'est ainsi que chez toi tu sauras m'atacher.
Heureux! si les Fâcheux promts à nous y chercher
N'y viennent point semer l'ennuieuse tristesse.
Car dans ce grand concours d'hommes de toute espece,
Que sans cesse à Baville atire le devoir;
Au lieu de quatre Amis qu'on atendoit le soir,
Quelquefois de Fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'instant assiegent les alées.
Alors sauve qui peut, & quatre fois heureux!
Qui sait pour s'échaper quelque antre ignoré d'eux.

* *Fontaine à une demi-lieuë de Baville, ainsi nommée par feu Monsieur le premier President de Lamoignon.*

EPISTRE VII.

A MONSIEUR RACINE.

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un Acteur
Emouvoir, étonner, ravir un Spectateur!
Jamais Iphigenie en Aulide immolée
N'a coûté tant de pleurs à la Grece assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous son nom verser la Chanmêlé.
Ne croi pas toutefois, par tes savans ouvrages,
Entraînant tous les cœurs gagner tous les suffrages,
Si tôt que d'Apollon un genie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent,
Ses Rivaux obscurcis autour de lui croassent,
Et son trop de lumiere importunant les yeux
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,

Peut calmer sur son nom l'injustice & l'envie,
Faire au poids du droit sens pezer tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur legitime prix.
Avant qu'un peu de terre obtenu par priere
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantez,
Furent des sots Esprits à nos yeux rebutez,
L'ignorance & l'erreur à ses naissantes pieces
En habits de Marquis, en robes de Comtesses
Venoient pour difamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secoüoient la teste à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la scene plus exacte.
Le Vicomte indigné sortoit au second acte.
L'un défenseur zelé des Bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnoit au feu.
L'autre, fougueux Marquis lui declarant la guerre
Vouloit vanger la Cour immolée au Parterre.
Mais si-tôt que, d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eût raié du nombre des humains ;
On reconnut le prix de sa Muse éclipsée.
L'aimable Comedie avec lui terrassée
En vain d'un coup si rude espera revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

Tel

Tel fut chez nous le sort du Theatre Comique.

Toi donc, qui t'élevant sur la Scene Tragique
Suis les pas de Sophocle, & seul de tant d'Esprits
De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner, si l'Envie animée,
Atachant à ton nom sa roüille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le merite en repos s'endort dans la paresse:
Mais par les Envieux un genie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'afoiblir, plus il croît & s'élance.
Au Cid persecuté Cinna doit sa naissance,
Et peut-être ta plume aux Censeurs de Pirrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même, dont la gloire ici moins répanduë
Des pâles Envieux ne blesse point la vuë,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soû-mis
De bonne heure a pourvû d'utiles Ennemis:
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avouë
Qu'au foible & vain talent dont la France me louë.
Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.

Je songe à chaque trait que ma plume hazarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si tôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en m'en guerissant que je sais leur répondre:
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus croissant en vertu je songe à me vanger.
Imite mon exemple : & lors qu'une cabale,
Un flot de vains Auteurs follement te ravale ;
Profite de leur haine, & de leur mauvais sens :
Ri du bruit passager de leurs cris impuissans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
Le Parnasse François ennobli par ta veine
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable Avenir.
Et qui voiant un jour la douleur vertueuse
De Phédre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne benira d'abord le siecle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vid naître sous ta main ces pompeuses merveilles?
Cependant laisse ici gronder quelques Censeurs,
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire ?
Que l'Auteur du Jonas s'empresse pour les lire ?
Pourvû qu'ils sachent plaire au plus puissant des Rois :
Qu'à Chantilli Condé les soufre quelquefois ;
Qu'Enguien en soit touché, que Colbert & Vivone,
Que la Rochefoucaut, Marsillac & Pompone,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits delicats se laissent penetrer.
Et plût au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauzier voulût leur donner son sufrage.
C'est à de tels Lecteurs que j'ofre mes écrits.
Mais pour un tas grossier de frivoles Esprits,
Admirateurs zelez de toute œuvre insipide,
Que non loin de la place où Brioché preside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon.



EPISTRE VIII.

AU ROI.

GRAND ROI, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.
Tu sais bien que mon stile est né pour la Satire:
Mais mon esprit contraint de la desavoüer,
Sous ton regne étonnant ne veut plus que loüer.
Tantôt dans les ardeurs de ce zele incommode,
Je songe à mesurer les sillabes d'une Ode :
Tantôt d'une Eneïde auteur ambitieux,
Je m'en forme déja le plan audacieux.
Ainsi toûjours flaté d'une douce manie,
Je sens de jour en jour déperir mon genie,
Et mes vers en ce stile, ennuieux, sans apas,
Deshonorent ma plume, & ne t'honorent pas.

Encor, si ta valeur à tout vaincre obstinée
Nous laissoit pour le moins respirer une année,
Peut-être mon esprit prompt à ressusciter,
Du tems qu'il a perdu sauroit se r'aquiter.

Le Parnasse François non exemt de tous crimes,
Ofre encore à mes vers des sujets & des rimes.
Mais à peine Dinan & Limbourg sont forcez,
Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terrassez.
Ton courage afamé de peril & de gloire
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.
Souvent ce qu'un seul jour te voit executer,
Nous laisse pour un an d'actions à conter.

Que si quelquefois las de forcer des murailles,
Le soin de tes Sujets te rapelle à Versailles,
Tu viens m'embarasser de mille autres vertus,
Te voiant de plus prés je t'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un sejour plein de charmes,
Tu n'es pas moins Heros qu'au milieu des alarmes.
De ton trône agrandi portant seul tout le faix,
Tu cultive les arts, tu répans les bienfaits,
Tu sais recompenser jusqu'aux Muses critiques.
Ah! croi moi, c'en est trop. Nous autres Satiriques
Propres à relever les sotises du tems,
Nous sommes un peu nez pour être mécontens.
Nôtre Muse souvent paresseuse & sterile.

A besoin, pour marcher, de colere & de bile.
Nôtre stile languit dans un remerciment:
Mais, GRAND ROI, nous savons nous plaindre élegamment.
O! que si je vivois sous les regnes sinistres
De ces Rois nez valets de leurs propres Ministres,
Et qui jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leurs tems ne prêtoient que leur nom.
Que, sans les fatiguer d'une loüange vaine,
Aisément les bons mots couleroient de ma veine!
Mais toûjours sous ton regne il faut se récrier.
Toûjours, les yeux au Ciel, il faut remercier.
Sans cesse à t'admirer ma critique forcée,
N'a plus, en écrivant, de maligne pensée,
Et mes chagrins sans fiel & presque évanouïs,
Font grace à tout le sieclee nfaveur de LOUIS.
En tous lieux cependant la Pharsale * aprouvée
Sans crainte de mes vers va la tête levée.
La licence par tout regne dans les écrits.
Déja le mauvais Sens reprenant ses esprits
Songe à nous redonner des Poëmes Epiques,
S'empare des discours-mêmes Academiques.

* *La Pharsale de Brebœuf.*

Perrin a de ses vers obtenu le pardon :
Et la Scene Françoise est en proie à Pradon.
Et moi, sur ce sujet, loin d'exercer ma plume,
J'amasse de tes faits le penible volume,
Et ma Muse ocupée à çet unique emploi,
Ne regarde, n'entend, ne connoît plus que toi.

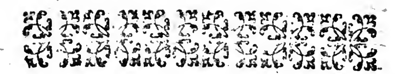
Tu le sais bien pourtant, cette ardeur empressée
N'est point en moi l'éfet d'une ame interessée.
Avant que tes bienfaits courussent me chercher,
Mon zele impatient ne se pouvoit cacher.
Je n'admirois que toi. Le plaisir de le dire
Vint m'aprendre à loüer au sein de la Satire.
Et depuis que tes dons sont venus m'acabler,
Loin de sentir mes vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je, un remords legitime
Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
Il me semble, Grand Roi, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens paié n'est plus du même prix.
J'ai peur que l'Univers, qui sait ma recompense,
N'impute mes transports à ma reconnoissance,
Et que par tes presens mon vers decredité
N'aït moins de poids pour toi dans la posterité.

Toutefois je sai vaincre un remords qui te blesse.
Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse,
A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
Qui d'un si juste soin se pourra donc charger ?
Ah! plûtôt de nos sons redoublons l'harmonie.
Le zele à mon esprit tiendra lieu de genie.
Horace tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en son tems, comme toi, tourmenté,
Pour amortir le feu de sa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois sceut égaier sa bile.
Même de la même main qui peignit Tullius, †
Qui d'afronts immortels couvrit Tigellius, *
Il seut fléchir Glicere, il seut vanter Auguste,
Et marquer sur la lire une cadence juste.
Suivons les pas fameux d'un si noble Ecrivain.
A ces mots quelquefois prenant la lire en main,
Au recit que pour toi je suis prêt d'entreprendre,
Je croi voir les rochers acourir pour m'entendre,
Et déja mon vers coule à flots précipitez :
Quand j'entens le Lecteur qui me crie, Arrêtez :
Horace eut cent talens : mais la Nature avare

† *Senateur Romain.*
* *Fameux Musicien, le plus estimé de son tems, & fort cheri d'August.*

Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre,
Vous passez en audace & Perse & Juvenal :
Mais sur le ton flateur Pinchêne est vôtre égal.
A ce discours, GRAND ROI, que pourrois-je répondre ?
Je me sens sur ce point trop facile à confondre,
Et sans trop relever des reproches si vrais,
Je m'arrête à l'instant, j'admire, & je me tais.





EPISTRE IX.

A MONSEIGNEUR

LE M. DE SEIGNELAY,

SECRETAIRE D'ETAT.

DANGEREUX Ennemi de tout mauvais Flateur,
Seignelay, c'est en vain qu'un ridicule Auteur
Prét à porter ton nom de l'Ebre jusqu'au Gange,
Croit te prendre aux filets d'une sotte loüange.
Aussi-tôt ton esprit prompt à se revolter,
S'échape, & rompt le piege où l'on veut l'arréter.
Il n'en est pas ainsi de ces Esprits frivoles,
Que tout Flateur endort au son de ses paroles,
Qui dans un vain Sonnet placez au rang des Dieux,
Se plaisent à fouler l'Olimpe radieux,
Et fiers du haut étage où La Serre les loge,
Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.

Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.
Non, que tu sois pourtant de ces rudes esprits
Qui regimbent toûjours quelque main qui les flate.
Tu soufres la loüange adroite & délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
Mais un Auteur novice à répandre l'encens
Souvent à son Heros, dans un bizare ouvrage,
Donne de l'encensoir au travers du visage :
Va loüer Monterei d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Electeurs Turene repoussé.
Tout éloge imposteur blesse une ame sincere.
Si pour faire sa cour à ton illustre Pere,
Seignelai, quelque Auteur d'un faux zele emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,
La solide vertu, la vaste intelligence,
Le zele pour son Roi, l'ardeur, la vigilance,
La constante équité, l'amour pour les beaux arts,
Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars,
Et, pouvant justement l'égaler à Mecene,
Le comparoit au fils de Pelée ou d'Alcmene,
Ses yeux d'un tel discours foiblement éblouïs,
Bientôt dans ce tableau reconnoîtroient LOUIS,
Et, glaçant d'un regard la Muse & le Poëte,
Imposeroient silence à sa verve indiscrete.

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en
Et ne s'aplaudit point des qualitez d'autrui. [lui,
Que me sert en éfet, qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, si je me sens malade,
Si dans cet instant même un feu seditieux
Fait boüillonner mon sang, & petiller mes yeux?
Rien n'est beau que le Vrai. Le Vrai seul est aimable,
Il doit regner par tout, & même dans la fable,
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la Verité.
Sais-tu, pourquoi mes vers sont lûs dans les Provinces, [Princes?
Sont recherchez du Peuple, & receus chez les
Ce n'est pas que leurs sons agreables, nombreux,
Soient toûjours à l'oreille également heureux,
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la cesure.
Mais c'est qu'en eux le Vrai du Mensonge vainqueur
Par tout se montre aux yeux, & va saisir le cœur
Que le Bien & le Mal y sont prisez au juste,
Que jamais un Faquin n'y tint un rang auguste,
Et que mon cœur toûjours conduisant mon esprit,

Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à soi-même il n'ait
dit.
Ma pensée au grand jour par tout s'ofre & s'expose,
Et mon vers, bien ou mal, dit toûjours quelque
chose.
C'est par là quelquefois que ma rime surprend.
C'est là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand.
Ni tous ces vains amas de frivoles fornettes,
Montre, Miroir d'amour, amitiez, amourettes,
Dont le titre souvent est l'unique soûtien,
Et qui parlant beaucoup ne disent jamais rien.
Mais peut-être enivré des vapeurs de ma Muse,
Moi-même en ma faveur, Seignelai, je m'abuse.
Cessons de nous flater. Il n'est Esprit si droit
Qui ne soit imposteur, & faux par quelque endroit.
Sans cesse on prend le masque, & quitant la Nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincere assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
Vois-tu cet Importun que tout le monde évite;
Cet Homme à toûjours fuïr qui jamais ne vous
quite?
Il n'est pas sans esprit : mais né triste & pezant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant ;

Il s'est fait de sa joie une loi necessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît sans étude & sans art.
Tout charme en un Enfant, dont la langue sans
fard,
A peine du filet encor débarassée,
Sait d'un air innocent begaier sa pensée.
Le faux est toûjours fade, ennuieux, languissant:
Mais la Nature est vraie, & d'abord on la sent.
C'est elle seule en tout qu'on admire, & qu'on
aime.
Un Esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agreable en soi.
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en
moi.

Ce Marquis étoit né doux, commode, agreable:
On vantoit en tous lieux son ignorance aimable:
Mais depuis quelque mois devenu grand Doc-
teur,
Il a pris un faux air, une sotte hauteur.
Il ne veut plus parler que de rime & de prose.
Des Auteurs décriez il prend en main la cause.
Il rit du mauvais goût de tant d'homme divers,
Et va voir l'Opera, seulement pour les vers.

Voulant se redresser soi-même on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir afecté.
Rien n'est beau, je reviens, que par la verité.
C'est par elle qu'on plaît, & qu'on peut long-tems plaire.
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincere.
En vain, par sa grimace, un Boufon odieux
A table nous fait rire, & divertit nos yeux.
Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre.
Prenez le tête à tête, ôtez-lui son theatre,
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin tenebreux.
Son visage essuié n'a plus rien que d'afreux.
J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.
Mais la seule Vertu peut soufrir la clarté.
Le Vice toûjours sombre aime l'obscurité.
Pour paroître au grand jour, il faut qu'il se déguise.
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.
Jadis l'Homme vivoit au travail ocupé,
Et ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé.
On ne connoissoit point la ruse & l'imposture.
Le Normand même alors ignoroit le parjure.
Aucun Rheteur encore arrangeant le discours,

N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.
Mais si-tôt qu'aux Humains faciles à seduire
L'abondance eut donné le loisir de se nuire.
La Mollesse amena la fausse Vanité.
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.
Pour éblouïr les yeux, la Fortune arrogante
Afecta d'étaler une pompe insolente.
L'or éclata par tout sur les riches habits.
On polit l'émeraude, on tailla le rubis,
Et la laine & la soie en cent façons nouvelles
Aprirent à quiter leurs couleurs naturelles.
La trop courte Beauté monta sur des patins.
La Coquette tendit ses laqs tous les matins,
Et mettant la céruse & le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage.
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.
Le Courtisan n'eut plus de sentimens à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que trõperie.
On vid par tout regner la basse flaterie.
Le Parnasse sur tout fecond en Imposteurs,
Difama le papier par ses propos menteurs.
De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, Odes, Sonnets, Epistres liminaires,
Où toûjours le Heros passe pour sans pareil,

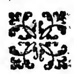
Et fût-il louche & borgne, est reputé Soleil.

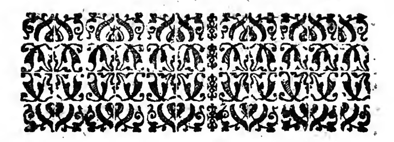
Ne crois pas toutefois, sur ce discours bizarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veuille sans raison frustrer tout l'univers.
La loüange agreable est l'ame des beaux vers.
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit
vraie,
Et que son tour adroit n'ait rien qui nous éfraie.
Alors, comme j'ai dit, tu la fais écouter,
Et sans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.
Mais sans t'aler chercher des vertus dans les nuës,
Il faudroit peindre en toi des veritez connues:
Décrire ton esprit ami de la raison,
Ton ardeur pour ton Roi puisée en ta maison,
A servir ses desseins ta vigilance heureuse,
Ta probité sincere, utile, oficieuse.
Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voïd tracer ses veritables traits.
Condé même, Condé, ce Heros formidable,
Et non moins qu'aux Flamans aux Flateurs redou-
table,
Ne s'ofenseroit pas, si quelque adroit pinceau
Traçoit de ses exploits le fidele tableau:
Et dans Seneffe en feu contemplant sa peinture,

Ne desavoûroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais, malheur au Poëte insipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuieux.
Il auroit beau crier ; „ Premier Prince du monde, †
„ Courage sans pareil, lumiere sans seconde,
Ses vers jetez d'abord, sans tourner le feüillet,
Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet. *

Fin des Epistres.

† *Commencement du Poëme de Charlemagne.*
* *Fameux valet de pié de Monseigneur le Prince.*





PREFACE.

JE ne sai si les trois Epistres que je donne ici au Public auront beaucoup d'Aprobateurs : mais je sai bien que mes Censeurs y trouveront abondamment dequoi exercer leur critique. Car tout y est extrêmement hazardé. Dans le premier de ces trois Ouvrages, sous prétexte de faire le procez à mes derniers Vers, je fais moi-même mon éloge, & n'oublie rien de ce qui peut être dit à mon avantage. Dans le second je m'entretiens avec mon Jardinier de choses tres-basses, & tres-petites ; dans le troisiéme je decide hautement du plus grand & du plus important point de la Religion : Je veux dire, de l'Amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces Censeuts, pour ataquer en moi, & le Poëte orgueilleux,

& le Villageois grossier, & le Theologien temeraire. Quelque fortes pourtant que soient leurs ataques, je doute qu'elles ébranlent la ferme resolution que j'ai prise il y a long-tems de ne rien répondre, au moins sur le ton serieux, à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoi bon en éfet perdre inutilement du papier? Si mes Epistres sont mauvaises, tout ce que je dirai ne les fera pas trouver bonnes; & si elles sont bonnes, tout ce qu'ils diront ne les fera pas trouver mauvaises. Le Public n'est pas un Juge qu'on puisse corrompre, ni qui se regle par les passions d'autrui. Tout ce bruit, tous ces Ecrits qui se font ordinairement contre des ouvrages où l'on court, ne servent qu'à y faire encore plus courir, & à en mieux marquer le merite. Il est de l'essence d'un bon Livre d'avoir des Censeurs: & la plus grande disgrace qui puisse arriver à un Ecrit qu'on met au jour, ce n'est pas que beaucoup de gens en disent du mal, c'est que personne n'en dise rien.

Je me garderai donc bien de trouver mauvais qu'on ataque mes trois Epistres. Ce qu'il y a de certain, c'est que je les ai fort travaillées, & principalement celle de l'Amour de Dieu, que j'ai retouchée plus d'une fois, & où j'avouë que j'ai emploié

tout le peu que je puis avoir d'eſprit, & de lumieres. J'avois deſſein d'abord de la donner toute ſeule ; les deux autres me paroiſſant trop frivoles pour être preſentées au grand jour de l'impreſſion, avec un Ouvrage ſi ſerieux. Mais des Amis tres-ſenſez m'ont fait comprendre, que ces deux Epiſtres, quoique dans le ſtile enjoüé, étoient pourtant des Epiſtres morales, où il n'étoit rien enſeigné que de vertueux. Qu'ainſi étant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pourroient mêmes faire une diverſité agreable ; & que d'ailleurs beaucoup d'honnêtes gens ſouhaitant de les avoir toutes trois enſemble, je ne pouvois pas avec bienſéance me diſpenſer de leur donner une ſi legere ſatisfaction. Je me ſuis rendu à ce ſentiment, & on les trouvera raſſemblées ici dans un même cahier. Cependant comme il y a des gens de pieté, qui peut-être ne ſe ſoucieront guere de lire les entretiens que je puis avoir avec mon Jardinier & avec mes Vers, il eſt bon de les avertir, qu'il y a ordre de leur diſtribuer à part la derniere, c'eſt à ſavoir celle qui traite de l'Amour de Dieu ; & que non ſeulement je ne trouverai pas étrange, qu'ils ne liſent que celle-là ; mais que je me ſens quelquefois moi-même en des diſpoſitions d'eſ-

prit, où je voudrois de bon cœur n'avoir de ma vie composé que ce seul Ouvrage, qui vrai-semblablement sera la derniere piece de Poësie qu'on aura de moi : mon genie pour les Vers commençant à s'épuiser, & mes emplois historiques ne me laissant guere le tems de m'apliquer à chercher, & à ramasser des rimes.

Au reste, avant que de finir cette Preface, il ne sera pas hors de propos, ce me semble, de rassurer des personnes timides, qui n'aiant pas une fort grande idée de ma capacité en matiere de Theologie douteront peut-être que tout ce que j'avance en mon Epistre soit fort infaillible, & aprehenderont qu'en voulant les conduire je ne les égare. Afin donc qu'elles marchent seurement, je leur dirai, vanité à part : Que j'ai leû plusieurs fois cette Epistre à un fort grand nombre de Docteurs de Sorbone, de Peres de l'Oratoire & de Jesuites tres-celebres qui tous y ont aplaudi, & en ont trouvé la Doctrine tres-saine & tres-pure. Que beaucoup de Prelats illustres à qui je l'ai recitée en ont jugé comme eux. Que Monseigneur l'Evêque de Meaux, c'est à dire, une des plus grandes lumieres qui aient éclairé l'Eglise dans les derniers Siecles, a eû long-tems mon Ouvrage entre les mains ;

& qu'aprés l'avoir lû & relû plusieurs fois, il m'a non seulement donné son aprobation, mais a trouvé bon que je publiasse à tout le monde, qu'il me la donnoit. Enfin, que pour mettre le comble à ma gloire, ce saint Archevêque dans le Diocese duquel j'ai le bonheur de me trouver, ce grand Prélat, dis-je, aussi éminent en doctrine & en vertus, qu'en dignité & en naissance, que le plus grand Roi de l'Univers, par un choix visiblement inspiré du Ciel, a donné à la Ville capitale de son Roiaume, pour assurer l'Innocence, & pour détruire l'Erreur, Monseigneur l'Archevêque de Paris, en un mot, a bien daigné aussi examiner soigneusement mon Epistre, a eû mêmes la bonté de me donner sur plus d'un endroit des conseils que j'ai suivis ; & m'a enfin acordé aussi son aprobation avec des éloges dont je suis également ravi & confus.

Je croiois n'avoir plus rien à dire au Lecteur. Mais dans le tems même que cette Preface étoit sous la presse, on m'a aporté une miserable Epistre en vers, que quelque impertinent a fait imprimer, & qu'on veut faire passer pour mon Ouvrage sur l'Amour de Dieu. Je suis donc obligé d'ajoûter cet article, afin d'avertir le Pu-

blic, que je n'ai fait d'Epiſtre ſur l'Amour de Dieu, que celle qu'on trouvera ici: l'autre étant une piece fauſſe, & incomplete, composée de quelques vers qu'on m'a dérobez, & de pluſieurs qu'on m'a ridiculement prêtez, auſſi bien que les notes temeraires qui y ſont.



EPISTRE

IHS

EPISTRE X.

A MES VERS.

J'AY beau vous arrêter, ma remontrance est
vaine ;
Allez, partez, mes Vers, dernier fruit de ma veine.
C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour.
La prison vous deplaît, vous cherchez le grand jour.
Et déja chez Barbin, ambitieux Libelles,
Vous brûlez d'étaler vos fueilles criminelles.
Vains & foibles Enfans dans ma vieillesse nez,
Vous croyez sur les pas de vos heureux aînez ;
Voir bientost vos bons mots passant du Peuple aux
Princes,
Charmer également la Ville & les Provinces,
Et par le promt effet d'un sel réjoüissant
Devenir quelquefois proverbes en naissant.

Mais perdez cette erreur dont l'apas vous amorce,
Le tems n'est plus, mes Vers, où ma Muse en sa force
Du Parnasse François formant les Nourriçons,
De si riches couleurs habilloit ses Leçons :
Quand mon Esprit poussé d'un courroux legitime,
Vint devant la Raison plaider contre la Rime,
A tout le Genre-humain sçut faire le procez,
Et s'attaqua soy-même avec tant de succez.
Alors il n'étoit point de Lecteur si sauvage,
Qui ne se deridât en lisant mon Ouvrage,
Et qui, pour s'égayer, souvent dans ses Discours,
D'un mot pris dans mes Vers n'empruntât le secours.

Mais aujourd'huy qu'enfin la Vieillesse venuë,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chénuë,
A jetté sur ma tête avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets surchargez de trois ans,
Cessez de présumer dans vos folles pensées,
Mes Vers, de voir en foule à vos rimes glacées,
Courir l'argent en main les Lecteurs empressez.
Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passez.

Dans peu vous allez voir vos froides réveries,
Du Public exciter les justes moqueries,
Et leur Auteur jadis à Regnier preferé :]
A Pynchesne, à Liniere, à Perrin comparé.
Vous aurez beau crier, * *O vieillesse ennemie !*
N'a-t-il donc tant vécu que pour cette infamie ?
Vous n'entendrez par tout qu'injurieux brocards,
Et sur vous, & sur lui fondre de toutes parts.

Que veut-il, dira-t-on? Quelle fougue indiscrete
Ramene sur les rangs encor ce vain Athlete ?
Quels pitoyables vers ! Quel style languissant !
Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant :
De peur que tout à coup éflanqué, sans haleine,
Il ne laisse, en tombant, son Maitre sur l'arene.
Ainsi s'expliqueront nos Censeurs sourcilleux :
Et bien-tôt vous verrez mille Auteurs pointilleux
Piece à piece épluchant vos sons & vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles ;
Traiter tout noble mot de terme hazardeux,
Et dans tous vos Discours comme monstres hy-
deux,
Hüer la Metaphore, & la Metonymie,

* *Vers du Cid.*

(Grands mots que Pradon croit des terme de
Chymie :)
Vous soutenir qu'un lit ne peut être effronté :
Que nommer la luxure est une impureté.
En vain contre ce flot d'aversion publique
Vous tiendrez quelque tems ferme sur la boutique
Vous irez à la fin honteusement exclus
Trouver au magazin Pyrame, & Regulus, * a
Ou couvrir chez Thiery d'une fueille encore neuve
Les Meditations de Buzée & d'Hayneuve,
Puis, en tristes lambeaux semez dans les marchez,
Souffrir tous les affronts au Jonas reprochez * b
Mais quoy, de ces discours bravant la vaine
attaque
Déja comme les vers de Cinna, d'Andromaque,
Vous croyez à grands pas chez la posterité
Courir marquez au coin de l'immortalité.
Hé bien, contentez donc l'orgueil qui vous enyvre.
Montrez-vous, j'y consens : mais du moins dans
mon Livre
Commencez par vous joindre à mes premiers écrits

* a *Pieces de Theatre de Mr Pradon.* * b *Poëme heroïque non vendu.*

C'eſt-là qu'à la faveur de vos Freres cheris
Peut-être enfin ſoufferts, cõme Enfans de ma plume
Vous pourez vous ſauver épars dans le volume.
Que ſi mêmes un jour le Lecteur gracieux
Amorcé par mon nom ſur vous tourne les yeux;
Pour m'en recompenſer, mes Vers, avec uſure,
De vôtre Auteur alors faite luy la peinture:
Et ſur tout prenez ſoin, d'effacer bien les traits
Dont tant de Peintres faux ont fletri mes portraits.
Depoſez hardiment: qu'au fond cet Homme horrible,
Ce Cenſeur qu'ils ont peint ſi noir, & ſi terrible,
Fut un eſprit doux, ſimple, ami de l'équité,
Qui cherchant dans ſes vers la ſeule verité
Fit ſans être malin ſes plus grandes malices,
Et qu'enfin ſa candeur ſeule a fait tous ſes vices.
Dites; que harcelé par les plus vils Rimeurs
Jamais bleſſant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs:
Libre dans ſes diſcours, mais pourtant toûjours ſage,
Aſſez foible de corps, aſſez doux de viſage,

Ni petit, ni trop grand, tres-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutoſt que vertueux.

Que ſi quelqu'un, mes Vers, alors vous importune
Pour ſçavoir mes parens, ma vie & ma fortune,
Contez luy, qu'allié d'aſſez hauts Magiſtrats,
Fils d'un Pere Greffier né d'ayeux Avocats,
Dés le berceau perdant une fort jeune Mere,
Reduit ſeize ans aprés à pleurer mon vieux Pere,
J'allay d'un pas hardi, par moy-méme guidé,
Et de mon ſeul genie en marchant ſecondé,
Studieux amateur, & de Perſe, & d'Horace,
Aſſez prés de Regnier m'aſſeoir ſur le Parnaſſe.
Que par un coup du ſort au grand jour amené,
Et des bords du Permeſſe à la Cour entraîné,
Je ſçûs, prenant l'effort par des routes nouvelles,
Elever aſſez haut mes poëtiques ailes:
Que ce Roy dont le nom fait trembler tant de Rois
Voulut bien que ma main crayonnât ſes exploits
Que plus d'un Grand m'aima juſques à la tendreſſe,
Que ma veuë à Colbert inſpiroit l'allegeſſe:

Qu'aujourd'hui même encore de deux ſens affoi-
bli :
Retiré de la Cour, & non mis en oubli ;
Plus d'un Heros épris des fruits de mon étude
Vient quelquefois chez moy goûter la ſolitude.
Mais des heureux regards de mon Aſtre éton-
nant,
Marquez bien cet effet encor plus ſurprenant,
Qui dans mon ſouvenir aura toûjours ſa place :
Que de tant d'Ecrivains de l'Ecole d'Ignace
Eſtant, comme je ſuis, ami ſi declaré,
Ce docteur toutefois ſi craint, ſi reveré,
Qui contre Eux de ſa plume épuiſa l'energie
Arnaud le grand Arnaud fit mon apologie. *
Sur mon tombeau futur, mes Vers, pour l'é-
noncer,
Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.
Allez juſqu'où l'Aurore en naiſſant void l'Hy-
daſpe,
Chercher, pour l'y graver, le plus précieux jaſpe.

* *Mr Arnaud a fait une Diſſertation où il me juſti-fie contre mes Cenſeurs, & c'eſt ſon dernier Ouvrage.*

Sur tout à mes Rivaux ſçachez bien l'étaler.

Mais je vous retiens trop. C'eſt aſſez vous parler.

Déja plein du beau feu qui pour vous le tranſporte

Barbin impatient chez moy frappe à la porte.

Il vient pour vous chercher. C'eſt luy : j'entens ſa voix.

Adieu, mes Vers, adieu pour la derniere fois.



EPISTRE XI.

A MON JARDINIER.

Laborieux Valet du plus commode Maistre
Qui pour te rendre heureux ici bas pouvoit naistre,
Antoine, Gouverneur de mon Jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moy l'If, & le Chevrefeuil.
Et sur mes espaliers, industrieux genie,
Sçais si bien exercer l'art de la Quintinie.
O ! que de mon esprit triste & mal ordonné,
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et des défaux sans nombre arracher les racines ?
Mais parle : Raisonnons. Quand du matin au soir
Chez moi poussant la béche, ou portant l'arrosoir
Tu fais d'un sable aride une terre fertile,
Et rens tout mon jardin à tes loix si docile.
Que dis-tu de m'y voir réveur, capricieux,

Tantôt baiſſant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles dans l'air par élans envolées,
Effrayer les Oyſeaux perchez dans mes allées ?
Ne ſoupçonnes-tu point qu'agité du Demon,
Ainſi que ce * Couſin des quatre Fils-Aymon,
Dont tu lis quelquefois la merveilleuſe hiſtoire,
Je rumine en marchant quelque endroit du Grimoire ?
Mais non : Tu te ſouviens qu'au Village on t'a dit,
Que ton Maitre eſt nommé pour coucher par écrit
Les faits d'un Roy plus grand en ſageſſe, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France.
Tu crois qu'il y travaille, & qu'au long de ce mur,
Peut-être en ce moment il prend Mons, & Namur.
Que penſerois-tu donc, ſi l'on t'alloit aprendre,
Que ce grand Chroniqueur des geſtes d'Alexandre,
Aujourdhui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, ſe demene, & s'uze le cerveau ;
Pour te faire à toi-même en rimes inſensées
Un bizarre portrait de ſes folles pensées ?
Mon Maitre, dirois-tu, paſſe pour un Docteur,

* *Maugis.*

Et parle quelquefois mieux qu'un Prédicateur.
Sous ces arbres pourtant, de si vaines sornettes
Il n'iroit point troubler la paix de ces fauvetes ;
S'il lui faloit toûjours, comme moi, s'exercer,
Labourer, couper, tondre, aplanir, palisser,
Et dans l'eau de ces puits sans relâche tiré
De ce sâble étancher la soif demesurée.

Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voy,
Que le plus occupé dans ce jardin, c'est toy.
O ! que tu changerois d'avis, & de langage !
Si deux jours seulement libre du jardinage,
Tout à coup devenu Poëte & bel esprit,
Tu t'allois engager à polir un écrit,
Qui dît sans s'avilir, les plus petites choses,
Fît des plus secs chardons des œillets & des roses,
Et sçût même au discours de la rusticité,
Donner de l'élegance, & de la dignité ;
Un ouvrage en un mot qui juste en tous ses termes,
Sçût plaire à D'Aguesseau *, sçût satisfaire Termes,
Sçût, dis-je, contenter, en paroissant au jour,
Ce qu'ont d'Esprits plus fins & la Ville, & la Cour.

* *Avocat General.*

Bientôt de ce travail revenu sec, & pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
Tu dirois, reprenant ta pelle, & ton rateau,
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau,
Que d'aller follement égaré dans les nuës.
Me lasser à chercher des visions cornuës,
Et pour lier des mots si mal s'entr'accordans
Prendre dans ce jardin la lune avec les dents.

Approche donc, & vien; qu'un Paresseux t'apprenne,
Antoine, ce que c'est que fatigue, & que peine.
L'Homme ici bas toûjours inquiet, & gêné
Est dans le repos même au travail condamné.
La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux Poëtes
Les neuf trompeuses Sœurs dans leurs douces retraites
Promettent du repos sous leurs ombrages frais:
Dans ces tranquilles Bois pour Eux plantez exprez,
La Cadence aussi-tôt, la Rime, la Césure,
La riche expression, la nombreuse Mesure,
Sorcieres dont l'amour sçait d'abord les charmer,
De fatigues sans fin viennent les consumer.
Sans cesse poursuivant ces fugitives Fées.

On void ſous les Lauriers haleter les Orphées:
Leur eſprit toutefois ſe plaiſt dans ſon tourment,
Et ſe fait de ſa peine un noble amuſement.
Mais je ne trouve point de fatigue ſi rude,
Que l'ennuyeux loiſir d'un mortel ſans étude,
Qui, jamais ne ſortant de ſa ſtupidité,
Soutient dans les langueurs de ſon oyſiveté,
D'une lâche indolence eſclave volontaire,
Le penible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offuſqué de ſes penſers épais
Loin du trouble & du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de ſa ſombre pareſſe
Tous les honteux Plaiſirs Enfans de la moleſſe,
Uſurpant ſur ſon ame un abſolu pouvoir,
De monſtrueux deſirs le viennent émouvoir,
Irritent de ſes ſens la fureur endormie,
Et le font le joüet de leur triſte infamie.
Puis ſur leurs pas ſoudain arrivent les Remords;
Et bientoſt avec Eux tous les Fleaux du corps,
La Pierre, la Colique & les Goutes cruelles,
Guenaud, Rainſſant, Brayer, preſque auſſi triſtes qu'Elles,
Chez l'indigne mortel courent tous s'aſſembler,

De travaux douloureux le viennent accabler,
Sur le duvet d'un Lit theâtre de ses génes,
Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes,
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Réconnois donc, Antoine, & conclus avec moi.
Que la pauvreté mâle, active, vigilante,
Est parmi les travaux moins lasse, & plus contente,
Que la Richesse oisive au sein des voluptez.

Je te vais sur cela prouver deux veritez.
L'une, que le travail aux Hommes necessaire,
Fait leur felicité plûtôt que leur misere;
Et l'autre, qu'il n'est point de Coupable en repos.
C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
Suy-moi donc. Mais je voy sur ce début de prône.
Que ta bouche déja s'ouvre large d'un alune,
Et que les yeux fermez tu baisses le menton.
Ma foy, le plus seur est de finir ce sermon,
Aussi-bien j'aperçoy ces Melons qui t'attendent,
Et ces Fleurs qui là-bas entre elles se demandent;
S'il est fête au village; & pour quel Saint nouveau,
On les laisse aujourd'hui si long-tems manquer d'eau.

EPITRE XII.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

A Monsieur L'Abbé Renaudot.

Docte Abbé, tu dis vrai, l'Homme au crime attaché,
En vain, sans aimer Dieu, croit sortir du peché.
Toutefois n'en déplaise aux transports frenetiques
Du fougueux Moine * auteur des troubles Germaniques,
Des tourmens de l'Enfer la salutaire Peur,
N'est pas toûjours l'effet d'une noire vapeur,
Qui de remords sans fruit agitant le Coupable,
Aux yeux de Dieu le rend encor plus haïssable.
Cette utile frayeur propre à nous penetrer,
Vient souvent de la Grace en nous prête d'entrer,
Qui veut dans nôtre cœur se rendre la plus forte,
Et pour se faire ouvrir déja frape à la porte.
Si le Pecheur poussé de ce saint mouvement,

* *Luther.*

Reconnoissant son crime, aspire au Sacrement,
Souvent Dieu tout à coup d'un vrai zéle l'enflâme,
Le Saint Esprit revient habiter dans son ame,
Y convertit enfin les tenebres en jour,
Et la Crainte servile en filial Amour.
C'est ainsi que souvent la Sagesse supréme
Pour chasser le Démon se sert du Démon même.
Mais lorsqu'en sa malice un Pécheur obstiné,
Des horreurs de l'enfer vainement étonné,
Loin d'aimer humble Fils son veritable Père,
Craint, & regarde Dieu comme un Tyran sévere,
Aux biens qu'il nous promet ne trouve aucun apas
Et souhaite en son cœur que ce Dieu ne soit pas;
En vain la peur sur lui remportant la victoire
Aux piés d'un Prêtre il court décharger sa memoire.
Vil Esclave toûjours sous le joug du peché
Au Démon qu'il redoute il demeure attaché.
L'Amour essentiel à nôtre penitence
Doit être l'heureux fruit de nôtre repentence.
Non, quoique l'ignorance enseigne sur ce point,
Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.
A le chercher la Peur nous dispose, & nous aide:

Mais il ne vient jamais que l'amour ne succede.
Cessez de m'opposer vos discours imposteurs,
Confesseurs insensez, ignorans Seducteurs,
Qui pleins des vains propos que l'erreur vous debite,
Vous figurez qu'en vous un pouvoir sans limite
Justifie à coup seûr tout Pecheur alarmé,
Et que sans aimer Dieu l'on peut en étre aimé.

Quoy donc, cher Renaudot, un Chrêtien effroyable,
Qui jamais servant Dieu n'eût d'objet que le Diable,
Pourra marchant toûjours dans des sentiers maudits,
Par des formalitez gagner le Paradis;
Et parmi les Elûs dans la Gloire éternelle,
Pour quelques Sacremens reçûs sans aucun zéle,
Dieu fera voir aux yeux des Saints épouvantez
Son ennemi mortel assis à ses côtez?
Peut-on se figurer de si folles chimeres?
On void pourtant, on void des Docteurs, méme austéres,
Qui les semant par tout s'en vont pieusement

De toute pieté sapper le fondement ;
Qui, le cœur infecté d'erreurs si criminelles,
Se disent hautement les purs, les vrais fideles ;
Traitant d'abord d'Impie, & d'Heretique affreux
Quiconque ose pour Dieu se déclarer contre Eux.
De leur audace en vain les vrais Chrêtiens gemissent ;
Prêts à la repousser les plus hardis mollissent,
Et voyant contre Dieu le Diable accredité,
N'osent, qu'en bégayant, prêcher la verité.
Mollirons-nous aussi ? Non, sans peur, sur ta trace,
Docte Abbé, de ce pas j'iray leur dire en face :
Ouvrez les yeux enfin, Aveugles dangereux.
Oüi, je vous le soûtiens ; Il seroit moins affreux,
De ne point reconnoitre un Dieu Maitre du monde,
Et qui regle à son gré le Ciel, la Terre, & l'Onde ;
Qu'en avoüant qu'il est, & qu'il sçut tout former,
D'oser dire qu'on peut lui plaire sans l'aimer.
Un si bas, si honteux, si faux Christianisme,
Ne vaut pas des Platons l'éclairé Paganisme ;
Et cherir les vrais biens, sans en savoir l'Auteur,

Vaut mieux que ſans l'aimer connoitre un Createur.

Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur ſi ſainte

Que je veux qu'en un [cœur amene enfin la Crainte,]

Je n'entens pas ici ce doux ſaiſiſſement,
Ces tranſport pleins de joye,& de raviſſement,
Qui font des Bien-heureux la juſte recompenſe,
Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance.
Dans nous l'amour de Dieu fécond en saints deſirs,
N'y produit pas toûjours de ſenſibles plaiſirs.
Souvent le cœur qui l'a ne le ſait pas lui-même.
Tel craint de n'aimer pas qui ſincerement aime,
Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur,
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace & que froideur.
C'eſt ainſi quelquefois qu'un indolent Myſtique,
Au milieu des pechez tranquille Fanatique,
Du plus parfait Amour penſe avoir l'heureux don,
Et croit poſſeder Dieu dans les bras du Démon.

Voulez-vous donc ſçavoir, ſi la Foy dans vôtre ame,
Allume les ardeurs d'une ſincere flame:
Conſultez-vous vous même. A ſes regles ſoumis
Pardonnez-vous ſans peine à tous vos ennemis:
Combattez-vous vos ſens? Domtez-vous vos foibleſſes?
Dieu dans le Pauvre eſt-il l'objet de vos largeſſes?
Enfin dans tous ſes points pratiquez-vous ſa Loy?
Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moy.
Qui fait exactement ce que ma Loi commande
A pour moy, dit ce Dieu, *l'Amour que je demande.*
Faites-le donc, & ſeûr, qu'il nous veut ſauver tous,
Ne vous allarmez point pour quelques vains dégouts
Qu'en ſa ferveur ſouvent la plus ſainte ame éprouve.
Marchez, courez à luy. Qui le cherche le trouve,
Et plus de vôtre cœur il paroiſt s'écarter,
Plus par vos actions ſongez à l'arreſter.
Mais ne ſoutenez point cet horrible blaſphême,

Qu'un Sacrement reçû, qu'un Prestre, que Dieu même,
Quoi que vos faux Docteurs osent vous avancer,
De l'Amour qu'on luy doit puissent vous dispenser.
Mais s'il faut qu'avant tout dans une ame Chrétienne,
Diront ces grands Docteurs, l'Amour de Dieu survienne:
Puisque ce seul Amour suffit pour nous sauver,
Dequoy le Sacrement viendra-t-il nous laver?
Sa vertu n'est donc plus qu'une vertu frivole
O le bel argument digne de leur Ecole!
Quoy, dans l'Amour divin en nos cœurs allumé
Le vœu du Sacrement n'est-il pas renfermé?
Un Payen converty, qui croit un Dieu suprême,
Peut-il étre Chrétien qu'il n'aspire au Baptême?
Ni le Chrêtien en pleurs étre vraiment touché
Qu'il ne veuille à l'Eglise avoüer son peché?
Du funeste esclavage où le Démon nous traîne
C'est le Sacrement seul qui peut rompre la chaîne
Aussi l'Amour d'abord y court avidement:

Mais lui-même il en est l'ame & le fondement.
Lors qu'un Pecheur ému d'une humble repentance,
Par les degrez prescrits court à la Penitence;
S'il n'y peut parvenir, Dieu sait les suposer.
Le seul Amour manquant ne peut point s'excuser.
C'est par lui que dans nous la Grace fructifie,
C'est lui qui nous ranime, & qui nous vivifie.
Pour nous rejoindre à Dieu lui seul en est le lien;
Et sans lui, Foy, Vertus, Sacremens, tout n'est
rien.
A ces Discours pressans que sauroit-on répondre?
Mais aprochez; Je veux encor mieux vous confondre,
Docteurs. Dites-moi donc. Quand nous sommes
absous,
Le Saint Esprit est-il, ou n'est-il pas en nous?
S'il est en nous; peut-il n'étant qu'Amour lui-même,
Ne nous échauffer point de son amour suprême,
Et s'il n'est pas en nous, Sathan toûjours vainqueur,
Ne demeure-t-il pas maitre de nôtre cœur?

Avoüez donc qu'il faut qu'en nous l'Amour renaisse,
Et n'allez point, pour fuir la Raison qui vous presse,
Donner le non d'Amour au trouble inanimé,
Qu'au cœur d'un Criminel la Peur seule a formé.
L'ardeur qui justifie, & que Dieu nous envoye,
Quoi qu'ici-bas souvent inquiete, & sans joye,
Est pourtant cette ardeur,ce même feu d'amour,
Dont brûle un Bien-heureux en l'éternel Séjour.
Dans le fatal instant qui borne nôtre vie,
Il faut que de ce feu nôtre ame soit remplie;
Et Dieu sourd à nos cris,s'il ne l'y trouve pas,
Ne l'y rallume plus aprés nôtre trépas.
Rendez-vous donc enfin à ces clairs syllogismes,
Et ne prétendez plus par vos confus sophismes,
Pouvoir encore aux yeux du Fidele éclairé,
Cacher l'Amour de Dieu dans l'Ecole égaré.
Aprenez que la Gloire,où le Ciel nous apelle,
Un jour des vrais Enfans doit couronner le zéle,
Et non les froids remords d'un Esclave craintif,
Où crut voir Abely quelque Amour negatif.
Mais quoi?j'entés déja plus d'un fier Scholastique

Qui me voyant ici, sur ce ton dogmatique,
En vers audacieux traiter ces points sacrez,
Curieux me demande, où j'ay pris mes degrez:
Et si, pour m'éclairer sur ces sombres matieres,
Deux cents Auteurs extraits m'ont presté leur lumieres.
Non. Mais pour decider, que l'Homme, qu'un Chrestien
Est obligé d'aimer l'unique Auteur du bien,
Le Dieu qui le nourit, le Dieu qui le fit naistre,
Qui nous vint par sa mort donner un second étre
Faut-il avoir receu le bonnet Doctoral,
Avoir extrait Gamache, Isambert, & Du Val?
Dieu dans son Livre saint, sans chercher d'autre Ouvrage,
Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page?
De vains Docteurs encore, ô prodige honteux!
Oseront nous en faire un problême douteux!
Viendront traiter d'erreur digne de l'anathéme
L'indispensable Loy d'aimer Dieu pour lui-même
Et par un dogme faux dans nos jours enfanté,
Des devoirs du Chrétien rayer la Charité!
Si j'allois consulter chez Eux le moins severe,
Et luy disois: Un fils doit-il aimer son Pere?

Ah

Ah ! peut-on en douter, diroit-il brusquement.
Et quand je leur demande en ce même moment:
L'Homme ouvrage d'un Dieu seul bon, & seul
aimable,
Doit-il aimer ce Dieu son Pere veritable ?
Leur plus rigide Auteur n'ose le décider,
Et craint en l'affirmant de se trop hazarder.
Je ne m'en puis défendre : il faut que je t'écrive
La Figure bizarre & pourtant assez vive,
Que je sçûs l'autre jour employer dans son lieu,
Et qui déconcerta ces ennemis de Dieu.
Au sujet d'un Ecrit, qu'on nous venoit de lire,
Un d'entre-Eux m'insulta, sur ce que j'osai dire;
Qu'il faut, pour être absous d'un crime confessé;
Avoir pour Dieu du moins un Amour commencé.
Ce dogme, me dit-il, est un pur Calvinisme.
O Ciel! me voilà donc dans l'erreur dans le schisme
Et partant reprouvé. Mais, poursuivis-je alors;
Quand Dieu viendra juger les Vivans, & les Morts
Et des humbles Agneaux, objet de sa tendresse,
Separera des Bons la troupe pechéresse,

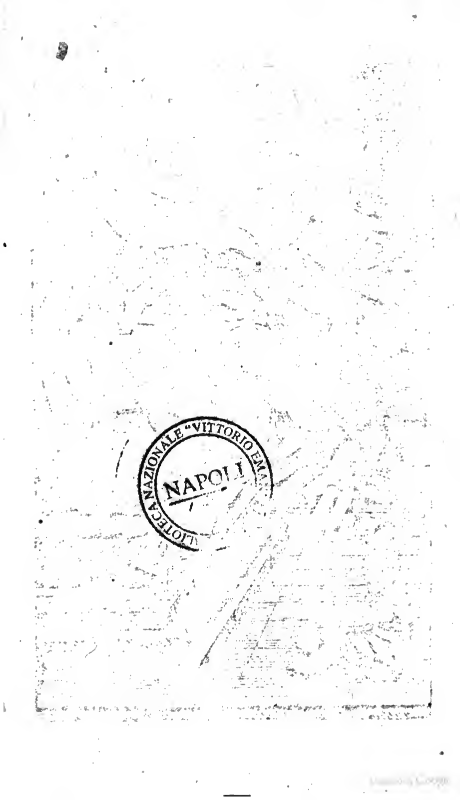
A tous il nous dira ſevere, ou gracieux,
Ce qui nous fit impurs ou juſtes à ſes yeux.
Selon vous donc, à moi reprouvé, bouc infame,
Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flâme,
Malheureux, qui ſoutins, que l'Homme deût m'aimer,
Et qui, ſur ce ſujet, trop promt à declamer
Pretendis, qu'il falloit pour fléchir ma justice,
Que le Pecheur touché de l'horreur de ſon vice
De quelque ardeur pour moi ſentit les mouvemens
Et gardât le premier de mes commandemens.
Dieu, ſi je vous en croy, me tiendra ce langage.
Mais à vous tendre Agneau ſon plus cher heritage
Orthodoxe Ennemi d'un dogme ſi blâmé,
Venez, vous dira-t-il, venez mon Bien aimé:
Vous, qui dans les détours de vos raiſons ſubtiles
Embarraſſant les mots d'un des plus Ss Conciles,
Avez delivré l'Homme, O l'utile Docteur!
De l'importun fardeau d'aimer ſon Createur.
Entrez au Ciel: Venez comblé de mes loüanges

Du besoin d'aimer Dieu desabuser les Anges.
A de tels mots, si Dieu pouvoit les prononcer,
Pour moi je répondrois, je crois sans l'offenser,
O! que pour vous mon cœur moins dur, & moins farouche,
Seigneur n'a-t-il, helas! parlé comme ma bouche
Ce seroit ma réponse à ce Dieu fulminant.
Mais vous de ses douceurs objet fort surprenant;
Je ne sçai pas comment ferme en vôtre Doctrine,
Des ironiques mots de sa bouche divine
Vous pouriez sans rougeur, & sans confusion
Soutenir l'amertume, & la derision.

Laudace du Docteur par ce discours frapée
Demeura sans réplique à ma Prosopopée.
Il sortit tout à coup, & murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
S'en alla chez Binsfeld ou chez Basile Ponce;
Sur l'heure à mes raisons chercher une réponse,

LE
LUTRIN
POEME HEROIQUE.


pag. 280



LE LUTRIN.

POEME HEROIQUE.

CHANT PREMIER.



E chante les combats, & ce Prelat terrible,
Qui par ses longs travaux, & sa force invincible,
Dans une illustre Eglise exerçant son grand cœur
Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.
C'est en vain que le Chantre apuyé d'un vain titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du Chapitre.
Ce Prelat sur le banc de son Rival altier,
Deux fois le reportant l'en couvrit tout entier.

Muse, redy moy donc quelle ardeur de vengeance
De ces Hommes sacrez rompit l'intelligence,
Et troubla si long-tems deux celebres rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des devots ?
Et Toy, fameux Heros, dont la sage entremise
De ce schisme naissant débarassa l'Eglise ;
Vient d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toy de rire en ce grave sujet.
Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir son antique Chapelle.
Ses Chanoines vermeils & brillans de santé,
S'engraissoient d'une longue & sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux Faineans faisoient chanter Matines,
Veilloient à bien dîner, & laissoient en leur lieu
A des Chantres gagez le soin de loüer Dieu.
Quand la Discorde encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hydeux qui fait fremir la Paix,
S'arrêta prez d'un arbre au pié de son palais.
Là, d'un œil attentif, contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte, elle même s'admire.

Elle y void par le coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grands flots ſes fidéles Normans.
Elle y voit aborder le Marquis, la Comteſſe,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Nobleſſe,
Et par tout des Plaideurs les eſcadrons épars,
Faire autour de Themis floter ſes étendars.
Mais une Egliſe ſeule à ſes yeux immobile,
Garde, au ſein du tumulte, une aſſiete tranquille.
Elle ſeule la brave; elle ſeule aux procez
De ſes paiſibles murs veut deffendre l'accez.
La Diſcorde, à l'aſpect d'un calme qui l'offence,
Fait ſiffler ſes ſerpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche ſe remplit d'un poiſon odieux,
Et de longs traits de feu lui ſortent par les yeux.
  Quoy? dit-elle, d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'auray pû juſqu'ici broüiller tous les Chapitres.
Diviſer Cordelliers, Carmes & Celeſtins?
J'auray fait ſoûtenir un ſiege aux Auguſtins;
Et cette Egliſe ſeule à mes ordres rebelle
Nourrira dans ſon ſein une paix éternelle?
Suis-je donc la Diſcorde? & parmi les Mortels,
Qui voudra deſormais encenſer mes Autels?
  A ces mots, d'un bonnet couvrant ſa tête énorme

Elle prêd d'un vieux chantre & la taille & la forme.
Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le Tresorier.
Dans le reduit obscur d'un alcove enfoncée,
S'éleve un lit de plume à grands fraix amassée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour
En deffendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Regne sur le duvet une heureuse Indolence.
C'est là que le Prelat muni d'un déjeuner,
Dormant d'un leger somme, attendoit le dîner.
La Jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
Son menton sur son sein décend à double étage :
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gemir les coussins sous sa molle épaisseur.
La Deesse en entrant, qui void la nappe mise,
Admire un si bel ordre & reconnoit l'* * *
Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au Prelat sommeillant, elle adresse ces mots.
Tu dors Prelat, tu dors ? & là-haut à ta place,
Le Chantre aux yeux du chœur étale son audace.
Chante les *Oremus*, fait des Processions,
Et répand à grands flots les Benedictions.

Tu dors? attens-tu donc, que sans bulle & sans titre
Il te ravisse encor le Rochet & la Mitre?
Sors de ce lit oyseux, qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'Evêché.
Elle dit: & du vent de sa bouche profane,
Lui soufle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le Prelat se réveille, & plein d'émotion
Lui donne toutefois la benediction.
Tel qu'on void un Taureau, qu'une Guespe en furie
A piqué dans les flancs, aux dépens de sa vie:
Le superbe Animal agité de tourmens,
Exhale sa douleur en longs mugissemens.
Tel le fougueux Prelat, que ce songe épouvante,
Querelle en se levant & Laquais & Servante:
Et d'un juste courroux rallumant sa vigueur,
Même avant le dîner, parle d'aller au Chœur.
Le prudent Gilotin, son Aumônier fidéle,
En vain par ses conseils sagement le rapelle:
Lui montre le peril: Que midi va sonner:
Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.
Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le disner est prest, vous appelle à l'Office?
De vôtre dignité soûtenez mieux l'éclat.

Eſt-ce pour travailler que vous êtes, Prélat ?
A quoy bon ce dégouſt & ce zele inutile ?
Eſt-il donc pour jeûner, Quatre-tems ou Vigile ?
Reprenez vos eſprits, & ſouvenez-vous bien,
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Ainſi dit Gilotin, & ce Miniſtre ſage
Sur table, au même inſtant, fait ſervir le potage.
Le Prélat void la ſoupe, & plein d'un ſaint reſpect
Demeure quelque tems muet à cet aſpect.
Il cede, il dîne enfin : mais toûjours plus farouche
Les morceaux trop hâtez ſe preſſent dans ſa bouche.
Gilotin en gemit & ſortant de fureur,
Chez tous ſes Partiſans va ſemer la terreur.
On void courir chez lui leurs troupes éperduës :
Comme l'on void marcher les bataillons de Gruës :
Quand le Pygmée altier redoublant ſes efforts,
De l'Hebre ou du Strimon vient d'ocuper les bords.
A l'aſpect imprévû de leur foule agreable,
Le Prelat radouci veut ſe lever de table.
Son viſage n'a plus cet air ſi furibon.
Il fait par Gilotin raporter un jambon.
Luy-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur & vermeil il fait remplir ſa coupe ;

Il l'avale d'un trait : & chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vuide en un instint
Si-tost que du nectar la troupe est abreuvée,
On dessert : & soudain la nappe étant levée,
Le Prelat d'une voix conforme à son malheur,
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur.

Illustres Compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez soûtenu par vos pieuses ligues,
Et par qui, maître enfin d'un Chapitre insensé,
Seul à *Magnificat* je me vois encensé.
Souffrirez vous toûjours qu'un orgueilleux m'outrage :
Que le Chantre à vos yeux détruise vôtre ouvrage
Usurpe tous mes droits, & s'égalant à moi
Donne à vôtre Lutrin & le ton & la loy ?
Ce matin même encor, ce n'est point un mensonge
(Une divinité me l'a fait voir en songe)
L'insolent s'emparant du fruit de mes travaux ;
A prononcé pour moi le *Benedicat vos.*
Ouy, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.

Le Prelat à ces mots verse un torrent de larmes.

Il veut, mais vainement poursuivre son discours.
Ses sanglots redoublez en arrestent le cours.
Le zelé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
Pour luy rendre la voix fait raporter à boire.
Quand Sidrac, à qui l'âge alonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un bâton à la main.
Ce Vieillard dans le Chœur a déja vû quatre âges:
Il sçait de tous les temps les differens usages:
Et son rare sçavoir, de simple Marguillier,
L'éleva par degrez au rang de Chevecier. *
A l'aspect du Prelat qui tombe en défaillance,
Il devine son mal, il se ride, il s'avance,
Et d'un ton paternel reprimant ses douleurs:
Laisse au Chantre, dit-il, la tristesse & les pleurs,
Prelat, & pour sauver tes droits & ton empire,
Ecoute seulement ce que le Ciel m'inspire:
Vers cet endroit du Chœur, où le Chantre orgueilleux,
Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux,
Sur ce rang d'ais serrez qui forment sa clôture,

* *C'est celuy qui a soin des Chapes & de la Cire.*

Fut jadis un Lutrin d'inégale structure,
Dont les flancs élargis de leur vaste contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derriere ce Lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
A peine sur son banc on discernoit le Chantre:
Tandis qu'à l'autre banc le Prelat radieux
Découvert au grand jour attiroit tous les yeux.
Mais un Démon fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eust hâté sa ruine,
Soit qu'ainsi de tout tems l'ordonnât le destin,
Fit tomber à nos yeux le Pupitre un matin.
J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie:
Il falut l'emporter dans nôtre Sacristie,
Où depuis trente hyvers sans gloire enseveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entens-moy donc, Prelat. Dés que l'ombre tranquille,
Viendra d'un crespe noir envelopper la ville:
Il faut que trois de nous sans tumulte & sans bruit
Partent à la faveur de la naissante nuit,
Et du Lutrin rompu reünissant la masse,
Aillent d'un zéle adroit le remetre en sa place.

Si le Chantre demain ose le renverser,
Alors de cent arrests tu le peux terrasser.
Pour soûtenir tes droits que le Ciel authorise,
Abime tout plûtôt, c'est l'esprit de l'Eglise.
C'est par là qu'un Prelat signale sa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur.
Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage:
Mais dans Paris plaidons : c'est là nôtre partage.
Tes benedictions dans le trouble croissant,
Tu pourras les repandre & par vingt & par cent :
Et pour braver le Chantre en son orgueil extrême
Les répandre à ses yeux, & le benir lui-méme.
Ce discours aussi-tôt frape tous les esprits,
Et le Prelat charmé l'aprouve par des cris.
Il veut que sur le Champ dans la troupe on choisisse,
Les trois que Dieu destine à ce pieux office.
Mais chacun pretend part à cet illustre emploi.
Le sort, dit le Prelat, vous servira de loy.
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.

Il dit, on obeït, on se presse d'écrire.
Aussi-tost trente noms sur le papier tracez
Sont au fond d'un bonnet par billets entassez
Pour tirer ses billets avec moins d'artifice,
Guillaume enfant de chœur prête sa main novice,
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit en aprochant d'une honnête pudeur.
Cependant le Prelat, l'œil au Ciel, la main nuë,
Benit trois fois les noms, & trois fois les remuë.
Il tourne le bonnet. L'Enfant tire: & Broutin
Est le premier des noms qu'aporte le Destin.
Le Prelat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure:
On se taist; & bien tôt on void paroistre au jour
Le nom, le fameux nom de l'Horlogeur la Tour.
Ce nouvel Adonis, à la taille legere,
Est l'unique souci d'Anne son Horlogere.
Ils s'adorent l'un l'autre; & ce couple charmant
S'unit long-tems, dit-on, avant le Sacrement:
Mais depuis trois moissons, à leur saint assemblage

L'Official a joint le nom de mariage.
Cet Horloger superbe est l'effroi du quartier,
Et son courage est peint sur son visage altier.
Un des noms reste encor, & le Prelat par grace
Une derniere fois les broüille & les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
Boirude Sacristain, cher apuy de ton Maistre,
Lors qu'aux yeux du Prelat tu vis ton nom parêtre
On dit, que ton front jaune, & ton teint sans couleur,
Perdit en ce moment son antique pâleur,
Et que ton corps gouteux plein d'une ardeur guerriere,
Pour sauter au plancher fit deux pas en arriere.
Chacun benit tout haut l'arbitre des humains
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussi-tost on se leve, & l'assemblée en foule,
Avec un bruit confus par les portes s'écoule.
Le Prelat resté seul calme un peu son dépit,
Et jusques au souper se couche & s'assoupit.

S†S
I H S

CHANT II.

Ependant cet Oyseau qui prône les merveilles,
Ce Monstre composé de bouches & d'oreilles,
Qui sans cesse volant de climats en climats,
Dit par tout ce qu'il sçait, & ce qu'il ne sçait pas,
La Renommée enfin d'une course legere,
Va porter la terreur au sein de l'Horlogere:
Lui dit que son Epoux d'un faux zéle conduit,
Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triste recit tremblante, desolée,
Elle accourt l'œil en feu, la teste échevelée,
Et trop seure d'un mal, qu'on pense lui celer:
Ose-tu bien encor, Traistre, dissimuler,
Dit-elle? & ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embrassemens qu'a suivi l'Hymenée,
Ni ton Epouse enfin toute preste à perir,
Ne sçauroient donc t'ôter cette ardeur de courir?

Perfide, si du moins à ton devoir fidele
Tu veillois pour regler quelque horloge nouvelle;
L'espoir d'un juste gain consolant ma langueur,
Pourroit de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zéle indiscret, quelle aveugle entreprise
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une Eglise?
Où vas-tu, cher Epoux. Est-ce que tu me fuis?
As-tu donc oublié tant de si douces nuits?
Quoi, d'un œil sans pitié vois-tu couler mes larmes
Au nom de nos baisers jadis si pleins de charmes,
Si mon cœur de tout temps facile à tes desirs
N'a jamais d'un moment differé tes plaisirs;
Si pour te prodiguer mes plus tendres caresses
Je n'ay point exigé ni sermens ni promesses;
Si toi seul à mon lit enfin eus toûjours part,
Differe au moins d'un jour ce funeste départ.

En achevant ces mots, cette Amante enflammée
Sur un placet voisin tombe demy pâmée.
Son Epoux s'en émeut, & son cœur éperdu
Entre deux passions demeure suspendu;
Mais enfin rapellant son audace premiere.

Ma femme, lui dit-il, d'une voix douce & fiére;
Je ne veux point nier les solides bienfaits

Don ton amour prodigue a comblé mes souhaits:
Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire,
Avant que tes faveur sortent de ma memoire.
Mais ne présume pas, qu'en te donnant ma foi,
L'Hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
Si le Ciel en mes mains eût mis ma destinée,
Nous aurions fuï tous deux le joug de l'Hymenée:
Et sans nous opposer ces devoirs pretendus,
Nous goûterions encor des plaisirs deffendus.
Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre.
Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un Pupitre:
Et toy-même donnant un frein à tes desirs,
Raffermy ma vertu qu'ébranlent tes soupirs.
Que te diray-je enfin: c'est le Ciel qui m'apelle,
Une Eglise, un Prelat m'engage en sa querelle.
Il faut partir: j'y cours. Dissipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.

Il la quite à ces mots. Son Amante effarée
Demeure le teint pâle, & la vûë égarée;
La force l'abandonne, & sa bouche trois fois.
Voulant le rapeller ne trouve plus de voix.
Elle fuit, & de pleurs inondant son visage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquiéme étage,

Mais d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
Sa servante Alizon la rattrape, & la suit.

Les ombres cependant sur la ville épanduës,
Du faiste des maisons descendent dans les ruës:
Le souper hors du Chœur chasse les chapelains,
Et de Chantres beuvans les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui sçavoit tout prévoir
Au sortir du Conseil eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude:
Il est bientost suivi du Sacristain Boirude,
Et tous deux de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent Horloger réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Deja le jour plus sombre
Dans les eaux s'éteignant va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux?
Quoi? le Pardon sonnant te retrouve en ces lieux?
Où donc est ce grand cœur, dont tantôt l'allegresse
Sembloit du jour trop long accuser la paresse?
Marche & suy-nous du moins où l'honneur nous attend.

L'Horloger indigné rougit en l'écoutant.

Auſſi-toſt de longs clous il prend une poignée :
Sur ſon épaule il charge une lourde coignée :
Et derriere ſon dos qui tremble ſous le poids,
Il attache une ſcie en forme de carquois.
Il ſort au même inſtant, il ſe met à leur teſte.
A ſuivre ce grand Chef l'un & l'autre s'apreſte.
Leur cœur ſemble allumé d'un zéle tout nouveau.
Brontin tient un mailler, & Boirude un marteau.
La Lune qui du Ciel void leur demarche altiere
Retire en leur faveur ſa paiſible lumiere.
La Diſcorde en ſoûrit, & les ſuivant des yeux,
De joye, en les voyant, pouſſe un cri dans les Cieux
L'air qui gemit du cri de l'horrible Deeſſe,
Va juſques dans Ciſteaux réveiller la Moleſſe
C'eſt-là qu'en un dortoir elle fait ſon ſéjour.
Les Plaiſirs nonchalans folaſtrent à l'entour.
L'un paîtrit dans un coin l'embōpoint des chanoines
L'autre broye en riant le vermillon des Moines :
La Volupté la ſert avec des yeux devots,
Et toûjours le Sommeil luy verſe des pavots.
Ce ſoir plus que jamais en vain il les redouble.
La Molleſſe à ce bruit ſe réveille, ſe trouble.
Quand la Nuit, qui déja va tout enveloper,

D'un funeste recit vient encore la fraper :
Lui conte du Prelat l'entreprise nouvelle.
Aux piez des Murs sacrez d'une sainte Chapelle
Elle a vû trois Guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais.
La Discorde en ce lieu menace de s'accroitre.
Demain avec l'Aurore un Lutrin va paroitre,
Qui doit y soulever un peuple de Mutins.
Ainsi le Ciel l'écrit au livre des Destins.

A ce triste Discours, qu'un long soupir acheve,
La Molesse en pleurant sur un bras se releve,
Ouvre un œil languissant & d'une foible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interromt 20. fois.
O Nuit, que m'as-tu dit? Quel démon sur la terre
Soufle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre?
Helas ! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de Faineans,
S'endormoient sur le Trône,& méservant sans honte
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte.
Aucun soin n'aprochoit de leur paisible Cour.
On reposoit la nuit : On dormoit tout le jour.
Seulement au printems,quand Flore dans les pleines

Faiſoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelez, d'un pas tranquile & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux ſiécle n'eſt plus. Le Ciel impitoyable
A placé ſur leur Trône un Prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il eſt ſourd à ma voix :
Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes exploits
Rien ne peut arrêter ſa vigilante audace.
L'Eſté n'a point de feux, l'Hyver n'a point de glace
J'entens à ſon ſeul nom tous mes Sujets fremir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir :
Loin de moy ſon courage entrainé par la gloire,
Ne ſe plaiſt qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois, à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyois, loin des lieux d'où ce Prince m'exile,
Que l'Egliſe du moins m'aſſeuroit un azile.
Mais en vain j'eſperois y regner ſans effroi :
Moines, Abbez, Prieurs, tout s'arme contre moy.
Par mon exil honteux la Trape eſt ennoblie.

J'ay vû dans saint Denis la reforme établie.
Le Carme, le Feüillant s'endurcit aux travaux :
Et la Regle déja se remet dans Clervaux.
Cisteaux dormoit encore, & la Sainte Chapelle
Conservoit du vieux temps l'oisiveté fidele ;
Et voici qu'un Lutrin prest à tout renverser,
D'un séjour si cheri vient encor me chasser.
O Toi, de mon repos compagne aimable & sombre
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?
Ah ! Nuit, si tant de fois, dans les bras de l'Amour
Je t'admis aux plaisirs que je cachois au jour.
Du moins ne permet pas... La Mollesse opressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée ,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.



CHANT

IHS

CHANT III.

MAis la Nuit auſſi-tôt de ſes aîles affreuſes
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuſes,
Revole vers Paris, & hâtant ſon retour,
Déja de Monlheri void la fameuſe tour.
Ses murs dont le ſommet ſe dérobe à la vuë,
Sur la cime d'un roc s'alongent dans la nuë,
Et preſentant de loin leur objet ennuyeux,
Du Paſſant qui le fuit, ſemblent ſuivre les yeux.
Mille oiſeaux effrayans, mille corbeaux funebres
De ces murs deſertez habitent les tenebres.
Là depuis trente hyvers un Hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge âſſuré.
Des deſaſtres fameux ce Meſſager fidele
Sçait toûjours des malheurs la premiere nouvelle,
Et tout preſt d'en ſemer le préſage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces ſauvages lieux.

Aux cris qu'à son abord vers le Ciel il envoye,
Il rend tous ses voisins attristez de sa joye.
La plaintive Progné de douleur en fremit:
Et dans les bois prochains Philomele en gemit.
Suy-moi, lui dit la Nuit. L'Oiseau plein d'allegresse
Reconnoit à ce ton la voix de sa Maitresse.
Il la suit & tous deux, d'un cours precipité,
De Paris à l'instant abordent la Cité,
Là s'élançant d'un vol que le vent favorise,
Ils montent au sommet de la fatale Eglise.
La nuit baisse la veuë, & du haut du clocher
Observe les Guerriers, les regarde marcher.
Elle void l'Horloger, qui d'une main legere,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougere,
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
Celebrer en beuvant Gilotin & Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abusée
Se promet dans mon ombre une victoire aisée.
Mais allons, il est tems qu'ils connoissent la Nuit,
A ces mots regardant le Hibou qui la suit,
Elle perce les murs de la voute sacrée,
Jusqu'en la Sacristie elle s'ouvre une entrée,
Et dans le ventre creux du Pupitre fatal

Va placer de ce pas le ſiniſtre Animal.
Mais les trois Champions pleins de vin & d'audace,
Du Palais cependant paſſent la grande place :
Et ſuivant de Bacchus les auſpices ſacrez,
De l'auguſte Chapelle, ils montent les degrez.
Ils atteignoient déja le ſuperbe Portique,
Où Ribou le Libraire, au fond de ſa boutique,
Sous vingt fideles clefs, garde & tient en dépoſt
L'amas toûjours entier des écrits de Péroſt.
Quand Boirude, qui void que le peril aproche,
Les arreſte, & tirant un fuſil de ſa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frape au même inſtant
Il fait jaillir un feu qui petille en ſortant :
Et bien-tôt au brazier d'une mêche enflâmée,
Montre, à l'aide du ſouffre, une cire allumée.
Cet Aſtre tremblotant, dont le jour les conduit
Eſt pour eux un Soleil au milieu de la nuit.
Le Temple à ſa faveur eſt ouvert par Boirude.
Ils paſſent de la Nef la vaſte ſolitude,
Et dans la Sacriſtie entrant, non ſans terreur,
En percent juſqu'au fond la tenebreuſe horreur.
C'eſt là que du Lutrin git la machine énorme.

La troupe quelque temps en admire la forme.
Quand l'Horloger, qui tient les momens precieux,
Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,
Dit-il, le tems est cher, portons-le dans le Temple
C'est là qu'il faut demain qu'un Prelat le contéple.
Et d'un bras, à ces mots, qui peu tout ébranler,
Lui même se courbant s'aprête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable.
Que du Pupitre sort une voix éfroyable.
Brontin en est émû, le Sacristain pâlit,
Et l'Horloger commence à regreter son lit.
Dans son hardi projet toutefois il s'obstine:
Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine
L'Oyseau sort en courroux,& d'un cri menaçant
Acheve d'étonner l'Horloger pâlissant.
De ses aîles dans l'air secoüant la poussiere,
Dans la main de Boirude il éteint la lumiere.
Les Guerriers à ce coup demeurent confondus :
Ils regagnent la Nef de frayeur éperdus.
Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoiblissent,
D'une subite horreur leurs cheveux se herissent,
Et bien-tost, au travers des ombres de la nuit,

Le timide Escadron se dissipe & s'enfuit.

Ainsi lorsqu'en un coin, qui leur tient lieu d'azile,
D'Ecoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un Préfet au travail assidu,
Va tenir quelquefois un Brelan deffendu:
Si du veillant Argus la figure éfrayante,
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente,
Le jeu cesse à l'instant, l'azile est deserté,
Et tout fuit à grands pas le Tyran redouté.

La Discorde qui void leur honteuse disgrace,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace:
Et malgré la frayeur dont leurs cœurs sont glacez,
S'apprește à reünir ses Soldats dispersez.
Aussi-tôt de Sidrac elle emprunte l'image:
Elle ride son front, alonge son visage,
Sur un bâton noüeux laisse courber son corps,
Dont la Chicane semble animer les ressorts,
Prend un cierge en sa main, & d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la Troupe terrassée.

Lâches, où fuiez-vous? Quelle peur vous abbat?
Aux cris d'un vil Oyseau vous cedez sans combat?
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace
Craignez-vous d'un Hibou l'impuissante grimace?

Que feriez-vous, helas! si quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous traînoit au Barreau?
S'il falloit sans amis, briguant une audience,
D'un Magistrat glacé soûtenir la presence :
Ou d'un nouveau procez, hardi Solliciteur,
Aborder sans argent un Clerc de Raporteur ?
Croyez-moy, mes Enfans : je vous parle à bon tiтre.
J'ai moi seul autrefois plaidé tout un Chapitre :
Et le Barreau n'a point de monstres si hagards,
Dont mon œil n'ait cent fois soûtenu les regards.
Tous les jours sans trembler, j'assiegeois leurs passages.
L'Eglise étoit alors fertile en grands courages.
Le moindre d'entre nous sans argent, sans apuy,
Eust plaidé le Prelat & le Chantre avec luy.
Le Monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines :
Mais que vos cœurs du moins imitant leurs vertus
De l'aspect d'un Hibou ne soient pas abbatus.
Songez, quel deshonneur va soüiller vôtre gloire;
Quand le Chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours, le Chanoine insolent,

Au ſeul mot de Hibou, vous ſoûrire en parlant.
Vôtre ame à ce penſer de colere murmure:
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Meritez les lauriers qui vous ſont reſervez,
Et reſſouvenez-vous quel Prelat vous ſervez.
Mais déja la fureur dans vos yeux étincele.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous apelle.
Que le Prelat ſurpris d'un changement ſi promt
Aprenne la vengeance auſſi-toſt que l'affront.

En achevant ces mots, la Deeſſe guerriere
De ſon pié trace en l'air un ſillon de lumiere,
Rend aux trois Champions leur intrepidité,
Et les laiſſe tous pleins de ſa Divinité.

C'eſt ainſi, grand Condé, qu'en ce combat celebre
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Eſcaut & l'Ebre:
Lors qu'aux plaines de Lens nos bataillons pouſſez
Furent preſque à tes yeux ouverts & renverſez:
Ta valeur arreſtant les Troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives:
Répandit dans leurs rangs ton eſprit belliqueux,
Et força la Victoire à te ſuivre avec eux.

La colere à l'inſtant ſuccedant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.

Ils rentrent. L'Oyseau sort. L'Escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si foible Ennemi.
Aussi-tost dans le chœur la Machine emportée
Est sur le banc du Chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchez,
Sont à coups de maillet unis & raprochez.
Sous les coups redoublez tous les bancs retentissent
Les murs en sont émûs, les voûtes en mugissent,
Et l'Orgue même en pousse un long gemissement.
Que fais-tu Chantre, helas ! dans ce triste moment
Tu dors d'un profond somme, & ton cœur sans allarmes
Ne sçait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larmes.
O ! que si quelque bruit, par un heureux réveil,
T'anonçoit du Lutrin le funeste appareil !
Avant que de souffrir qu'on en posast la masse,
Tu viendrois en Apôtre expirer dans ta place,
Et Martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous, & ta teste au marteau.

Mais déja sur ton banc la machine enclavée
Est durant ton sommeil à ta honte élevée.
Le Sacristain acheve en deux coups de rabot.
Et le Pupitre enfin tourne sur son pivot.

CHANT IV.

Es Cloches dans les airs de leurs voix argentines,
Apelloient à grand bruit les Chantres à Matines:
Quand leur Chef agité d'un sommeil effrayant,
Encor tout en sueur se réveille en criant.
Aux élans redoublez de sa voix douloureuse.
Tous ses valets tremblans quittent la plume oyseuse.
Le vigilant Girot court à lui le premier.
C'est d'un Maistre si saint le plus digne Officier;
La porte dans le Chœur à sa garde est commise:
Valet souple au logis, fier Huissier à l'Eglise.
 Quel chagrin, lui dit-il, trouble vôtre sommeil?
Quoy! voulez-vous au Chœur prévenir le Soleil
Ah! dormez: & laissez à des Chantres vulgaires,
Le soin d'aller si-tôt meriter leurs salaires.
 Ami, lui dit le Chantre encor pâle d'horreur,
N'insulte point, de grace, à ma juste terreur.

Mêle plûtoſt ici tes ſoupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le ſujet de mes craintes.
Pour la ſeconde fois un ſommeil gracieux
Avoit ſous ſes pavots appeſanti mes yeux :
Quand l'eſprit enyvré d'une douce fumée,
J'ai crû remplir au Chœur ma place accoûtumée.
Là triomphant aux yeux des Chantres impuiſſans,
Je beniſſois le peuple, & j'avalois l'encens :
Lorſque du fond caché de nôtre Sacriſtie,
Une épaiſſe nuée à longs flots eſt ſortie,
Qui s'ouvrant à mes yeux dans ſon bluaſtre éclat,
M'a fait voir un ſerpent conduit par le Prelat.
Du corps de ce Dragon plein de ſouffre & de nitre
Une teſte en ſortoit en forme de Pupitre,
Dont le triangle affreux tout heriſſé de crins,
Surpaſſoit en groſſeur nos plus épais Lutrins.
Animé par ſon guide en ſifflant il s'avance :
Contre moy ſur mon banc, je le voy qui s'élance.
J'ay crié, mais en vain : & fuyant ſa fureur,
Je me ſuis éveillé plein de trouble & d'horreur.

Le Chantre s'arrestant à cet endroit funeste,
A ses yeux effrayez laisse dire le reste.
Girot en vain l'assure, & riant de sa peur,
Nomme sa vision l'effet d'une vapeur.
Le desolé Vieillard qui hait la raillerie,
Lui deffend de parler, sort du lit en furie.
On aporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur loüate molle éclate le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gands violets, les marques de sa gloire,
Et saisit en pleurant ce rochet, qu'autrefois
Le Prelat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Aussi-tost d'un bonnet ornant sa teste grise,
Déja l'aumusse en main il marche vers l'Eglise,
Et hâtant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole & le premier arrive dans le Chœur.
O Toy, qui sur ces bords qu'une eau dormante
mouïlle, *a*
Vis combatre autrefois le Rat & la Grenoüille:
Qui par les traits hardis d'un bizarre pinceau
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau: *b*

a *Homere a fait la guerre des Rats & des Grenoüilles*, b *La Secchia rapita*, *Poëme Italien*.

Et sans lasser le Ciel par des chants superflus,
Ne voyons plus un Chœur où l'on ne nous void plus.
Sortons. Mais cependant mon Ennemi tranquille
Jouïra sur son banc de ma rage inutile,
Et verra dans le Chœur le Pupitre exhaussé
Tourner sur le pivot où sa main la placé.
Non, s'il n'est abattu, je ne sçaurois plus vivre.
A moi, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.
Perissons s'il le faut: mais de ses ais brisez
Entraînons, en mourant, lès restes divisez.
A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il alloit terrasser la Machine ennemie:
Lors qu'en ce sacré lieu, par un heureux hazard,
Entrent Jean le Choriste, & le Sonneur Girard,
Qui de tout tems pour lui brûlant d'un même zéle
Gardent pour le Prelat une haine fidèle.
A l'aspect du Lutrin tous deux tremblent d'horreur
Du Vieillard toutefois ils blâment la fureur.
Abattons, disent-ils, sa superbe machine:
Mais ne nous chargeons pas tous seuls de sa ruine
Et que tantost aux yeux du Chapitre assemblé:
Il soit sous trente mains en plein jour accablé.

Ces mots des mains du Chantre arrachent le
Pupitre.
J'y consens, leur dit-il, assemblons le Chapitre.
Sus-donc, allez tous deux, par de saints hurlemens
Réveiller de ce pas les Chanoines dormans.
Partez. Mais à ce mot les Champions pâlissent:
De l'horreur du peril leurs courages fremissent.
Ah! Seigneur, dit Girard, que nous demandez-vous
De grace moderez un aveugle couroux.
Nous pourrions réveiller des Chantres & des
Moines.
Mais même avant l'aurore éveiller des Chanoines!
Qui jamais l'entreprit? Qui l'oseroit tenter?
Est-ce un projet, ô Ciel! qu'on puisse executer?
He! Seigneur, quand nos cris pourroient du fond
des ruës
De leurs appartemens percer les avenuës:
Appeller ces Valets autour d'eux étendus,
De leur sacré repos ministres assidus,
Et penetrer ces lits au bruit inaccessibles:
Pensez-vous, au moment que ces dormeurs paisibles
De la teste une fois pressent un oreiller,

Que la voix d'un Mortel puisse les réveiller ?
Deux Chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pû faire
Ah ! je voy bien où tend tout ce discours trompeur,
Reprend le chaud Vieillard, le Prelat vous fait peur.
Je vous ay vû cent fois sous sa main benissante
Courber servilement une épaule tremblante.
Hé bien, allez, sous lui fléchissez les genoux.
Je sçauray réveiller les Chanoines sans vous.
Vien, Girot, seul ami qui me reste fidéle.
Prenons du saint Jeudy la bruyante Cresselle. *
Suy-moy. Qu'à son lever le Soleil aujourd'hui
Trouve tout le Chapitre éveillé devant lui.
Il dit. Du fond poudreux d'un armoire sacrée
Par les mains de Girot la Cresselle est tirée.
Ils sortent à l'instant, & par d'heureux efforts
Du lugubre instrument font crier les ressorts.

* *Instrument dont on se sert le Jeudy Saint au lieu des Cloches.*

Pour augmenter l'effroy, la Discorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la grand' Sale,
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le demon du tumulte & du bruit.
Le quartier allarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent.
Déja de toutes parts les Chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
Et que l'Eglise brûle une seconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funebres,
Pense être au Jeudi saint, croit que l'on dit tenebres
Et déja tout confus tenant midi sonné,
En soy-même fremit de n'avoir point dîné.
Ainsi, lors que tout prest à briser cent murailles
LOUIS, la foudre en main, abandonnant Versailles,
Au retour du Soleil & des Zephirs nouveaux,
Fait dans les chams de Mars déploier ses drapeaux:
Au seul bruit répandu de sa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encore est prest à se noyer.
Mais en vain dans leurs lits un juste éfroi les presse;
Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.

Pour les en arracher Girot s'inquietant
Va crier qu'au Chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance:
Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence
Ils courent au Chapitre, & chacun se pressant,
Flate d'un doux espoir son appetit naissant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine & frivole attente!
A peine ils sont assis, que d'une voix dolente,
Le Chantre desolé lamentant son malheur,
Fait mourir l'appetit, & naître la douleur.
Le Seul Chanoine Evrard d'abstinence incapable,
Ose encor proposer qu'on aporte la table.
Mais on a beau presser, aucun ne lui répond.
Quand le premier rompant ce silence profond,
Alain tousse, & se leve, Alain ce sçavant homme,
Qui de Bauny vingt fois a lû toute la Somme,
Qui possede Abely, qui sçait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le Latin d'à Kempis.

N'en doutez point leur dit ce sçavant Canoniste,
Ce coup part, j'en suis seur, d'une main Janseniste.
Mes yeux en sont témoins : j'ay vû moy-même hier,
Entrer chez le Prelat le Chapelain Garnier.

Arnaud, cet Heretique ardent à nous détruire,
Par ce Ministre adroit tente de le seduire.
Sans doute il aura lû dans son Saint Augustin
Qu'autrefois Saint Loüis érigea ce Lutrin.
Il va nous inonder des torrens de sa plume.
Il faut pour luy répondre ouvrir plus d'un volume :
Consultons sur ce point quelque Auteur signalé.
Voyons si des Lutrins Bauny n'a point parlé.
Etudions enfin, il en est temps encore ;
Et pour ce grand projet, tantost dés que l'Aurore
Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
Que chacun prenne en main le moëleux Abeli. *
Ce Conseil imprévû de nouveau les étonne,
Sur tout le gras Evrard d'épouvante en frissonne.
Moy ? dit-il, qu'à mon âge Ecolier tout nouveau
J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau ?
O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre
Va maigrir, si tu veux, & secher sur un livre.
Pour moy je lis la Bible autant que l'Alcoran.

* *Fameux Autheur qui a fait la Moële Theologique.* Medula Theologica.

Je sçay ce qu'un Fermier nous doit rendre par an :
Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypotheque
Vingt Muids rangez chez moy font ma Bibliotheque.
En plaçant un Pupitre on croit nous rabaisser,
Mon bras seul sans Latin sçaura le renverser.
Que m'importe qu'Arnaud me condamne ou m'aprouve ?
J'abbats ce qui me nuit par tout où je le trouve.
C'est là mon sentiment. A quoy bon tant d'aprêts?
Du reste déjeunons, Messieurs; & beuvons frais.

Ce discours, que soûtient l'embonpoint du visage
Rétablit l'apetit, réchauffe le courage :
Mais le Chantre sur tout en paroist rassuré.
Oüi, dit-il, le Pupitre a déja trop duré.
Allons sur sa ruine asseurer ma vengeance.
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence,
Et qu'au retour tantost un ample déjeuner
Long-tems nous tienne à table, & s'unisse au dîner.
Aussi-tost il se leve, & la Troupe fidele.

Par ces mots attirans sent redoubler son zéle.
Ils marchent droit au Chœur d'un pas audacieux,
Et bientost le Lutrin se fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte.
Sur l'Ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils sappent le pivot qui se deffend en vain.
Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.
Enfin sous tant d'efforts la Machine succombe,
Et son corps entr'ouvert chancele, éclate, & tombe.
Tel sur les monts glacez des farouches Gelons
Tombe un Chesne battu des voisins Aquilons,
Ou tel abandonné de ses poutres usées.
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.
La Masse est emportée, & ses ais arrachez
Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre cachez.



CHANT V.

L'Aurore cependant d'un juste éfroy troublée,
Des Chanoines levez void la troupe assemblée,
Et contemple long-tems, avec des yeux confus,
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vûs.
Chez Sidrac aussi-tost Brontin, d'un pié fidele,
Du Pupitre abbatu va porter la nouvelle.
Le Vieillard de ses soins benit l'heureux succez:
Et sur un bois détruit bâtit mille procez.
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge,
Et chez le Tresorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au recit imprévû de l'horrible insolence,
Le Prelat hors du lit impetueux s'élance.
Vainement d'un breuvage à deux mains apporté,
Gilotin, avant tout, le veut voir humecté.

Il veut partir à jeun, il se peigne, il s'apreste.
L'yvoire trop hâté deux fois rompt sur sa teste,
Et deux fois de sa main le boüis tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompoit tous ses fuseaux.
Il sort demy paré. Mais déja sur sa porte
Il void de saints Guerriers une ardente cohorte,
Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur
Sont prests, pour le servir, à deserter le Chœur.
Mais le Vieillard condamne un projet inutile.
Nos destins sont, dit-il, écrit chez la Sibylle,
Son antre n'est pas loin. Allons la consulter,
Et subissons la loy qu'elle nous va dicter.
Il dit: à ce Conseil, où la raison domine,
Sur ses pas au Barreau la Troupe s'achemine,
Et bien-tôt dans le Temple entend, non sans fremir,
De l'Antre redouté les soûpiraux gemir.
Entre ces vieux apuis, dont l'affreuse grand' Sale
Soûtient l'énorme poids de sa voute infernale,
Est un Pilier fameux des Plaideurs respecté,
Et toûjours de Normans à midy frequenté,

Là sur des tas poudreux de sacs & de pratique,
Heurle tous les matins une Sibyle étique :
On l'apelle Chicane, & ce Monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreille ni d'yeux.
La Disette au teint blême, & la triste Famine,
Les Chagrins devoran, & l'infame Ruïne,
Enfans infortunez de ses raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gemissemens.
Sans cesse feüilletant les Lois & la Coûtume,
Pour consumer autrui, le Monstre se consume,
Et devorans maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or, des vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence
Themis a veu cent fois chanceler la balance.
Incessamment il va de détour en détour.
Comme un Hibou souvent il se dérobe au jour.
Tantost les yeux en feu c'est un Lion superbe,
Tantost humble serpent il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le domter, le plus juste des Rois
Fit regler le cahos des tenebreuses Loix

Ses griffes veinement par Pussort * accourcies
Se ralongent déja, toûjours d'encre noircies,
Et ces ruses perçant & digues & remparts,
Par cent brêches déja rentrer de toutes parts.

Le Vieillard humblement l'aborde & la saluë,
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vûë :
Reine des longs procez, dit-il, dont le sçavoir
Rend la force inutile, & les Loix sans pouvoir.
Toi pour qui dans le Mans le Laboureur moissonne
Pour qui naissent à Caën tous les fruits de l'Automne,
Si dés mes premiers ans heurtant tous les mortels,
L'encre a toûjours pour moi coulé sur tes autels;
Daigne encor me connoître en ma saison derniere
D'un Prelat qui t'implore exauce la Priere.
Un Rival orgueilleux de sa gloire offensé,
A détruit le Lutrin par nos mains redressé.
Epuise en sa faveur ta science fatale ;
Du Digeste & du Code ouvre-nous le Dédale,
Et montre-nous cet art connu de tes Amis,

* *Monsieur Pussort Conseiller d'Estat est celui qui a le plus contribué à faire le Code.*

Qui

Qui dans ses propres loix embarasse Themis.
La Sibylle à ces mots déja hors d'elle-même
Fait lire sa fureur sur son visage blême ;
Et pleine du Demon qui la vient oppresser,
Par ces mots étonnans tâche à le repousser :
Chantres, ne craignez plus une audace insensée.
Je vois, je vois au chœur la masse réplacée.
Mais il faut des combats. Tel est l'arrest du Sort :
Et sur tout évitez un dangereux accord.
Là bornant son discours, encor toute écumante,
Elle soufle aux Guerriers l'esprit qui la tourmente,
Et dans leurs cœurs brûlans de la soif de plaider,
Verse l'amour de nuire, & la peur de ceder.
Pour tracer à loisir une longue requeste,
A retourner chez soy leur brigade s'apreste.
Sous leurs pas diligens le chemin disparoît,
Et le pilier loin d'eux déja baisse & décroît.

Loin du bruit cependant les Chanoines à table
Immolent trente mets à leur faim indomtable.
Leur appetit fougeux par l'objet excité
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.
Par le sel irritant la soif est allumée.
Lorsque d'un pié leger la promte Renommée

Semant par tout l'effroy, vient au Chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se leve enflammé de muscat & de bile,
Et pretend à son tour consulter la Sibyle.
Evrard à beau gemir du repas deserté,
Lui-même est au Barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barriere oblique
Ils gagnent les degrez & le Perron antique,
Où sans cesse étalans bons & méchans écrits
Barbin vend aux passans des Auteurs à tous prix.
Là le Chantre à grand bruit arrive & se fait place
Dans le fatal instant que d'une égale audace
Le Prelat & sa troupe, à pas tumultueux,
Descendoient du Palais l'escalier tortueux.
L'un & l'autre Rival s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.
Une égale fureur anime leurs esprits.
Tels deux fougeux Taureaux de jalousie épris,
Auprés d'une Genisse au front large & superbe,
Oubliant tous les jours le pâturage & l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrasez, furieux,
Déja, le front baissé, se menacent des yeux.
Mais Evrard en passant coudoyé par Boirude,

Ne ſçait point contenir ſon aigre inquietude.
Il entre chez Barbin, & d'un bras irrité,
Saiſiſſant de Cyrus un volume écarté,
Il lance au Sacriſtain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup : Le volume effroyable
Luy raze le viſage, & droit dans l'eſtomac
Va frapper en ſiflant l'infortuné Sidrac.
Le Vieillard accablé de l'horrible Artamene,
Tombe aux piés du Prelat ſans pouls & ſans haleine
Sa Troupe le croit mort, & chacun empreſſé,
Se croit frapé du coup dont il le void bleſſé.
Auſſi tôt contre Evrard vingt champions s'élancent
Pour ſoûtenir leur choc les Chanoines s'avancent,
La Diſcorde triomphe, & du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroyable ſignal.
Chez le Libraire abſent tout entre, tout ſe mêle
Les Livres ſur Evrard fondent comme la grêle
Qui dans un grand jardin, à coups impetueux,
Abbat l'honneur naiſſant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hazard du livre qu'il rencontre.
L'un tient le Nœud d'amour, l'autre en ſaiſit la Montre,
L'un prend le ſeu l Jonas qu'on ait vû relié,

(Des vers de ce Poëme effet prodigieux !
Tout prest à s'endormir baaille & ferme les yeux.
A plus d'un combattant la Clelie est fatale.
Girou dix fois par elle éclate & se signale.
Mais tout cede aux efforts du Chanoine Fabri.
Ce Guerrier dans l'Eglise aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais sçû l'usage.
Il terrasse lui seul & Guibert & Grasset,
Et Gorillon la basse, & Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agreable, & Guerin l'insipide.
Des Chantres desormais la brigade timide
S'écarte & du Palais regagne les chemins.
Telle à l'aspect d'un loup, terreur des chãps voisins,
Fuit d'Agneaux effrayez une troupe bêlante:
Ou tels devant Achile, aux campagnes du Xante,
Les Troyens se sauvoient à l'abri de leurs tours.
Quand Brontin à Boirude adresse ce discours.
Illustre porte-croix, par qui nôtre banniere
N'a jamais en marchant fait un pas en arriere,
Un Chanoine lui seul triomphant du Prelat,
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?

Non, non, pour te couvrir de sa main redontable,
Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.
Vient, & sous ce rempart à ce Guerrier hautain
Fais voler ce P** qui me reste à la main.
A ces mots il lui tend le doucereux ouvrage.
Le Sacristain boüillant de zéle & de courage,
Le prend, se cache, approche, & droit entre les yeux
Frape du noble écrit l'Athlete audacieux:
Mais c'est pour l'ébranler une foible tempête.
Le Livre sans vigueur mollit contre sa teste.
Le Chanoine les voit de colere embrazé.
Attendez, leur dit-il, Couple lâche & ruzé,
Et jugez si ma main aux grands exploits novice
Lance à mes Ennemis un Livre qui mollisse.
A ces mots il saisit un vieil INFORTIAT
Grossi des visions d'Accurse & d'Alciat,
Inutile ramas de Gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reste de fermoir.
Sur l'ais qui le soûtient auprés d'un Avicenne

Deux des plus forts Mortels l'ébranleroient à peine
Le Chanoine pourtant l'enleve sans effort,
Et sur le Couple pâle, & déja demy-mort
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les Guerriers de ce coup vont mesurer la terre,
Et du bois & des clous meurtris & déchirez,
Long-tems, loin du Perron roulent sur les degrez.
Au spectacle étonnant de leur chûte imprevûë
Le Prelat pousse un cri qui penetre la nuë.
Il maudit dans son cœur le Demon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule six pas.
Mais bien-tost rappellant son antique proüesse
Il tire du manteau sa dextre vengeresse,
Il part, & de ses doigts saintement alongez
Benit tous les Passans en deux files rangez.
Il sçait que l'Ennemi, que ce coup va surprendre,
Desormais sur ses piés ne l'oseroit attendre,
Et déja voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattans: Profanes, à genoux.
Le Chantre qui de loin voit aprocher l'orage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage:
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cede, il fuit,

CHANT VI.

TANDIS que tout conspire à la guerre sacrée,
La Pieté sincere aux * Alpes retirée
Du fond de son desert entend les tristes cris
De ses Sujets cachez dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'instant sa retraite divine.
La Foy d'un pas certain devant elle chemine.
L'Esperance au front gay l'appuye & la conduit,
Et la bourse à la main la Charité la suit.
Vers Paris elle vole, & d'une audace sainte
Vient aux piés de Thémis proferer cette plainte.

Vierge, éfroy des méchans, apuy de mes autels,
Qui la balance en main regles tous les Mortels,
Ne viendray-je jamais en tes bras salutaires,
Que pousser des soûpirs & pleurer mes miseres ?
Ce n'est donc pas assez, qu'au mépris de tes loix,
L'Hypocrisie ait pris & mon nom & ma voix,
Que sous ce nom sacré par tout ses mains avares

* *La grande Chartreuse est dans les Alpes.*

Cherchent à me ravir crosses, mitres, tiares ?
Faudra-t-il voir encor cent Monstres furieux
Ravager mes Etats usurpez à tes yeux ?
Dans les tems orageux de mon naissant Empire
Au sortir du Batême on couroit au martyre.
Chacun plein de mon nom ne respiroit que moy.
Le Fidele attentif aux regles de sa Loy,
Fuïant des vanitez la dangereuse amorce,
Aux honneurs apellé n'y montoit que par force.
Ces cœurs que les boureaux ne faisoiẽt point fremir
A l'offre d'une mitre étoient prests à gemir ;
Et sans peur des travaux, sur mes traces divines,
Couroient chercher le Ciel au travers des épines.
Mais depuis que l'Eglise eut aux yeux des mortels
De son sang en tous lieux cimenté ses autels,
Le calme dangereux succedant aux orages,
Une lâche tiedeur s'empara des courages :
De leur zéle brûlant l'ardeur se ralentit :
Sous le joug des pechez leur foy s'apesantit.
Le Moine secoüa le cilice & la haire :
Le Chanoine indolent aprit à ne rien faire :
Le Prelat par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sçeut plus qu'abuser d'un ample revenu,

Et pour toutes vertus fit au dos d'un carosse
A côté d'une mitre armorier sa crosse.
L'ambition par tout chassa l'Humilité ;
Dans la crasse du froc logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes cloîtres sacrez la Discorde introduite
Y bâtit de mon bien ses plus seurs arsenaux ,
Traîna tous mes Sujets au pié des Tribunaux :
En vain à ses fureurs j'opposay mes prieres ,
L'insolence à mes yeux marcha sous mes Bannieres
Pour comble de miseres , un tas de faux Docteurs
Vint flater les pechez de discours imposteurs ,
Infectant les esprits d'execrables maximes ,
Voulut faire à Dieu méme aprouver tous les crimes
Une servile Peur tint lieu de Charité.
Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté ,
Et chacun à mes piés, conservant sa malice ,
N'aporta de vertu que l'aveu de son vice.
Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
Je vins chercher le calme au sejour des frimats ,
Sur ces monts entourrez d'une éternelle glace,
Où jamais au Printems les Hyvers n'ont fait place:
Mais jusques dans la nuit de mes sacrez Deserts

Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'huy même encore une voix trop fidele
M'a d'un triste desastre apporté la nouvelle.
J'apprens que dans ce Temple où * le plus saint des Rois
Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,
Et signala pour moy sa pompeuse largesse,
L'implacable discorde & l'infame Molesse
Foulant aux piés les loix, l'honneur & le devoir,
Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma Sœur, une action si noire?
Quoy? ce Temple à ta porte élevé pour ma gloire?
Où jadis des Humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le theatre honteux?
Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate.
Assez & trop long-temps l'impunité les flatte.
Prens ton glaive, & fondant sur ces audacieux,
Viens, aux yeux des mortels justifier les Cieux,
Ainsi parle à sa Sœur cette Vierge enflammée,
La grace est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
Thémis sans differer luy promet son secours,
La flatte, la rassure, & lui tient ce discours.

* S. Louis Fondateur de la Ste Chapelle.

Chere & divine Sœur, dont les mains ſecourables
Ont tant de fois ſeché les pleurs des Miſerables,
Pourquoy toy-même en proye à tes vives douleurs
Cherches-tu ſans raiſon à groſſir tes malheurs ?
En vain de tes Sujets l'ardeur eſt ralentie,
D'un ciment éternel ton Egliſe eſt baſtie,
Et jamais de l'Enfer les noirs fremiſſemens
N'en ſçauroient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des quereles
Ton nom encor cheri vit au ſein des fidéles.
Croy-moi, dans ce lieu même où l'on veut t'oprimer
Le trouble qui t'étonne eſt facile à calmer ;
Et pour y rappeller la Paix tant deſirée,
Je vais t'ouvrir, ma Sœur, une route aſſeurée.
Preſte-moy donc l'oreille, & retiens tes ſoûpirs.
Vers ce Temple fameux ſi cher à tes deſirs,
Où le Ciel fut pour toy ſi prodigue en miracles,
Non loin de ce Palais où je rens mes oracles,
Eſt un vaſte ſéjour des Mortels reveré,
Et de Client ſoûmis à toute heure entouré.
Là ſous le faix pompeux de ma pourpre honorable
Veille au ſoin de ma gloire un Hõme incõparable,
Ariſte dont le Ciel & Louïs ont fait choix

Pour regler ma balance, & dispenser mes loix.
Par lui dans le Barreau sur mon trône affermie
Je vois heurler en vain la Chicane ennemie.
Par lui la Verité ne craint plus d'Imposteur,
Et l'Orphelin n'est plus devoré du Tuteur.
Mais pourquoy vainement t'en retracer l'image?
Tu le connois assez, Ariste est ton ouvrage,
C'est toy qui le formas dés ses plus jeunes ans,
Son merite sans tache est un de tes presens.
Tes divines leçons avec le laict sucées.
Allumerent l'ardeur de ses nobles pensées.
Aussi son cœur pour toy, brûlant d'un si beau feu,
N'en fit point dans le monde un lâche desaveu,
Et son zêle hardi toûjours prest à paroistre,
N'alla point se cacher dans les ombres d'un cloistre.
Va le trouver, ma Sœur, à ton auguste nom.
Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte Maison,
Ton visage est connu de sa noble famille.
Tout y garde tes loix, Enfans, Sœur, Femme, Fille.
Tes yeux d'un seul regard sçauront le penetrer,
Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer.
Là s'arreste Themis. La Pieté charmée
Sent renaistre la joye en son ame calmée.
Elle court chez Ariste, & s'offant à ses yeux:

Que me sert, lui dit-elle, Ariste, qu'en tous lieux
Tu signales pour moy ton zéle & ton courage,
Si la Discorde impie à ta porte m'outrage ?
Deux puissans Ennemis par elle envenimez,
Dans ces murs, autrefois si saints, si renommez
A mes sacrez autels font un profane insulte,
Remplissent tout d'éfroy, de trouble & de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va-t-en peindre l'horreur,
Sauve-moy, sauve-les de leur propre fureur.
 Elle sort à ces mots. Le Heros en priere
Demeure tout couvert de feux & de lumiere.
De la celeste Fille il reconnoist l'éclat,
Et mande au même instant le Chantre & le Prelat.
 Muse, c'est à ce coup que mon esprit timide
Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels soins, par quels nobles travaux,
Un Mortel sçût fléchir ces superbes Rivaux.
 Mais plûtôt, Toy qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariste, c'est à toy d'en instruire nôtre âge.
Seul tu peux reveler par quel art tout-puissant,
Tu rendis tout-à-coup le Chantre obeïssant.
Tu sçais par quel Conseil rassemblant le Chapitre

Lui-même, de sa main, reporta le Pupitre,
Et comment le Prelat de ses respects content,
Le fit du banç fatal enlever à l'instant.

Parle donc: c'est à Toy d'éclaircir ces merveilles.
Il me suffit pour moi d'avoir sçû, par mes veilles,
Jusqu'au sixiéme Chant pousser ma fiction,
Et fait d'un vain Pupitre un second Ilion.
Finissons. Aussi-bien, quelque ardeur qui m'inspire,
Quand je songe au Heros qu'il me reste à décrire,
Qu'il faut parler de Toy, mon Esprit éperdu
Demeure sans parole, interdit, confondu.

Ariste c'est ainsi, qu'en ce Senat illustre
Où Themis, par tes soins repréd son premier lustre
Quand la premiere fois un Athlete nouveau
Vient cõbatre en champ clos aux joûtes du Barreau
Souvent, sans y penser, ton auguste presence,
Troublant par trop d'éclat sa timide éloquence,
Le nouveau Ciceron tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours sur sa langue égaré:
Envain, pour gagner têps, dans ses transes affreuses,
Traîne d'un dernier mot les Syllabes honteuses;
Il hesite, il begaye, & le triste Orateur
Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.

L'ART POËTIQUE EN VERS.

L'ART POËTIQUE

CHANT PREMIER.

C'Est en vain qu'au Parnasse un temeraire Auteur
Pense de l'Art des vers atteindre la hauteur.
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrete,
Si son Astre en naissant ne l'a formé Poëte,
Dans son genie étroit il est toûjours captif.
Pour luy Phebus est sourd, & Pegaze est retif.
O vous donc, qui brûlant d'une ardeur perilleuse
Courez du bel esprit la cariere épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour genie une amour de rimer.

Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces
Et consultez long-tems vôtre esprit & vos forces.
La nature fertile en Esprits excellens,
Sçait entre les Auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuse flâme :
L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'Epigrame.
Malherbe d'un Heros peut vanter les exploits,
Racan chanter Philis, les Bergers, & les bois.
Mais souvent un esprit qui se flate,& qui s'aime,
Méconnoist son genie, & s'ignore soy-même.
Ainsi † Tel autrefois, qu'on vid avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret ,
S'en va mal-à-propos, d'une voix insolente ,
Chanter du peuple Hebreu la fuite triomphante,
Et poursuivant Moïse au travers des deserts ,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.
Quelque sujet qu'on traite,ou plaisant ou sublime
Que toûjours le bon sens s'accordent avec la Rime,
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ,
La Rime est une esclave & ne doit qu'obeïr.
Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertuë,

† S. *Amand Moïse sauvé.*

L'esprit à la trouver aisément s'habituë,
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et loin de la gesner la sert & l'enrichit.
Mais lors qu'on la neglige, elle devient rebelle,
Et pour la rattraper, le sens court aprés elle.
Aimez donc la Raison. Que toûjours vos écrits
Empruntent d'elle seule & leur lustre & leur prix.
La pluspart emportez d'une fougue insensée
Toûjours loin du droit sens võt chercher leur pẽsée
Ils croiroient s'abaisser dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre à pû penser comme [eux
Evitons ces excés. Laissons à l'Italie.
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens: mais pour y parvenir
Le chemin est glissant & penible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte, aussi-tost on se noye.
La Raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voye.
Un Auteur quelquefois trop plein de son objet
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face:
Il me promene aprés de terrasse en terrasse:
Ici s'offre un Perron, là regne un corridor,
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or:

Il conte des plafonds les ronds & les ovales:
*Ce ne sont que Festons, ce ne sont qu'Astragales.**
Je saute vingt feüillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin,
Fuyez de ces Auteurs l'abondance sterile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant:
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sçait se borner ne sçeut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire
Un vers étoit trop foible & vous le rendez dur.
J'évite d'être long, & je deviens obscur.
L'un n'est point trop fardé, mais sa Muse est trop nuë.
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nuë.

Voulez-vous du public meriter les amours
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un stile trop égal & toûjours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Auteurs nés pour nous ennuyer,
Qui toûjours sur un ton semblent psalmodier.
Heureux, qui dans ses vers sçait d'une voix legere
Passer du grave au doux, du plaisant au severe!

* Vers de Scuderi.

Son livre aimé du Ciel & cheri des Lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoyque vous écriviez, évitez la bassesse.
Le stile le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du Bon sens, le Burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
On ne vid plus en vers que pointes triviales.
Le Parnasse parla le langage des Hales.
La licence à rimer alors n'eut plus de frein.
Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois passa jusques aux Princes
Le plus mauvais Plaisant eut ses approbateurs,
Et jusqu'à Dassouci, tout trouva des Lecteurs.
Mais de ce stile enfin la Cour desabusée,
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat & du bouffon,
Et laissa la Province admirer le Typhon.
Que ce stile jamais ne soüille vôtre ouvrage.
Imitons de Marot l'élegant badinage,
Et laissons le Burlesque aux Plaisans du Pont-neuf.
Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brebeuf,
Méme en une Pharsale, entasser sur les rives,

De morts & de mourans cent montagnes plaintives.
Prenez mieux vôtre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agreable sans fard.
N'offrez rien au Lecteur que ce qui peut lui plaire
Ayez pour la cadence une oreille severe.
Que toûjours dans vos vers, le sens coupât les mots
Suspende l'hemistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyele à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyele en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli ; la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.
Durant les premiers ans du Parnasse François,
Le caprice tout seul faisoit toutes les loix.
La Rime, au bout des mots assemblez sans mesure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre & de césure.
Villon sçût le premier, dans ces siécles grossiers,
Débroüiller l'art confus de nos vieux Romanciers
Marot bien-tôt après fit fleurir les Balades,
Tourna des Triolets, rima des Mascarades,
A des refrains reglez asservit les Rondeaux ;

Et

Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard qui le suivit, par une autre methode
Reglant tout, broüilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois long-temps eut un heureux destin.
Mais sa Muse en François parlant Grec & Latin;
Vid dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ces grands mots le faste pedantesque.
Ce Poëte orgueilleux trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes & Bertaut.
Enfin Malherbe vint, & le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et reduisit la Muse aux regles du devoir.
Par ce sage écrivain la Langue reparée.
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses loix, & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce temps sert encor de modele;
Marchez donc sur ses pas, aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussi-tôt commence à se détendre,

Et de vos vains diſcours promt à ſe détacher,
Ne ſuit point un Auteur qu'il faut toûjours chercher.

Il eſt certains Eſprits, dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais toûjours embaraſſées.
Le jour de la raiſon ne le ſçauroit percer,
Avant donc que d'écrire, aprenez à penſer.
Selon que nôtre idée eſt plus ou moins obſcure,
L'expreſſion la ſuit ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aiſément.

Sur tout, qu'en vos écrits la Langue reverée
Dans vos plus grands excez vous ſoit toûjours ſacrée.
En vain vous me frapez d'un ſon melodieux;
Si le terme eſt impropre, ou le tour vicieux,
Mon eſprit n'admet point un pompeux Barbariſme
Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux Soleciſme.
Sans la Langue en un mot, l'Auteur le plus divin
Eſt toûjours, quoi qu'il faſſe, un méchant Ecrivain.

Travaillez à loiſir, quelque ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piqués point d'une folle viteſſe.
Un ſtile ſi rapide, & qui court en rimant,
Marque moins trop d'eſprit, que peu de jugement.

J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arene
Dans un pré plein de fleurs lentement se promene,
Qu'un torrent debordé qui d'un cours orageux
Roule plein de gravier sur un terrain fangeux.
Hastez-vous lentement, & sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez vostre ouvrage.
Polissez-le sans cesse, & le repolissez.
Ajoûtez quelquefois, & souvent effacez. [lent,
C'est peu qu'en un ouvrage, où les fautes fourmil-
Des traits d'esprit semez de tẽps en temps petillent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pieces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties:
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un severe Critique.
L'ignorance toûjours est preste à s'admirer,
Faites-vous des Amis prompt à vous censurer.
Qu'ils soient de vos écrits les confidens sinceres,
Et de tous vos defauts les zelez adversaires.

Dépoüillez devant eux l'arrogance d'Auteur :
Mais ſçachez de l'Ami diſcerner le Flateur.
Tel vous sẽble aplaudir,qui vous raille & vous joüe.
Aimez qu'on vous conſeille, & non pas qu'on vous loüe.
Un Flateur auſſi-toſt cherche à ſe récrier.
Chaque vers qu'il entend le fait extazier.
Tout eſt charmant,divin, aucun mot ne le bleſſe.
Il trépigne de joye, il pleure de tendreſſe,
Il vous comble par tout d'éloges faſtueux :
La Verité n'a point cet air impetueux.

Un ſage Ami toûjours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laiſſe paiſible,
Il ne pardonne point les endroits negligez.
Il renvoye en leur lieu les vers mal arrangez.
Il reprime des mots l'ambitieuſe emphaze.
Ici le ſens le choque, & plus loin c'eſt la phraze.
Vôtre conſtruction ſemble un peu s'obſcurcir :
Ce terme eſt équivoque, il le faut éclaircir.
C'eſt ainſi que vous parle un Ami veritable.
Mais ſouvent ſur ſes vers un Auteur intraitable
A les proteger tous ſe croit intereſſé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offenſé.

De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
Ah! Monsieur, pour ce vers je vous demande grace
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid.
Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire.
Ainsi toûjours constant à ne se point dédire;
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru le blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il cherit la critique.
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours, dont il vient vous flater,
N'est rien qu'un piege adroit pour vous les reciter.
Aussi-tôt il vous quitte, & content de sa Muse,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse.
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots Auteurs,
Nôtre siécle est fertile en sots Admirateurs.
Et sans ceux que fournit la Ville & la Province,
Il en est chez le Duc, il en est chez le Prince.
L'Ouvrage le plus plat a chez les Courtisans
De tout temps rencontré de zelez partisans;
Et, pour finir enfin par un trait de Satire,
Un Sot trouve toûjours un plus Sot qui l'admire.

CHANT II.

Telle qu'une Bergere, au plus beau jour de feste ;
De superbes rubis ne charge point sa teste,
Et sans méler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemēs;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son stile,
Doit éclater sans pompe une élegante Idylle :
Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers presomptueux.
Il faut que sa douceur flate, chatoüille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce stile un Rimeur aux abois
Jette là de dépit la flûte & le haubois,
Et follement pompeux, dans sa verve indiscrete,
Au milieu d'une églogue entonne la trompete.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseau,
Et les Nymphes d'effroi se cachent sous les eaux,

Au contraire, cet Autre abject en son langage
Fait parler ses Bergers comme on parle au village,
Ses vers plats & grossiers dépoüillez d'agrément.
Toûjours baisent la terre, & rampent tristement,
On diroit que Rousard sur ses *pipeaux rustique.*
Vient encor fredonner ses Idylles Gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille & du son;
Lycidas en Pierot, & Phylis en Thoinon.

Entre ces deux excez la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Theocrite & Virgile.
Que leurs tendres écrits par les Graces dictez
Ne quittent point vos mains jour & nuit feüilletez.
Seuls dans leurs doctes vers ils pourront vous apprendre,
Par quel art sans bassesse un Auteur peut descendre
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux Bergers.
Des plaisirs de l'Amour vanter la douce amorce,
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce,
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un consul la campagne & les bois.
Telle est de ce Poëme & la force & la grace.

Virg. Ecl. 4.

Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.
Aux Athletes dans Pise, elle ouvre la barriere,
Chante un Vainqueur poudreux au bout de la carriere,
Méne Achille sanglant au bord du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louïs
Tãtost comme une Abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépoüiller le rivage:
Elle peint les festins, les danses, & les ris,
Vante un baiser cueilli sur les lévres d'Iris,
Qui mollement resiste, & par un doux caprice,
Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse. *
Son stile impetueux souvent marche au hazard.
Chez elle un beau desordre est un effet de l'art.
Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre dilactique:
Qui chantant d'un Heros les progrez éclatans,
Maigres Historiens, suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de veuë.
Pour prendre Dole, il faut que l'Isle soit renduë
Et que leurs vers exact, ainsi que Mezeray,
Ayt fait déja tomber les remparts de Courtray.
Apollon de son feu leur fut toûjours avare.

* *Horace. Ode 12. liv. 2.*

On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre
Voulant pousser à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les Rigoureuses loix ;
Voulut, qu'en deux Quatrains de mesure pareille
La Rime avec deux sons frapast huit fois l'oreille,
Et qu'ensuite, six vers aristement rangez
Fussent en deux Tercets par le sens partagez.
Sur tout de ce Poëme il bannit la licence :
Lui-même en mesura le nombre & la cadence :
Defendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déja mis osast s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté supréme.
Un Sonnet sans defauts vaut seul un long Poëme.
Mais envain mille Auteurs y pensent arriver,
Et cet heureux Phénix est encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Maynard, & Malleville
En peut-on admirer deux ou trois entre mille,
Le reste aussi peu leu que ceux de Peletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un saut chez l'Espicier.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure eB toûjours trop longue ou trop petite.
L'Epigramme plus libre, en son tour plus borné,

N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos Auteurs les Pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le Vulgaire ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du Public excitant leur audace,
Leur nombre impetueux inonda le Parnasse,
Le Madrigal d'abord en fut envelopé,
Le Sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé,
La Tragedie en fit ses plus cheres delices.
L'Elegie en orna ses douloureux caprices.
Un Heros sur la Scene eut soin de s'en parer;
Et sans Pointe un Amant n'osa plus soûpirer.
On vid tous les Bergers, dâs leurs plaintes nouveles
Fideles à la Pointe encor plus qu'à leurs Belles.
Chaque Mot eut toûjours deux visages divers.
La prose la receut aussi bien que les vers.
L'Avocat au Palais en herissa son stile,
Et le Docteur en chaire en sema l'Evangile.
 La Raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours serieux,
Et dans tous ces écrits la declarant infame:
Par grace lui laissa l'entrée en l'Epigramme:

Vangea l'humble Vertu, de la Richesse altiere,
Et l'honnête Homme à pié, du Faquin en litiere.

Horace à cette aigreur mêla son enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni sot impunément:
Et, malheur à tout nom, qui propre à la censure,
Pût entrer dans un vers sans rompre la mesure.

Perse en ses vers obscurs, mais serrez & pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Juvenal élevé dans les cris de l'Ecole
Poussa jusqu'à l'excez sa mordante hyperbole,
Ses ouvrages tous pleins d'affreuses veritez
Etincellent pourtant de sublime beautez:
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée a.
Il brise de Sejan la statuë adorée:
Soit qu'il fasse au Conseil courir les Senateurs, b
D'un Tiran soupçonneux pasle adulateurs:
Ou que, poussant à bout la luxure Latine,
Aux Portefaix de Rome il vende Messaline. c
Ses écrits pleins de feu par tout brillent aux yeux.

De ces Maîtres sçavans disciple ingenieux
Regnier seul parmi nous formé sur leur modeles,

a *Satire* 10. b *Satire* 4. c *Satire* 6.

Dans son vieux stile encore a des graces nouvelles.
Heureux! si les Discours craints du chaste Lecteur,
Ne se sentoient des lieux où frequentoit l'Auteur:
Et si du son hardi de ses rimes Cyniques,
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques.

Le latin dans les mots brave l'honesteté:
Mais le lecteur François veut étre respecté:
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la Satire un esprit de candeur,
Et suis un effronté qui préche la pudeur.

D'un trait de ce Poëme en bons mots si fertile,
Le François né malin forma le Vaudeville,
Agreable indiscret, qui conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, & s'accroist en marchant.
La liberté Françoise en ses vers se déploye,
Cet enfant de plaisir veut naistre dans la joye.
Toutefois n'allez pas, guoguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux que l'atheïsme éleve,
Conduisent tristement le Plaisant à la Greve.

Il faut même en chansons du bon sens & de l'art,
Mais pourtant on a veu le vin & le hazard
Inspirer quelquefois une Muse grossiere,
Et fournir sans genie un couplet à Liniere.
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer
Souvent l'Auteur altier de quelque chansonnette
Au même instant prend droit de se croire Poëte.
Il ne dormira plus qu'il n'ayt fait un Sonnet.
Il met tous les matins six Impromptus au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bientost imprimant ses sottes réveries,
Il ne se fait graver au devant du recueil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteüil.



CHANT III.

IL n'est point de Serpent, ni de Monstre odieux
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau delicat l'artifice agreable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la Tragedie en pleurs
D'Oedipe tout sanglant fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les alarmes,
Et pour nous divertir nous arracha des larmes.
Vous donc, qui d'un beau feu pour le Theatre épris
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scene étaler des ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui toûjours plus beaux, plus ils sont regardez,
Soient au bout de vingt ans encor redemandez?
Que dans tous vos discours la passion émuë
Aille chercher le cœur, l'échauffe, & le remuë.
Si d'un beau mouvement l'agreable fureur

Souvent ne nous remplit d'une douce *Terreur*
Ou n'excite en noſtre ame une *Pitié* charmante,
En vain vous étalez une ſcene ſçavante.
Vos froids raiſonnemens ne feront qu'atiedir
Un Spectateur toûjours pareſſeux d'aplaudir,
Et qui des vains efforts de voſtre Rhetorique,
Juſtement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher:
Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.
Que dés les premiers vers l'Action preparée,
Sans peine, du Sujet applaniſſe l'entrée.
Je me ris d'un Acteur qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne ſçait pas m'informer,
Et qui dêbroüillant mal une penible intrigue
D'un divertiſſement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il declinat ſon nom,
Et dit je ſuis Oreſte, ou bien Agamemnon;
Que d'aller par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.
Le Sujet n'eſt jamais aſſez toſt expliqué.
Que le lieu de la ſcene y ſoit fixe & marqué.

Un Rimeur, sans peril, delà les Pirenées,
Sur la Scene en un jour renferme des années,
Là souvent le Heros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte est barbon au dernier.
Mais nous, que la Raison à ses regles engage,
Nous voulons qu'avec art l'Action se ménage:
Qu'en un Lieu, qu'en un Jour, un seul Fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le Theatre rempli.

Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le Vrai peut quelquefois n'être pas Vraisemblable:
Une merveille absurde est pour moy sans appas.
L'esprit n'est point émû de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un recit nous l'expose,
Les yeux en le voyant saisiroient mieux la chose,
Mais il est des objets, que l'Art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Que le trouble toûjours croissant de scene en scene
A son comble arrivé se debroüille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
Que lors qu'en un sujet d'intrigue envelopé,
D'un secret tout à coup la verité connuë
Change tout, donne à tout une face imprevuë.

La Tragedie informe & grossiere en naissant
N'estoit qu'un simple Chœur, où chacun en dansant
Et du Dieu des raisins entonnant les loüanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là le vin & la joye éveillant les esprits ,
Du plus habile Chantre un Bouc étoit le prix.
Thespis fut le premier qui barboüillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuse folie ,
Et d'acteurs mal ornez chargeant un tombereau ,
Amusa les Passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le Chœur jetta les personnages,
D'un Masque plus honneste habilla les visages ,
Sur les ais d'un theatre en public exhaussé ,
Fit paroistre l'Acteur d'un brodequin chaussé
Sophocle enfin donnant l'essor à son genie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie ,
Interessa le Chœur dans toute l'Action ,
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.

Chez nos devots Ayeux le Theatre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.
De Pelerins , dit-on, une Troupe grossiere .

En public à Paris y monta la premiere,
Et sottement zelée en sa simplicité
Joüa les Saints, la Vierge, & Dieu, par pieté.
Le sçavoir à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la devote imprudence.
On chassa ces Docteurs preschans sans mission.
On vit renaistre Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement, les Acteurs laissant le masque antique,
Le violon tint lieu de Chœur & de musique.

Bientost l'Amour fertile en tendre sentimens
S'empara du Theatre ainsi que des Romans.
De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
Peignez donc, j'y consens, les Heros amoureux.
Mais ne m'en formez pas des Bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Tyrsis & Philene.
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamene:
Et que l'amour souvent de remors combattu.
Paroisse une foiblesse & non une vertu.

Des Heros de Roman fuyez les petitesses: [ses.
Toutefois aux grands cœurs dõnez quelque foiblef
Achille déplairoit moins boüillant & moins promt.

J'aime à lui voir verser dès pleurs pour un affront.
A ces petits defauts marquez dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnoist la nature.
Qu'il soit sur ce modele en vos écrits tracé.
Qu'Agammemnon soit fier, superbe, interessé.
Que pour ses Dieux Enée ait un respect austere.
Conserver à chacun son propre caractere.
Des Siecles, des Païs, étudiez les mœurs.
Les climats font souvent les diverses humeurs.

Gardez donc de donner, ainsi que dans Clelie
L'air, ni l'esprit François à l'antique Italie,
Et, sous des noms Romains faisant nostre portrait
Peindre Caton galant & Brutus dameret.
Dans un Roman frivole aisément tout s'excuse.
C'est assez qu'en courant la fiction amuse.
Trop de rigueur alors seroit hors de saison :
Mais la Scene demande une exacte raison.
L'étroite bienseance y veut estre gardée.

D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée ?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.

Souvent, sans y penser, un Ecrivain qui s'aime,

Forme tous ses Heros semblables à soy-même.
Tout à l'humeur Gascone, en un Auteur Gascon.
Calprenede & Juba * parlent du même ton.
La nature est en nous plus diverse & plus sage,
Chaque passion parle un different langage
La Colere est superbe, & veut des mots altiers.
L'Abatement s'explique en des termes moins fiers
Que devant Troye en flamme Hecube desolée
Ne vienne pas pousser une plainte empoulée
Ni sans raison décrire en quels affreux païs,
Par sept bouches l'Euxin, reçoit le Tanaïs. ▲
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un Declamateur amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez,
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'Acteur emplit sa bouche,
Ne partent point d'un cœur que sa misere touche.
Le Theatre fertile en Censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ perilleux
Un Auteur n'y fait pas de faciles conquestes.
Il trouve à le sifler des bouches toûjours prêtes.
Chacun le peut traiter de Fat & d'Ignorant.
C'est un droit qu'à la porte on achete en entrant.

* *Heros de la Cleopatre.* ▲ *Seneque Trag. Triad. sc.* 1

Il faut qu'en cent façons pour plaire, il se replie :
Que tantost il s'éleve & tantost s'humilie :
Qu'en noble sentimens il soit par tout fecond :
Qu'il soit aisé, solide, agreable, profond :
Que de traits surprenans sans cesse il nous reveille :
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille ;
Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la Tragedie agit, marche & s'explique.

D'un air plus grand encor la Poësie Epique,
Dans le vaste recit d'une longue action,
Se soutient par la Fable, & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage :
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.
Chaque Vertu devient une Divinité.
Minerve est la Prudence, & Venus la Beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre ;
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des Matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse :
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Banissant de leurs vers ces ornemens receus,
Pensent faire agir Dieu, ses Saints, & ses Prophetes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes:
Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer:
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzebut, Lucifer.
De la foi d'un Chrêtien les mysteres terribles
D'ornemens égayez ne sont point susceptibles.
L'Evangile à l'esprit n'offre de tous costez
Que penitence, à faire & tourmens meritez;
Et de vos fictions le mélange coupable,
Même à ses veritez donne l'air de la Fable.
Et quel objet enfin à presenter aux yeux,
Que le Diable toûjours heurlant contre les Cieux,
Qui de vôtre Heros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire?
Le Tasse, dira-t-on l'a fait avec succez.
Je ne veux point ici lui faire son procez:
Mais quoy que nostre Siecle à sa gloire publie,
Il n'eut point de son livre illustré l'Italie;
Si son sage Heros toûjours en oraison,
N'eust fait que mettre enfin Sathan à la raison,

Et si Renaud, Argant, Tancrede, & sa Maîtresse
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.
Ce n'est pas que j'aprouve, en un sujet Chrêtien,
Un Auteur follement idolatre & Payen.
Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oser de la Fable employer la figure,
De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
D'oster à Pan sa flute, aux Parques leurs Ciseaux,
D'empécher que Caron dans la fatale barque,
Ainsi que le Berger, ne passe le Monarque,
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux Lecteurs plaire sans agrément.
Bientost ils défendront de peindre la Prudence:
De donner à Themis ni bandeau, ni balance:
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain:
Ou le temps qui s'enfuit une horloge à la main:
Et par tout des discours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zéle, iront chasser l'Allegorie.
Laissons-les s'aplaudir de leur pieuse erreur,
Mais pour nous, bannissons une vaine terreur.
Et n'allons point parmi nos ridicules songes.

Du Dieu de verité, faire un Dieu de mensonges,

La Fable offre à l'esprit mille agrément divers.

Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers,

Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idomenée,

Helène, Menelas, Paris, Hector, Enée,

O le plaisant projet d'un Poëte ignorant,

Qui de tant de Heros va choisir Childebrand :

D'un seul nom quelquefois le son dur, ou bizarre

Rend un Poëme entier, ou burlesque ou barbare

Voulez-vous long-temps plaire, & jamais ne lasser ?

Faites choix d'un Heros propre à m'interesser,

En valeur éclatant, en vertus magnifique.

Qu'en luy, jusqu'aux défauts, tout se montre heroïque :

Que ses faits surprenans soient dignes d'être oüis :

Qu'il soit tel que Cesar, Alexandre ou Louïs,

Non, tel que Polynice, & son perfide frere.

On s'ennuye aux Exploits d'un Conquerant vulgaire.

N'offrez point un Sujet d'incidens trop chargé,

Le seul courroux d'Achille avec art ménagé

Remplit abondamment une Iliade entiere.
Souvent trop d'abondance apauvrit la matiere.
 Soyez vif & pressé dans vos narrations,
Soyez riche & pompeux dans vos descriptions.
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élegance.
N'y presentés jamais de basse circonstance.
N'imitez pas ce Fou, qui décrivant les mers
Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts
L'Hebreu sauvé du joug de ses injustes Maîtres, A
Met pour le voir passer les poissons aux fenêtres.
Point le petit Enfant qui *va*, *saute*, *revient*,
Et joyeux à sa mere offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objet c'est arrester la veuë.
Donnez à vostre ouvrage une juste étenduë.
 Que le debut soit simple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dés l'abord sur Pegaze monté,
Crier à vos Lecteurs d'une voix de tonnerre,
Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre, B
Que produira l'Auteur, aprés tous ces grands cris ?

A *Les Poissons ébahis les regardent passer. Moïse Sauvé.* B *Alaric, l. I.*

La montagne en travail enfante une souris.
O! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adresse,
Qui sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple harmonieux,
Je chante les combats, & cet Homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie.
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa Muse en arrivant [illegible]
Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu;
Bien-tost vous la verrez, prodiguant les miracles
Du destin des Latins prononcer les oracles,
De Styx & d'Acheron peindre les noirs torrens,
Et déja les Cesars dans l'Elisée errans.

De Figures sans nombre égayez vostre ouvrage.
Que tout y fasse aux yeux une riante image.
On peut être à la fois & pompeux & plaisant,
Et je hais un Sublime ennuyeux & pesant.
J'aime mieux Arioste, & ses fables comiques,
Que ces Auteurs toûjours froids & melancoliques
Qui dans leurs sombre humeur se croiroient faire affront,
Si les Graces jamais leur déridoient le front.

On diroit que pour plaire, inſtruit par la Nature,
Homere ait à Venus dérobé ſa ceinture,
Son livre eſt d'agrémens un fertile treſor.
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace.
Par tout il divertit, & jamais il ne laſſe.
Une heureuſe chaleur anime ſes diſcours.
[illegible] longs détours.
Sans garder dans ſes vers un ordre methodique;
Son ſujet de ſoi-même & s'arrange & s'explique.
Tout, ſans faire d'aprêts, s'y prépare aiſément.
Chaque vers, chaque mot court à l'évenement.
Aimez donc ſes écrits, mais d'une amour ſincere.
C'eſt avoir profité que de ſçavoir s'y plaire.

Un Poëme excellent, où tout marche, & ſe ſuit,
N'eſt pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du temps, des ſoins, & ce penible ouvrage
Jamais d'un Ecolier ne fut l'aprentiſſage.
Mais ſouvent parmi nous un Poëte ſans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard
Enflant d'un vain orgueil ſon eſprit chimerique,

Fierement prend en main la trompette heroïque.
Sa Muſe dereglée, en ſes vers vagabonds,
Ne s'éleve jamais que par ſauts & par bonds,
Et ſon feu dépourveu de ſens & de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais en vain le public promt à le mépriſer,
De ſon merite faux le veut deſabuſer ;
Lui-même aplaudiſſant à ſon maigre genie,
Se donne par ſes mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention.
Homere n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arreſt le ſiécle ſe rebelle,
A la poſterité d'abord il en appelle.
Mais attendant qu'ici le bon ſens de retour,
Raméne triomphans ſes ouvrages au jour,
Leurs tas au magaſin cachez à la lumiere,
Combattent triſtement les vers & la pouſſiere.
Laiſſons-les donc entr'eux s'eſcrimer en repos,
Et ſans nous égarer ſuivons noſtre propos.
Des ſuccez fortunez du ſpectacle tragique,
Dans Athenes nâquit la Comedie antique.
Là, le Grec né mocquer, par mille jeux plaiſans

Diſtila le venin de ſes traits médiſans.
Aux accez inſolens d'une bouffonne joye,
La Sageſſe, l'eſprit, l'honneur furent en proye.
On vid, par le Public un Poëte avoüé
S'enrichir aux dépens du merite joué,
Et Socrate par lui dans *un chœur de Nuées*.
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arreſta le cours.
Le Magiſtra, des loix emprunta le ſecours,
Et rendant par édit les Poëtes plus ſages,
Défendit de marquer les noms ni les viſages.
Le Theatre perdit ſon antique fureur.
La Comedie apprit à rire ſans aigreur,
Sans fiel & ſans venin ſceut inſtruire & reprendre,
Et plus innocemment dans les vers de Menandre.
Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vid avec plaiſir, on crût ne s'y point voir.
L'avare des premiers rit du tableau fidele
D'un Avare ſouvent tracé ſur ſon modele;
Et mille fois un Fat finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur luy-même formé.

* *Les Nuées, Comedie d'Ariſtoph.*

Que la nature donc soit vostre étude unique,

Auteurs qui pretendez aux honneurs du C[illegible]

Quiconque voit bien l'Homme, & d'[illegible]
profond.

De tant de cœurs cachez à penetré le fond :

Qui sçait bien ce que c'est qu'un prodigue, un Avare

Un honneste homme, un Fat, un Jaloux, un Bizarre,

Sur une scene heureuse il peut les étaler,

Et les faire à nos yeux vivre, agir, & parler.

Presentez-en par tout les images naïves :

Que chacun y soit pein, de couleurs les plus vives,

La Nature feconde en bizarres portraits,

Dans chaque ame est marquée à de differens traits.

Un geste la découvre, un rien l'a fait paroistre :

Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître

Le temps qui change tout, change aussi nos h
meurs:

Chaque Age a ses plaisirs son esprit, & ses mœurs,

Un jeune homme toûjours boüillant dans ses
caprices,

Est prets à recevoir l'impression des vices,

Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,

Retif dans la censure & fou dans les plaisirs.

L'Age viril plus meur, inspire un air plus sage,

Je ne reconnois plus l'Auteur du Misantrope.

Le Comique ennemi des soûpirs & des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs;
Mais son employ n'est pas d'aller en une place,
De mots sales & bas charmer la populace.

Il faut que ses Acteurs badinent noblement:
Que son nœud bien formé se dénoüe aisément;
Que l'Action marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une Scene vuide;
Que son stile humble & doux se releve à propos,
Que ses discours par tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées;
Et les scenes toûjours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter.
Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un Pere dans Terence
Vient d'un Fils amoureux gourmander l'imprudence:
De quel air cet Amant écoute ses leçons,
Et court chez sa Maîtresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable,
C'est un Amant, un Fils, un Pere veritable.

J'aime sur le Theatre un agreable Auteur

Qui, sans se diffamer aux yeux du Spectateur,
Plaist par la raison seule & jamais ne la choque.
Mais pour un faux plaisant, à grossiere équivoque,
Qui, pour me divertir, n'a que la saleté;
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux treteaux monté,
Amusant le Pont-neuf de ces sornettes fades,
Aux Laquais assemblez jouer ses Mascarades.



CHANT IV.

DANS Florence jadis vivoit un Medecin,
Sçavant hableur, dit-on, & celebre assassin.
Lui seul y fit long-temps la publique misere.
Là le Fils orphelin lui redemande un Pere,
Ici le Frere pleure un Frere empoisonné.
L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de sené,
Le rhume à son aspect se change en pleuresie;
Et par luy la migraine est bien-tost phrenesie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux detesté.
De tous ses Amis morts un seul Ami resté,
Le méne en sa maison de superbe structure;
C'étoit un riche Abbé fou de l'Architecture.
Le Medecin d'abord semble né dans cet art,
Déja de bâtimens parle comme Mansard:
D'un salon qu'on éleve il condamne la face:
Au vestibule obscur il marque une autre place:

Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son Ami le conçoit, & mande son Maçon.
Le Maçon vient, écoute, approuve, & se corrige.
Enfin, pour abreger un si plaisant prodige,
Nostre Assassin renonce à son art inhumain,
Et desormais la regle & l'équierre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De Méchant Medecin devient bon Architecte.

Son exemple est pour nous un precepte excellent,
Soyez plûtost Maçon, si c'est vostre talent,
Ouvrier estimé dans un art necessaire,
Qu'écrivain du commun, & Poëte vulgaire:
Il est dans tout autre art des degrez differens.
On peut avec honneur remplir les seconds rangs:
Mais dans l'Art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'est point de degrez du mediocre au pire.
Les vers ne souffrent point de mediocre Auteur,
Ses écrits en tous lieux sont l'effroy du Lecteur,
Contre eux dans le Palais les boutiques murmurent.
Et les ais chez Billaine * a regret les endurent.
Un fou du moins fait rire & peut nous égayer;

* *Fameux Libraire.*

Mais un froid Ecrivain ne ſçait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac * & ſa burleſque audace,
Que ces vers où Motin ſe morfond & nous glace.
Ne vous enyvrez point des éloges flateurs
Qu'un amas quelquefois de vains Admirateurs
Vous donne en ces Reduits prompts à crier, merveille !
Tel écrit recité ſe ſoûtint à l'oreille,
Qui dans l'impreſſion au grand jour ſe montrant
Ne ſoûtient pas des yeux le regard penetrant.
On ſçait de cent Auteurs l'aventure tragique :
Et Gombaut tant loüé garde encor la boutique.
Ecoutez tout le monde, aſſidu conſultant.
Un Fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inſpire,
En tous lieux auſſi-toſt ne courez pas le lire.
Gardez-vous d'imiter ce Rimeur furieux,
Qui de ſes vains écrits lecteur harmonieux
Aborde en recitant quiconque le saluë,
Et pourſuit de ſes vers les paſſant dans la ruë.

* *Cyrano Bergerac, Auteur du voyage de la Lune.*

Il n'est Temple si saint des Anges respecté,
Qui soit contre sa Muse un lieu de seureté.

Je vous l'ay déja dit, aimez qu'on vous censure,
Et souple à la raison corrigez sans murmure.
Mais ne vous rendez pas dés qu'un Sot vous reprend.

Souvent dans son orgueil un Subtil Ignorant
Par d'injustes dégoûts combat toute une Piece,
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
On a beau refuter ses vains raisonnemens:
Son esprit se complaist dans ses faux jugemens,
Et sa foible raison de clarté dépourvuë,
Pense que rien n'échape à sa debile veuë.
Ses conseils sont à craindre, & si vous les croyez
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.

Faites choix d'un Censeur solide & salutaire,
Que la raison conduise, & le sçavoir éclaire,
Et dont le crayon seur d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent foible, & qu'on se veut cacher,
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules:
De vostre esprit tremblant levera les scrupules.
C'est lui qui vous dira, par quel transport heureux

Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux
Trop resserré par l'art, sort des regles prescrites,
Et de l'Art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait Censeur se trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge sottement.
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Auteurs, prestez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions;
Qu'en sçavantes leçons vostre Muse fertile
Par-tout joigne au plaisant le solide & l'utile,
Un Lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.

Que vostre ame & vos mœurs peints dans tous vos ouvrages.
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux Auteurs,
Qui de l'honneur en vers infames deserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.

Je ne suis pas pourtant de ces tristes Esprits
Qui bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la Scene :
Traitent d'empoisonneurs & Rodrigue & Chimene,
L'amour le moins honneste exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon à beau gemir & m'étaler ses charmes ;
Je condamne sa faute, en partageant ses larmes.

Un Auteur vertueux dans ses vers innocens,
Ne corrompt point le cœur en chatoüillant les sens
Son feu n'allume point de criminelle flâme.
Aimez donc la vertu, nourrissez-en vostre ame,
Envain l'esprit est plein d'une noble vigueur,
Le vers se sent toûjours des bassesses du cœur.

Fuyez sur tout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes phrenesies.
Un sublime Ecrivain n'en peut estre infecté.
C'est un vice qui suit la mediocrité.
Du Merite éclatant cette sombre Rivale
Contre lui chez les Grands incessammenr cabale,
Et sur les piez envain tâchant de se hausser,

Pour s'égaler à lui, cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.

Que les vers ne soient pas vostre éternel employ.
Cultivez vos amis, soyez homme de foy.
C'est peu d'étre agreable & charmant dans un livre,
Il faut sçavoir encore & converser & vivre.
Travaillez pour la gloire, & qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre Ecrivain.
Je sçay qu'un noble Esprit peut, sans honte & sans crime,
Tirer de son travail un tribut legitime :
Mais je ne puis souffrir ces Auteurs renommez,
Qui dégoûtez de gloire, & d'argent affamez,
Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.

Avant que la Raison s'expliquant par la voix,
Eust instruit les Humains, eust enseigné des loix,
Tous les Hommes suivoient la grossiere Nature,
Dispersez dans les bois couroient à la pâture.
La force tenoit lieu de droit & d'équité :
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.

Mais du Discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse :
Rassembla les Humains dans les forests épars :
Enferma les citez de murs & de remparts :
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'apui des loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits recens dans l'Univers,
Qu'aux accens, dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les Tygres amollis dépoüilloient leur audace :
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
Et sur les murs Thebains en ordre s'élevoient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis le Ciel en vers fit parler les Oracles,
Du sein d'un Prétre émû d'une divine horreur,
Apollon, par des vers, exhala sa fureur.
Bien-tost ressuscitant les Heros des vieux âges
Homere aux grands exploits anima les courages.
Hesiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons
En mille écrits fameux la sagesse tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux Mortels annoncée,

Et par tout des esprits ses preceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille entrerent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfait, les Muses reverées
Furent d'un juste encens dans la Grece honorées,
Et leur Art attirant le culte des Mortels,
A sa gloire en cent lieux vid dresser des autels.
Mais enfin l'indigence amenant la Bassesse,
Le Parnasse oublia sa premiere noblesse,
Un vil amour du gain infectant les esprits,
De mensonges grossiers soüilla tous les écrits,
Et par tout enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours, & vendit les paroles.

Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arrose le Permesse.
Ce n'est point sur ces bords qu'habite la Richesse.
Aux plus sçavans Auteurs, comme aux plus grands Guerriers
Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.

Mais, quoy ? dans la disette une Muse affamée
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée.
Un Auteur qui pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,

Goûte peu d'Helicon les douces promenades.
Horace a bû son saoul quand il voit les Ménades,
Et libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas, pour dîner, le succez d'un Sonnet.
Il est vray : mais enfin cette affreuse disgrace
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
Et que craindre en ce siecle, où toûjours les beaux Arts,
D'un Astre favorable éprouvent les regards,
Où d'un Prince éclairé la sage prévoyance
Fait par tout au Merite ignorer l'indigence?
Muses, dictez sa gloire à tous vos Nourrissons.
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille pour lui rallumant son audace,
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.
Que Racine enfantant des miracles nouveaux,
De ses Heros sur lui forme tous les tableaux.
Que de son nom chanté par la bouche des belles,
Benserade en tous lieux amuse les rueles.
Que Segrais dans l'Eglogue en charme les forests.
Que pour lui l'Epigramme aiguize tous ses traits.
Mais quel heureux Auteur, dans une autre Eneïde,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?

Quelle ſçavante Lyre au bruit de ſes exploits,
Fera marcher encor les rochers & les bois :
Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
Soy-méme ſe noyant pour ſortir du naufrage :
Dira les bataillons ſous Maſtrich enterrez,
Dans ces affreux aſſauts du Soleil éclairez ?

Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce Vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déja Dole & Salins ſous le joug ont ployé.
Bezançon fume encor ſur ſon Roc foudroyé.
Où ſont ces grands Guerriers, dont les fatales ligues,
Devoient à ce torrent oppoſer tant de digues ?
Eſt-ce encore en fuyant qu'ils penſent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir ſçû l'éviter ?
Que de remparts détruits ! que de villes forcées !
Que de moiſſons de gloire en courant amaſſées !

Auteurs, pour les chanter redoublez vos tranſports.
Le ſujet ne veut pas de vulgaires efforts.

Pour moi, qui juſqu'ici nouri dans la Satyre,
N'oſe encor manier la trompette & la lyre :
Vous me verrez portant dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix & des yeux :

Vous offrir ces leçons que ma Muse au Parnasse
Raporte jeune encor du commerce d'Horace :
Seconder vôtre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.
Mais aussi pardonnez si, plein de ce beau zéle,
De tous vos pas fameux observateur fidéle,
Quelquefois du bon or je separe le faux,
Et des Auteurs grossiers j'attaque les defauts:
Censeur un peu facheux, mais souvent necessaire
Plus enclin à blâmer, que sçavant à bien faire.

FIN du premier Tome.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans le premier Tome.

Fin de la Table du premier Tome.

AVIS.

LE Public eſt averti que l'on a pris un ſoin tout particulier pour ramaſſer toutes les pieces que Monſieur D.... a compoſées ou qu'on lui attribuë ; on les trouvera toutes rangées ſelon leur ordre, toutes ſes Satires de ſuite, toutes ſes Epîtres de même, avec les Odes ſur la priſe de Namur, & les autres pieces que ce grand Homme a données au public, leſquelles n'ont point encor paru de la maniere qu'elles ſont diſpoſées dans ces deux Volumes. Adieu.

